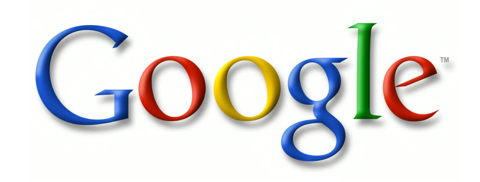
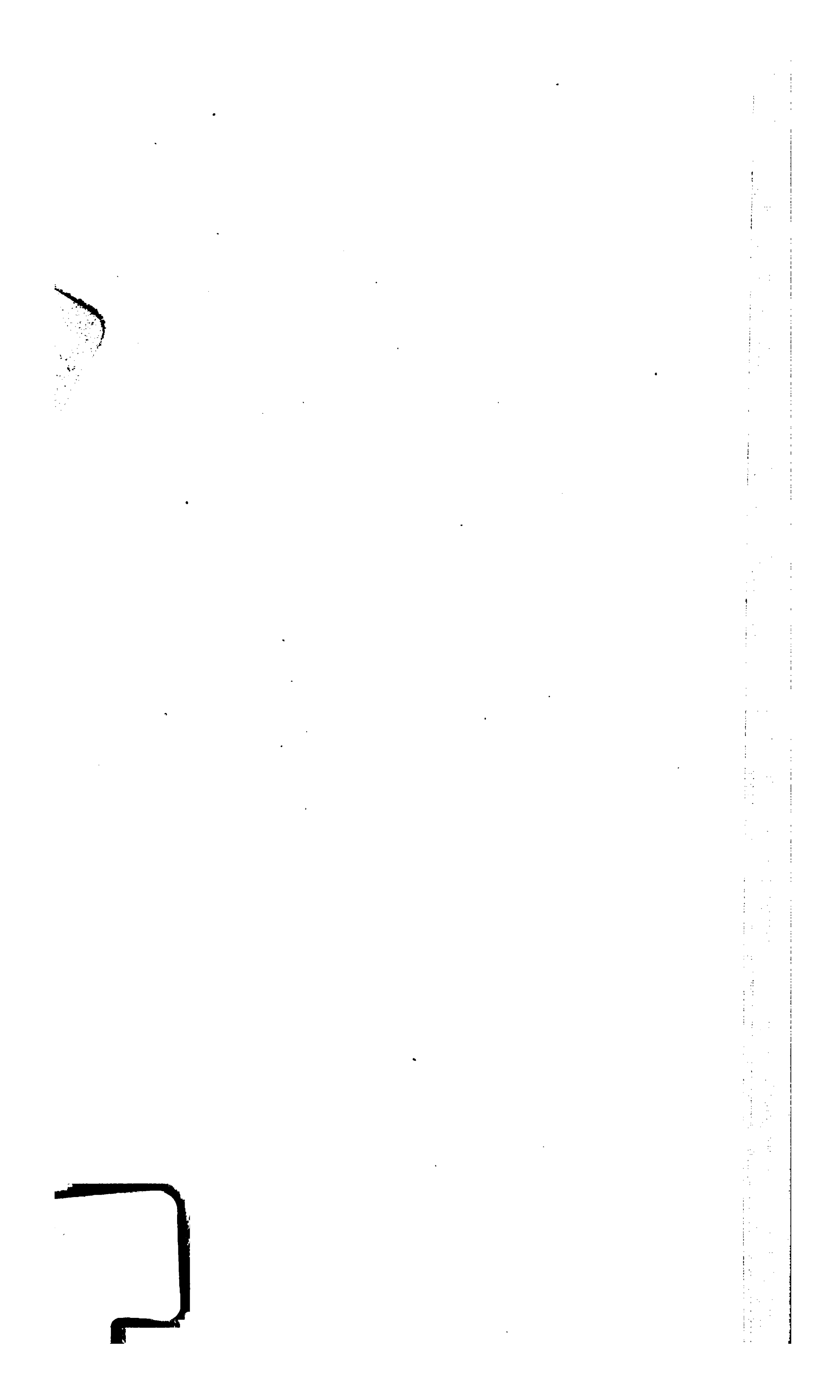
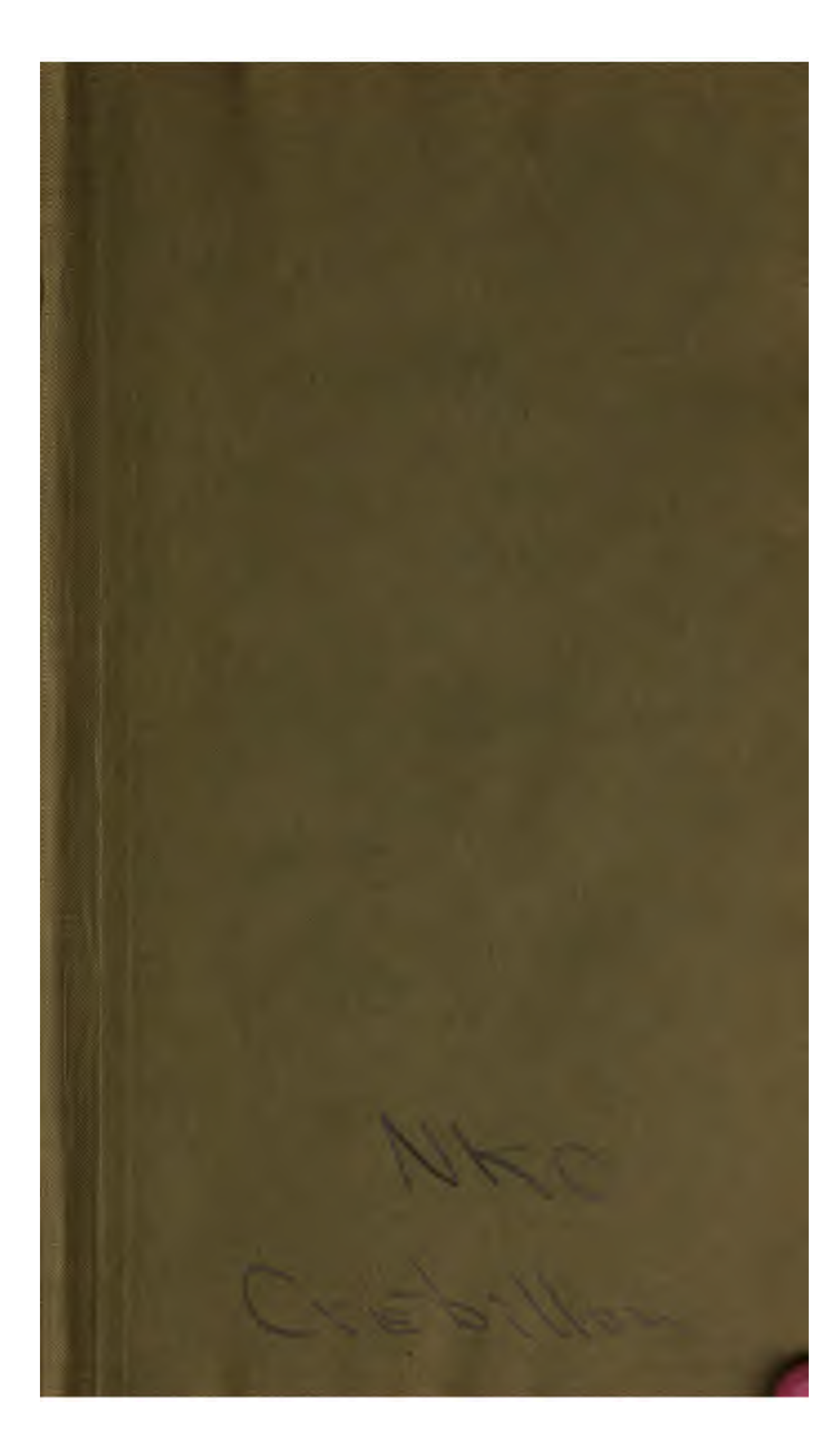
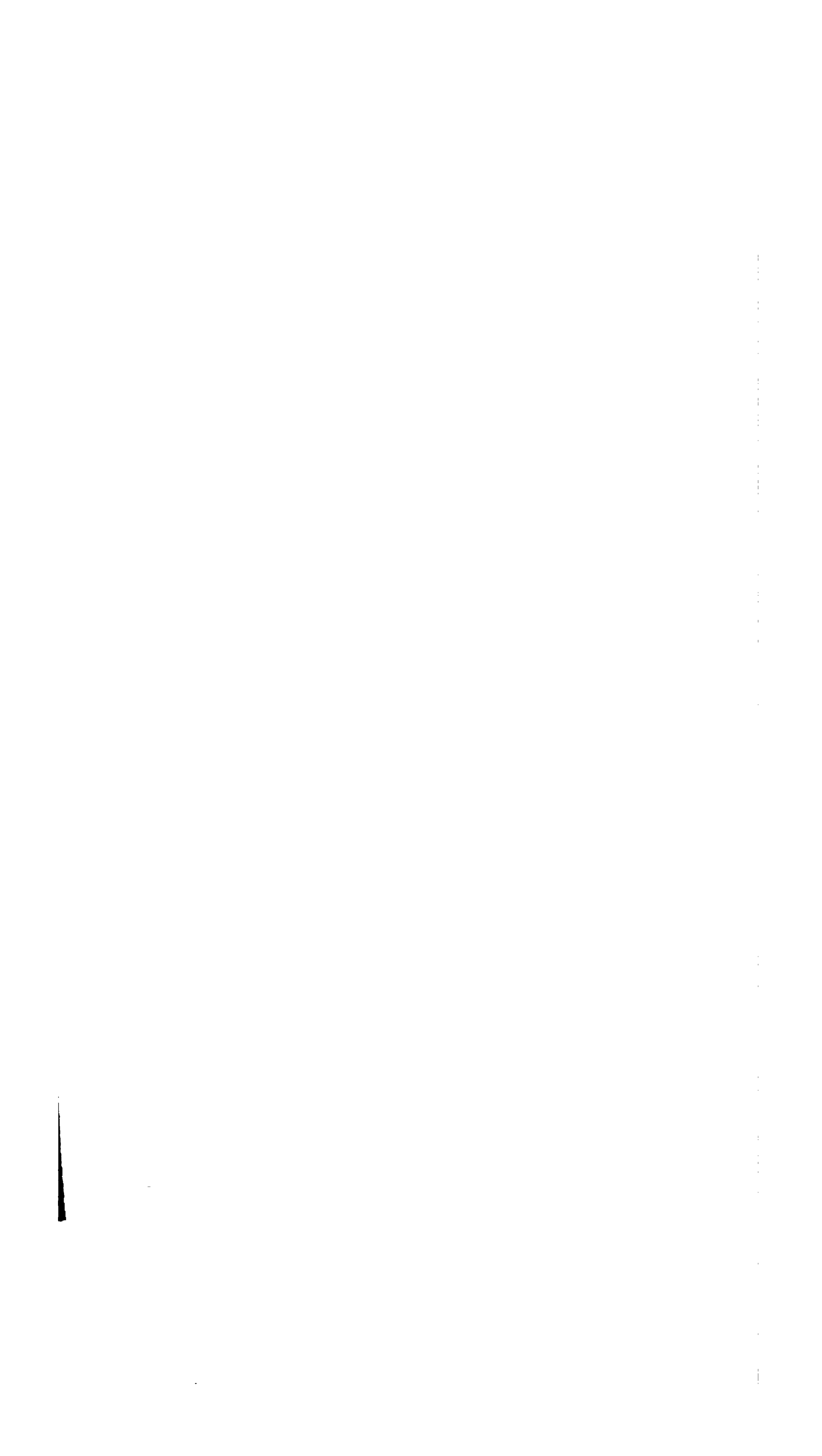





NKC
Crébillon



ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME II.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1818.

ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

2

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XVIII.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 10 avril 1717.

PERSONNAGES.

SÉMIRAMIS.

NINIAS, fils de Sémiramis, élevé sous le nom d'Agénor.

BÉLUS, frère de Sémiramis.

TÉNÉSIS, fille de Bélus.

MERMÉCIDE, gouverneur de Ninias.

MADATE, confident de Bélus.

MIRAME, confident de Ninias.

ARBAS, capitaine des gardes.

PHÉNICE, confidente de Sémiramis.

GARDES.

La scène est à Babylone, dans le palais de Sémiramis.



Lui, mon fils! Grands Dieux, qu'ai-je entendu?

Sémiramis, Acte IV, Scène 8.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLUS, *seul.*

Hé quoi ! toujours du sort la barbare constance
De mes justes desseins trahira la prudence,
Tandis que, de ma sœur appuyant les forfaits,
Il semble chaque jour prévenir ses souhaits !
O justice du ciel, que j'ai peine à comprendre !
Quel crime faut-il donc pour te faire descendre ?
Quels forfaits aux mortels ne seront pas permis,
Si tu vois sans courroux ceux de Sémiramis ?
Mère dénaturée, épouse parricide,
Moins reine que tyran dans un sexe timide,
Idole d'une cour sans honneur et sans foi ;
Voilà ce que le ciel protége contre moi !
En vain à son devoir Bélus toujours fidèle
Implore le secours d'une main immortelle ;
Loin de me seconder dans mon juste transport,

Avec Sémiramis tout semble ici d'accord :
Elle triomphe ; et moi je suis seul sans défense.
Eh ! depuis quand les dieux sont-ils donc sans vengeance ?
Mais que dis-je ? Et les dieux ne me laissent-ils pas,
Pour tout oser, un cœur, et, pour frapper, un bras ?
Le crime est avéré : pour lui livrer la guerre,
Ma vertu me suffit au défaut du tonnerre.
Puisque les noms de fils, et de mère, et d'époux,
Sont désormais des noms peu sacrés parmi nous,
Qui peut me retenir ? Est-ce le nom de frère
Qui puisse être un obstacle à ma juste colère ?
Ombre du grand Ninus, Bélus te fera voir
Qu'il ne connoît de nom que celui du devoir.
Eh ! ne suffit-il pas au courroux qui m'anime
Que ton sang m'ait tracé le nom de la victime ?

SCÈNE II.

BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

Mais que vois-je ? Déjà Madate de retour
Devance dans ces lieux la lumière du jour !
Qu'il m'est doux de revoir un ami si fidèle !
Je n'eus jamais ici plus besoin de ton zèle.

MADATE.

Et quel secours encor vous en promettez-vous,
Quand le sort en fureur éclate contre nous ?
Seigneur, ne comptez plus, si voisin du naufrage,
Que sur les immortels, ou sur votre courage.

Sémiramis triomphe ; Agénor est vainqueur,
Rien n'a pu soutenir sa funeste valeur.
Ce héros, que le ciel, jaloux de votre gloire,
Forma pour vous ravir tant de fois la victoire,
Chéri d'elle encor plus que de Sémiramis,
Inonde nos sillons du sang de vos amis.
Mais ce n'est pas pour vous le sort le plus à craindre :
Si j'en crois mes soupçons, que vous êtes à plaindre !
Vous êtes découvert, Mégabise a parlé.

BÉLUS.

Mégabise !

MADATE.

Sans doute il a tout révélé.
Seigneur, il vous souvient que de notre entreprise
Vous aviez nommé chef le traître Mégabise :
Cet infidèle et moi nous nous étions promis
De faire sous nos coups tomber Sémiramis.
Déjà, le bras levé, sa mort étoit certaine :
Nous nous étions tous deux placés près de la reine,
Tout prêts, en l'immolant, à vous proclamer roi.
Mégabise un instant s'est approché de moi :
« Gardons-nous d'achever, m'a-t-il dit, cher Madate.
« Il faut qu'en lieux plus sûrs notre courage éclate.
« Tu sais que nous verrons bientôt Sémiramis
« Voler avec fureur parmi ses ennemis :
« Laissons-la s'y porter sans nous éloigner d'elle.
« Observons cependant cette reine cruelle. »
Je ne sais quel soupçon tout à coup m'a saisi.
Je l'observois, seigneur, et Mégabise aussi.

Le combat cependant de toutes parts s'engage,
Et n'offre à nos regards qu'une effroyable image.
Mégabise, lui-je dit, il est temps de frapper :
La victime à nos coups ne sauroit échapper;
On ne se connoît plus; le désordre est extrême....
« Je réserve, a-t-il dit, cet honneur pour moi-même. »
Et le lâche a tant fait, que par mille détours
Il a de nos malheurs éternisé le cours.
Seigneur, j'ai vu périr tous ceux que votre haine
Avec tant de prudence armoit contre la reine.
Au retour du combat, jugez de ma douleur,
Quand j'ai vu, l'œil terrible et rempli de fureur,
Votre sœur en secret parler à Mégabise.
A ce cruel aspect, peignez-vous ma surprise.
Le perfide, à son tour surpris, déconcerté,
De la reine à l'instant vers moi s'est écarté.
Je l'attire aussitôt dans la forêt prochaine;
Et là, sans consulter qu'une rage soudaine,
Furieux, j'ai percé le sein où trop de foi
Vous avoit fait verser vos secrets malgré moi :
J'ai mieux aimé porter trop loin ma prévoyance,
Que de risquer vos jours par trop de confiance.

BÉLUS.

Tout est perdu, Madate; il n'en faut plus douter.
Si tu pouvois savoir ce qu'il m'en va coûter....
Mais ce seroit te faire une injure nouvelle,
Que de cacher encor ce secret à ton zèle.
Cher ami, ne crois pas qu'un soin ambitieux
Arme contre sa sœur un frère furieux.
Ce n'est pas qu'à regret la fierté de mon âme

N'ait ployé jusqu'ici sous les lois d'une femme ;
Mais je suis peu jaloux du pouvoir souverain.
Jamais sceptre sanglant ne souillera ma main :
Tu ne me verras point, quelque gloire où j'aspire,
Du sang des malheureux acheter un empire.
De soins plus généreux mon esprit agité
N'aime que du devoir l'âpre sévérité.
Ce n'en est pas l'éclat, c'est la vertu que j'aime :
Je fais la guerre au crime, et non au diadème :
Je veux venger Ninus, et couronner son fils ;
Voilà ce qui m'a fait soulever tant d'amis :
Et d'une sœur enfin qui souille ici ma gloire
Je ne veux plus laisser qu'une triste mémoire.

MADATE.

Que parlez-vous, seigneur, d'un fils du grand Ninus?
Toute la cour prétend que ce fils ne vit plus.

BÉLUS.

Depuis dix ans entiers qu'une fuite imprudente
Le dérobe à mes vœux et trompe mon attente,
Je commence en effet à douter, à mon tour,
S'il vit, et si je dois compter sur son retour.
Les malheurs de son père ont trop rempli l'Asie,
Pour retracer ici l'histoire de sa vie.
L'univers, jusqu'à lui, n'avoit point vu ses rois
Couronner une femme et s'imposer ses lois.
Tu sais comme ce prince, autrefois si terrible,
Devenu foible amant, de monarque invincible,
Perdu d'un fol amour pour mon indigne sœur,
Osa, de son vivant, s'en faire un successeur.

Rien ne put me contraindre à celer ma pensée
Sur ce coupable excès d'une flamme insensée.
Mais je voulus en vain déchirer le bandeau :
L'amour avoit juré ce prodige nouveau.
Tu sais quel prix suivit le don du diadème,
Et l'essai que ma sœur fit du pouvoir suprême.
Ninus fut égorgé, sans secours, sans amis,
Au pied du même trône où Ninus fut assis;
Et pour comble d'horreurs, je vis la cour souscrire
Aux noirs commencements de ce nouvel empire.
Pour moi, je renfermai mon courroux dans mon cœur,
Où les dieux l'ont laissé vivre de ma douleur.
Mais redoutant toujours, après son parricide,
De nouveaux attentats d'une reine perfide,
Je lui ravis son fils, ce dépôt précieux
Que me cache à son tour la colère des dieux.
Je m'étois aperçu que sa cruelle mère
Craignoit de voir en lui croître un vengeur sévère.
J'engageai Mermécide à sauver de la cour
Ce gage malheureux d'un trop funeste amour.
Tu dois avoir connu ce fameux Mermécide,
Sa farouche vertu, son courage intrépide.
Il fit passer long-temps Ninias pour son fils;
Mais ce secret parvint jusqu'à Sémiramis.

MADATE.

Seigneur, et par quel sort, dévoilant ce mystère,
N'a-t-elle point porté ses soupçons sur son frère?

BÉLUS.

J'employai tant de soins à calmer sa fureur,
Que je ne fus jamais moins suspect à son cœur;

Mais, craignant le courroux dont elle étoit saisie,
Mermécide courut jusqu'au fond de l'Asie
Cacher dans les déserts ce pupille sacré
Qu'à ses fidèles mains la mienne avoit livré.
Cependant, pour tromper une mère cruelle,
De la mort de son fils je semai la nouvelle :
On la crut; et bientôt j'eus la douceur de voir
Mes projets réussir au gré de mon espoir.
Ninias qui croissoit, héros dès son enfance,
Réchauffoit chaque jour le soin de ma vengeance.
Tu sais, pour occuper mon odieuse sœur,
Tout ce que j'ai tenté dans ma juste fureur;
Par combien de détours, armé contre sa vie,
J'ai de fois en dix ans soulevé l'Assyrie.
Je fis plus : tu connois ma fille Ténésis,
Délices de Bélus et de Sémiramis,
Qui, l'entraînant partout où l'entraînent ses armes,
L'élève malgré moi dans le sein des alarmes,
Et que rien jusqu'ici n'en a pu séparer,
Mes dégoûts sur ce point n'osant se déclarer :
D'elle et de Ninias, par un saint hyménée,
Je formai le dessein d'unir la destinée,
Pour rendre encor mon cœur, par un lien si doux,
Plus avide du sang qu'exige mon courroux.
Près de Sinope enfin je conduisis ma fille,
Ce reste précieux d'une illustre famille :
Là, dans un bois aux dieux consacré dès long-temps,
J'unis par de saints nœuds ces augustes enfants.
L'un et l'autre touchoient à peine au premier lustre,
Quand je serrai les nœuds de cet hymen illustre :

Avec tant de mystère on les unit tous deux,
Que tout, jusqu'à leur nom, fut un secret pour eux.
Depuis vingt ans mes yeux n'ont point revu le prince :
On le cherche sans fruit de province en province.
Depuis dix ans en vain Mermécide a couru
Après ce fils si cher tout à coup disparu.
Mais qui vient nous troubler? quelle indiscrète audace!

SCÈNE III.

BÉLUS, MERMÉDICE, MADATE.

BÉLUS.

Que vois-je? Mermécide, est-ce toi que j'embrasse?
Ah! cher ami, le jour qui te rend à mes vœux
Ne sauroit plus pour nous être qu'un jour heureux.
Du sort de Ninias ton retour va m'instruire....

MERMÉCIDE.

Plaise au ciel que ce jour qui commence à nous luire
N'éclaire pas du moins le sort le plus affreux
Qui puisse menacer un cœur si généreux!
Seigneur, n'attendez plus d'une recherche vaine
Un prince dont la vie est assez incertaine.
Depuis dix ans entiers je parcours ces climats :
J'ai fait deux fois le tour de ces vastes états.
J'eusse dû mieux veiller, depuis cette journée
Où par vous Ténésis à Sinope amenée
A la face des dieux, dans un bois consacré,
Au roi de l'univers vit son hymen juré.
Je crus que sa beauté, qui devançoit son âge,

Fléchiroit vers l'amour ce jeune et fier courage :
Mais je ne vis en lui qu'une bouillante ardeur ;
Déjà sa destinée entraînoit ce grand cœur.
Je fis pendant dix ans des efforts inutiles
Pour remplir Ninias de désirs plus tranquilles :
Son cœur ne respiroit que l'horreur des combats,
Il rougissoit souvent de me voir sans états.
Déjà, peu satisfait de n'avoir qu'un tel père,
Il sembloit de son sort pénétrer le mystère.
Enfin il disparut, et je le cherche en vain.
Mais, seigneur, de Bélus quel sera le destin ?
Hier, sans me fixer une route certaine,
En attendant la nuit dans la forêt prochaine,
Je vis un corps sanglant étendu sur mes pas,
Qu'un reste de chaleur déroboit au trépas.
J'en approche aussitôt : jugez de ma surprise
Lorsque dans ce mourant je trouvai Mégabise.
Il méconnut long-temps ma secourable main.
Mais ses regards sur moi s'arrêtant à la fin :
« Que vois-je ? me dit-il : est-ce vous, Mermécide,
« Qui, le cœur indigné des fureurs d'un perfide,
« Venez pour conserver le reste de ce sang
« Que le cruel Madate a tiré de mon flanc ?
« C'est ainsi que Bélus traite un ami fidèle. »
A ces mots, peu content du succès de mon zèle,
Peut-être que la main qui prolongeoit ses jours,
Plus prudente, bientôt en eût tranché le cours,
Si de quelques soldats la troupe survenue
Ne m'eût forcé de fuir leur importune vue.
Si Mégabise vit, nous sommes découverts.

BÉLUS, à Madate.

Trop prévoyant ami, qu'as-tu fait? tu nous perds.

MERMÉCIDE.

Non, seigneur; il ne faut que prévenir la reine :
C'est à nous désormais à servir votre haine.
Si Ninias n'est plus, c'est à vous de régner :
Vous me voyez tout prêt à ne rien épargner,
A vous immoler même un guerrier redoutable,
Imprudent défenseur d'une reine coupable.
Vous n'avez qu'à parler, seigneur; et cette main
Va percer dès ce jour et l'un et l'autre sein.
J'entends du bruit, on vient : c'est la reine elle-même.

BÉLUS.

Fuis, Mermécide, fuis; le péril est extrême.
Sa haine trop avant t'a gravé dans son cœur,
Pour abuser des yeux qu'instruiroit sa fureur.

SCÈNE IV.

SÉMIRAMIS, BÉLUS, TÉNÉSIS, MADATE, GARDES.

SÉMIRAMIS.

Je triomphe, Bélus : une heureuse victoire
Combleroit aujourd'hui mes désirs et ma gloire,
Si le sort, dangereux même dans ses bienfaits,
Ne m'eût fait triompher de mes propres sujets.
Verrai-je encor long-temps la rebelle Assyrie
Attaquer en fureur et mon sceptre et ma vie?

Vous, de qui la vertu soutenant le devoir
Contre mes ennemis fut toujours mon espoir,
A qui j'ai confié les murs de Babylone,
Ou plutôt partagé le poids de ma couronne,
Mon frère, je ne sais, malgré ce nom si doux,
Si mon cœur n'auroit pas à se plaindre de vous.

BÉLUS.

De moi!

SÉMIRAMIS.

Je sais, Bélus, que de vos soins fidèles
Je dois mieux présumer; mais enfin les rebelles
De mes desseins contre eux sont si bien informés,
Qu'ils sont tous prévenus aussitôt que formés.

BÉLUS.

Suis-je de vos secrets le seul dépositaire?
Et sur quoi fondez-vous un soupçon téméraire,
Sur quelle conjecture, ou sur quelle action?
Vous savez que mon cœur est sans ambition.

SÉMIRAMIS.

On me trahit : c'est tout ce que je puis vous dire.

(à ses gardes.)

Allez, c'en est assez. Et vous, qu'on se retire,

(à Ténésis.)

Princesse, demeurez. L'aimable Ténésis
Sait qu'elle fut toujours chère à Sémiramis.

SCÈNE V.

SÉMIRAMIS, TÉNÉSIS.

SÉMIRAMIS.

Je vois qu'on me trahit, et je crains votre père,
Mais sans le soupçonner d'un odieux mystère;
Et quand même il auroit mérité mon courroux,
Mon injuste rigueur n'iroit point jusqu'à vous.

TÉNÉSIS.

Au grand cœur de Bélus rendez plus de justice:
Sa vertu n'admet point un si noir artifice.

SÉMIRAMIS.

C'est de cette vertu que je crains les transports.
Bélus ne me tient point compte de mes remords:
Quelque tendre amitié que m'inspire mon frère,
Je crois toujours en lui voir un juge sévère,
Dont les troubles cruels qui déchirent mon cœur
Me font plus que jamais redouter la rigueur.
De quel œil verra-t-il une superbe reine
Le front humilié d'une honteuse chaîne?
Ninus, que de ta mort le ciel s'est bien vengé!
Ma chère Ténésis, que mon cœur est changé!
Cette Sémiramis si fière et si hautaine,
Du sort de l'univers arbitre et souveraine,
Rivale des héros dont on vante les faits,
Qui de son sexe enfin n'avoit que les attraits,
Vile esclave au milieu de la grandeur suprême,
Maîtresse des humains, ne l'est plus d'elle-même.

Je ne triomphe pas de tous mes ennemis :
Qu'il en est que mon cœur voudroit avoir soumis !
Je vois que Ténésis, indignée et surprise,
Condamne des transports que sa vertu méprise :
Mais de notre amitié les liens sont trop doux,
Pour me permettre encor quelques secrets pour vous.
Je vous en dis assez pour vous faire comprendre
Tout ce que ma fierté craint de vous faire entendre.

TÉNÉSIS.

Je conçois aisément qu'une cruelle ardeur
De vos jours malgré vous a troublé la douceur.
Le reste est un secret que mon respect, madame,
Me défend de chercher jusqu'au fond de votre âme.
Votre défaite en vain me suppose un vainqueur :
J'ignore qui s'est pu soumettre un si grand cœur ;
Je n'ose le chercher dans la foule importune
Qu'attire sur vos pas votre auguste fortune.
J'avois cru jusqu'ici que pour plaire à vos yeux
Il falloit ou des rois, ou des enfants des dieux.

SÉMIRAMIS.

Et voilà ce qui met le trouble dans mon âme,
Et qui me fait rougir d'une honteuse flamme.
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux
Pour me justifier d'un amour odieux.

TÉNÉSIS.

Agénor !

SÉMIRAMIS.

Le voilà, ce vainqueur redoutable,
Qu'un front sans ornement ne rend pas moins aimable;

Plus terrible lui seul que tous mes ennemis,
Et plus cruel pour moi que ceux qu'il a soumis.
Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles :
Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

TÉNÉSIS.

Madame, et quel dessein a-t-il donc pu former?
En aimant Agénor, que prétend-il?

SÉMIRAMIS.

L'aimer;
Et, si ce n'est assez, lui partager encore
Un sceptre qu'aussi-bien mon amour déshonore.

TÉNÉSIS.

Ah, ciel! et que dira l'univers étonné?
A quels soins ce grand cœur s'est-il abandonné?

SÉMIRAMIS.

J'ai fait taire ma gloire, et tu veux que je craigne
Les discours importuns de ceux sur qui je règne!
Ténésis, plût aux dieux que mon funeste amour
N'eût d'autres ennemis à combattre en ce jour!
Je braverois bientôt ce que dira l'Asie :
Ce n'est pas là l'effroi dont mon âme est saisie.
Qu'aux mortels indignés le ciel se joigne encor,
De l'univers entier je ne crains qu'Agénor....
C'est ce rebelle cœur que je voudrois soumettre,
Et c'est ce que le mien n'oseroit se promettre.
Des Mèdes aujourd'hui je l'ai déclaré roi.
Mais je l'élève en vain pour l'approcher de moi;
En vain, dans les transports de mon amour extrême,
Sur son front dépouillé j'attache un diadème :

Pour toucher ce héros mes bienfaits superflus
Échauffent sa valeur, et ne font rien de plus.
De tant d'amour, hélas! foible reconnoissance!
Ses exploits font encor toute ma récompense.
Ténésis, c'est à toi que ma flamme a recours:
Souffre que de tes soins j'implore le secours;
C'est sur eux désormais que mon cœur se repose.
Tu sais ce que pour moi notre amitié t'impose;
J'en exige aujourd'hui des efforts généreux....

TÉNÉSIS.

Eh! que puis-je pour vous qui réponde à vos vœux?

SÉMIRAMIS.

Il faut faire approuver mon amour à mon frère,
Fléchir en sa faveur sa vertu trop austère,
Retenir dans son cœur des leçons que je crains.
Pour relever le mien tous reproches sont vains.
Ce n'est pas tout: il faut de l'amour le plus tendre
Informer un héros qui le voit sans l'entendre;
Soulager sur ce point mon courage abattu,
Quand ma timidité fait toute ma vertu.
J'ai détrôné des rois, porté partout la guerre;
Nul héros plus que moi n'a fait trembler la terre;
Tout respecte ma voix: et je crains de parler;
Le seul nom d'Agénor suffit pour me troubler;
Je ne sais quoi dans lui me fait sentir un maître.
C'est ainsi que l'amour en ordonne peut-être.
Peins-lui si bien le feu qui dévore mon cœur,
Qu'à son tour ce héros reconnoisse un vainqueur;
Et si l'amour pour moi n'avoit rien à lui dire,
Tente du moins son cœur par l'offre de l'empire.

Ce guerrier va bientôt se montrer à nos yeux.
Pour moi, que mille soins rappellent dans ces lieux,
Adieu : pour un moment souffre que je te laisse.
Ma chère Ténésis, pardonne à ma foiblesse
Des soins dont sur ta foi mon amour s'est remis :
Juge par ces transports quel en sera le prix.

SCÈNE VI.

TÉNÉSIS, *seule.*

Est-ce à moi, juste ciel, que ce discours s'adresse ?
Qu'oses-tu m'avouer, téméraire princesse ?
Que je plains ton amour, foible Sémiramis,
Si son espoir dépend des soins de Ténésis !
Pour t'en remettre à moi du succès de ta flamme,
Je vois bien que tu n'as consulté que ton âme :
Tu m'aurois mieux caché ses secrets odieux,
Si l'Amour d'un bandeau n'avoit couvert tes yeux.
Et toi, cruel Amour qui me poursuis sans cesse,
Est-ce pour éprouver une triste princesse
Qui t'ose disputer l'empire de son cœur,
Que tu m'as confié les soins d'une autre ardeur ?
Tu ne peux mieux combler ta vengeance fatale,
Qu'en me faisant servir les feux de ma rivale ;
Et, pour comble de maux, quelle rivale encor !
Quel triomphe pour toi, redoutable Agénor !
J'ai dédaigné tes soins ; ma fierté trop farouche
A vingt fois étouffé tes soupirs dans ta bouche :
Et l'Amour jusque-là vient de m'humilier,

Que peut-être à mon tour il faudra supplier.
Entre une reine et moi, sur quoi puis-je prétendre
Que ton cœur un moment balance pour se rendre?
S'il se laisse éblouir par les offres du sien,
Que de mépris suivront la défaite du mien!
Eh! que m'importe, hélas! qu'Agénor me méprise?
Est-ce assez pour l'aimer qu'une autre m'autorise?
Un cœur né sans vertu, sans honneur et sans foi,
Peut-il être en effet un exemple pour moi?
Que dis-je? Quoi! déjà ma prompte jalousie
Joint l'outrage aux transports dont mon âme est saisie!
Ténésis, pour te faire un généreux effort,
Songe que tu n'es plus maîtresse de ton sort.
Ah! Bélus, plût aux dieux qu'en mon triste hyménée
Mon cœur eût de ma main subi la destinée!
Vains regrets! C'est assez, égarements jaloux,
Mon austère vertu n'est point faite pour vous.
Parlons, n'exposons pas la tête de mon père
Aux noirs ressentiments d'une reine en colère.
Que de malheurs suivroient son amour outragé!
Puisqu'à servir ses feux mon cœur est engagé,
Instruisons Agénor de cet amour funeste;
A mes foibles attraits laissons le soin du reste.
Vains désirs, taisez-vous pour la dernière fois:
C'est à d'autres qu'à vous qu'il faut prêter ma voix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

Où suis-je? dans quels lieux la fortune me guide!
Dieux, que réservez-vous au fils de Mermécide?
Vains honneurs qu'Agénor n'a que trop recherchés,
Sous vos appas flatteurs que de soins sont cachés!
Depuis dix ans entiers éloigné de mon père,
Loin de me rapprocher d'une tête si chère,
Je transporte mes dieux en ce fatal séjour,
Pour n'y sacrifier qu'au seul dieu de l'amour.
Mais que j'en suis puni! Que l'hymen, cher Mirame,
Se venge avec rigueur d'une coupable flamme!
Moi qui, long-temps porté de climats en climats,
Fis le destin des rois, subjuguai tant d'états;
Qui semblois, pour me faire une gloire immortelle,
N'avoir plus à dompter qu'une reine cruelle;
Quand l'univers en moi croit trouver un vengeur,
Mon bras de son tyran devient le défenseur!
Enchanté malgré moi des exploits d'une reine
Qui ne devroit peut-être exciter que ma haine,

Je viens en imprudent grossir des étendards
Sous qui l'amour m'a fait tenter tant de hasards !
Pourrois-je sans rougir imputer à la gloire
Des faits où Ténésis attache la victoire ?
J'ai tout fait pour lui plaire, et mon cœur jusqu'ici
N'a dans ce triste soin que trop mal réussi.

MIRAME.

Eh quoi ! seigneur, l'éclat d'un nouveau diadème
Ne pourra dissiper votre douleur extrême !
Voulez-vous, trop sensible aux peines de l'amour,
Le front chargé d'ennuis, vous montrer à la cour ?
Songez que ce vain peuple, attentif à vous plaire,
En volant sur vos pas, de plus près vous éclaire.
Après ce que pour vous a fait Sémiramis....

AGÉNOR.

Laissons là ses bienfaits : parle de Ténésis ;
Dans ces superbes lieux voilà ce qui m'amène :
Tout autre soin ne fait que redoubler ma peine.

MIRAME.

Seigneur, vous n'êtes plus dans ces camps où vos pas
N'avoient d'autres témoins que les yeux des soldats.
Agénor y voyoit Ténésis sans contrainte ;
Le courtisan oisif n'y causoit nulle crainte ;
La reine, dont la guerre occupoit tous les jours,
A vos amours d'ailleurs laissoit un libre cours :
Mais c'est ici qu'il faut dans le fond de votre âme
Renfermer les transports d'une indiscrète flamme.
Sémiramis, en proie à la plus vive ardeur,
Laisse trop voir le feu qui dévore son cœur,

Pour oser vous flatter de tromper sa tendresse.
Songez à quels périls vous livrez la princesse.

AGÉNOR.

Je ne le sais que trop, et c'est le seul effroi
Qui de tant de dangers soit venu jusqu'à moi;
D'autant plus alarmé, que, déjà las de feindre,
Mon cœur n'est point nourri dans l'art de se contraindre.
Miramé, tu connois jusqu'où va mon malheur;
Et tu peux condamner l'excès de ma douleur!
Dieux cruels, falloit-il prendre tant de vengeance
De l'oubli d'un serment juré dans mon enfance?
Mais qu'ai-je à redouter? et qu'importe à mes feux
Que la reine en courroux se déclare contre eux?
Ce n'est pas sous ses lois que le ciel m'a vu naître;
Et l'Amour jusqu'ici n'a point connu de maître.
J'avoûrai cependant que l'éclat de ces lieux
A plus ému mon cœur qu'il n'a frappé mes yeux.
Je ne sais, mais l'aspect des murs de Babylone
M'a rempli tout à coup d'un trouble qui m'étonne :
Quoi que m'inspire enfin leur redoutable aspect,
Ces lieux n'ont rien qui doive exciter mon respect :
A la reine, en un mot, nul devoir ne m'engage;
Ses bienfaits, quels qu'ils soient, sont dus à mon courage.
C'est assez que ce jour m'ait vu déclarer roi,
Pour ne vouloir ici dépendre que de moi.
Souffre que j'en excepte une princesse aimable,
Qui soumit d'un coup d'œil un courage indomptable,
Qui peut-être auroit moins fait pour Sémiramis,
Si le sort à mes yeux n'eût offert Ténésis.
Mais je la vois; vers nous c'est elle qui s'avance.

Laisse-moi seul ici jouir de sa présence.
Prends garde cependant que la reine en ces lieux
Ne trouble un entretien qui m'est si précieux.

SCÈNE II.

AGÉNOR, TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

Je vous cherche, seigneur.

AGÉNOR.

Moi, madame?

TÉNÉSIS.

Oui, vous-même,
Et vous cherche de plus par un ordre suprême.
Pour remplir votre espoir par des soins éclatants,
Je viens vous révéler des secrets importants.

AGÉNOR.

Quel que soit le dessein qui vers moi vous adresse,
Madame, plût au ciel, dans le soin qui vous presse,
Que de tous les secrets qu'on veut me révéler,
A quelques-uns des miens un seul pût ressembler!
Que, las de les garder, mon cœur souffre à les taire!

TÉNÉSIS.

Je n'en viens point, seigneur, pénétrer le mystère;
Je n'ai pas prétendu vous déclarer les miens,
Et votre cœur pour lui peut réserver les siens:
Le soin de les savoir n'est pas ce qui m'amène;
Je ne m'empresse ici que pour ceux de la reine.

AGÉNOR.

Ah ! madame, daignez vous épargner ce soin ;
Votre zèle pour elle iroit en vain plus loin :
Je ne veux rien savoir des secrets de la reine,
Que lorsqu'il faut servir sa justice ou sa haine.
Ministre à son courroux malgré moi dévoué,
Combien de fois mon cœur m'en a désavoué !
S'il s'agissoit ici de dompter les rebelles,
Ou de tenter encor des conquêtes nouvelles,
On ne vous auroit pas confié ces secrets.
Quoique tout soit sur moi possible à vos attraits,
La reine, dont l'Asie admire la prudence,
A-t-elle pu si mal placer sa confidence ?
Et quel est son espoir, ou plutôt son erreur ?
Que vous pénétrez peu l'une et l'autre en mon cœur !

TÉNÉSIS.

Qu'elle s'abuse ou non sur ce qu'elle en espère,
Vous pourrez avec elle éclaircir ce mystère :
Je ne me charge ici que de vous informer
Qu'Agénor de la reine a su se faire aimer ;
Que l'unique bonheur où son grand cœur aspire,
Seigneur, c'est de vous voir partager cet empire.
Sa tendresse et sa main sont d'un assez grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuste mépris.

AGÉNOR.

Les dieux, pour ajouter à sa grandeur suprême,
Eussent-ils dans ses mains mis leur puissance même,
Il est pour Agénor un bien plus précieux
Que toutes les grandeurs de la reine et des dieux.

Mais, puisque malgré moi vous avez pu m'apprendre
Ce dangereux secret que je craignois d'entendre,
Madame, permettez que mon cœur, à son tour,
Entre la reine et vous s'explique sans détour.
J'aime, je l'avoûrai; mon courage inflexible
N'a pu me préserver d'un penchant invincible:
Un regard a suffi pour mettre dans les fers
Celui qui prétendoit y mettre l'univers.
J'aime. Le digne objet pour qui mon cœur soupire,
Quoiqu'il ne brille point par l'éclat d'un empire,
N'en mérite pas moins, par sa seule beauté,
Tout l'hommage qu'on rend à la divinité:
Le ciel mit dans son cœur la vertu la plus pure
Dont il puisse enrichir les dons de la nature.
Jugez, à ce portrait que je n'ai point flatté,
Si le nom de la reine y peut être ajouté.
Vous me vantez en vain son rang et sa tendresse;
En vain à la servir votre bouche s'empresse:
Que pourroit-elle, hélas! me dire en sa faveur,
Que vos yeux aussitôt n'effacent de mon cœur?
Ah! ne les armez point d'une injuste colère,
Princesse; mon dessein n'est pas de leur déplaire:
Les miens ne sont ouverts que pour les admirer,
Et mon cœur n'étoit fait que pour les adorer.

TÉNÉSIS.

Je n'ai que trop prévu que l'amour de la reine
Exciteroit en vous une audace si vaine;
Et, mesurant bientôt tous les cœurs sur le sien,
Que parmi les vaincus vous compteriez le mien.
Fier de tant de hauts faits, vous avez cru peut-être

Que la seule valeur vous en rendroit le maître ;
Mais, si jamais l'amour le soumet à vos lois,
Ce sera le plus grand de vos fameux exploits.
Vingt royaumes conquis, l'Égypte subjuguée,
L'Afrique en ses déserts par vous seul reléguée,
N'ont que trop signalé votre invincible cœur,
Sans enchaîner le mien au char de leur vainqueur.
Seigneur, et quel espoir a donc pu vous promettre
Qu'à vos désirs un jour vous pourriez le soumettre ?
Car, si vous n'en eussiez jamais rien attendu,
Vous auriez mieux gardé le respect qui m'est dû.
J'estimois vos vertus, et ce n'est pas sans peine
Que je vous vois chercher à mériter ma haine.
Je ne vous parle point du péril où vos feux
Exposent tous les miens, et moi-même avec eux ;
Vous l'auriez dû prévoir : une plus belle flamme
De ce soin généreux eût occupé votre âme.
Je veux bien vous cacher d'autres secrets encor
Plus terribles cent fois pour l'amour d'Agénor :
Mais, si vous en voulez pénétrer le mystère,
Daignez, si vous l'osez, interroger mon père.
Il vient : vous en pourrez mieux apprendre aujourd'hui
Ce qu'il faut espérer de sa fille et de lui.

(Elle sort.)

AGÉNOR, seul.

Qu'entends-je ? quel mépris ! Ah ! c'en est trop, ingrate ;
Vous n'abuserez plus d'un amour qui vous flatte.
Mais j'aperçois Bélus ; fuyons un entretien
Qui ne peut plus qu'aigrir et son cœur et le mien.

SCÈNE III.

BÉLUS, AGÉNOR.

BÉLUS.

Arrêtez un moment : j'ai deux mots à vous dire ;
Qui me regardent, vous, la reine, et tout l'empire.
Au mépris de son sang, plus encor de nos lois
Qui n'ont jamais admis d'étrangers pour nos rois,
De ma sœur et de vous on dit que l'hyménée,
Seigneur, doit dès ce jour unir la destinée.
L'esprit avec justice indigné de ce bruit,
J'ai voulu par vous-même en être mieux instruit.

AGÉNOR.

Si ce bruit, quel qu'il soit, a de quoi vous surprendre,
De la reine, seigneur, ne pouviez-vous l'apprendre ?

BÉLUS.

Ah ! je ne sais que trop ses projets insensés.

AGÉNOR.

Et moi de vos secrets plus que vous ne pensez.

BÉLUS.

Si jamais votre cœur fut vraiment magnanime,
Vous n'aurez donc pour moi conçu que de l'estime.

AGÉNOR.

Je ne démêle point les divers intérêts
Qui vous font en ces lieux former tant de projets :
Il m'a suffi, savant dans l'art de les détruire,
D'en préserver l'état, mais sans vouloir vous nuire.

Ce discours vous surprend; mais, prince, poursuivez,
Et ne regardez point ce que vous me devez.

BÉLUS.

Je vous devrois beaucoup pour tant de retenue,
Si la cause, seigneur, m'en étoit mieux connue.
Mon cœur n'est point ingrat; cependant je sens bien
Qu'il voudroit vous haïr, et ne vous devoir rien.

AGÉNOR.

Je vais donc aujourd'hui, par un aveu sincère,
Justifier ici cette haine si chère.
Vous avez cru sans doute, en votre vain courroux,
Qu'un étranger sans nom fléchiroit devant vous,
Et surtout au milieu d'une cour ennemie
Où l'on voit sa puissance encor mal affermie;
Que vous n'aviez, seigneur, qu'à venir m'annoncer
Qu'à l'hymen de la reine il falloit renoncer,
Pour me voir au dessein de conserver ma vie,
Sacrifier l'espoir de régner sur l'Asie.
Mais de mes ennemis je brave les projets :
Je crains peu la menace, encor moins les effets;
Et si jamais l'amour m'entraînoit vers la reine,
Je consulterois peu ni Bélus ni sa haine.
Mais, pour un autre objet dès long-temps prévenu,
Dans des liens plus doux mon cœur fut retenu.
Votre fille, seigneur, est celle que j'adore,
Ou que sans ses mépris j'adorerois encore.

BÉLUS.

Ma fille! Ténésis?

AGÉNOR.

Un captif tel que moi

Honoreroit ses fers, même sans qu'il fût roi.

BÉLUS.

Seigneur, si mes secrets ont besoin de silence,
Les vôtres n'avoient pas besoin de confidence.
Quoi! d'aïeux sans éclat Agénor descendu
A l'hymen de ma fille auroit-il prétendu?

AGÉNOR.

On vante peu le sang dont j'ai reçu la vie;
Mais je n'en connois point à qui je porte envie:
D'aucun soin sur ce point mon cœur n'est combattu.
Le destin m'a fait naître au sein de la vertu;
C'est elle qui prit soin d'élever mon enfance,
Et ma gloire a depuis passé mon espérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien
Ne connoît point de sang plus digne que le sien;
Et quand j'ai recherché votre auguste alliance,
J'ai compté vos vertus, et non votre naissance.

BÉLUS.

C'est elle cependant qui décide entre nous.
Il est plus d'un mortel aussi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puisse être,
Dont le sang d'où je sors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les princes et les rois:
Ils sont enfants des dieux, du destin et des lois.
La valeur, quels que soient ses droits et ses maximes,
Fait plus d'usurpateurs que de rois légitimes.
Si la valeur, plutôt que la splendeur du sang,
Au-dessus des humains pouvoit nous faire un rang,
Il n'est point de soldat qu'un peu de gloire inspire,

Qui ne pût, à son tour, aspirer à l'empire.
En vain sur vos exploits vous fondez votre espoir.
Vous voilà revêtu de l'absolu pouvoir;
Mais comment? et par qui? Seigneur, une couronne
N'est jamais bien à nous si le sang ne la donne.
La reine, comme moi, sort de celui des dieux;
Elle règne : est-ce assez pour oser autant qu'eux?
Imitons leur justice, et non pas leur puissance :
L'équité doit régler et peine et récompense.
Quoi qu'il en soit, parmi de peu dignes aïeux
Ma fille n'ira point mêler le sang des dieux.
Sur un sang aussi beau si votre amour se fonde,
Venez la disputer au souverain du monde.

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes yeux:
Le mien, sans ce secours, est assez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un guerrier généreux que la vertu couronne
Vaut bien un roi formé par le secours des lois :
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage
Ne croit pas du destin déshonorer l'ouvrage.
Seigneur, à Ténésis je réservois ma foi,
Parce que mon amour la crut digne de moi :
J'ai voulu vous l'offrir, dans la crainte peut-être
De me voir obligé de vous donner un maître.
La reine m'offre ici l'empire avec sa main :
Puisque vous m'y forcez, ce sera dès demain;
Ne fût-ce qu'à dessein, seigneur, de vous instruire
Qu'un soldat n'en est pas moins digne de l'empire.

BÉLUS.

Hé bien! poursuivez donc, tâchez de l'obtenir;
Mais songez aux moyens de vous y maintenir.

(Il sort.)

AGÉNOR, seul.

Ah! dût-il m'en coûter le repos de ma vie,
Je veux de leur mépris punir l'ignominie.
La reine vient : parlons, irritons son ardeur,
Associons ma haine aux transports de son cœur;
Employons, s'il se peut, à flatter sa tendresse
Le moment de raison que mon dépit me laisse.

SCÈNE IV.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR.

SÉMIRAMIS.

INVINCIBLE héros, seul appui de mes jours,
A quel autre aujourd'hui pourrois-je avoir recours?
Je viens de pénétrer le plus affreux mystère.
On me trahit, seigneur, et le traître est mon frère.
Cette austère vertu dont se paroit l'ingrat
Ne servoit que de voile au plus noir attentat.
Comblé de tant d'honneurs, ce perfide que j'aime
De mes propres bienfaits s'arme contre moi-même;
C'est lui dont la fureur, séduisant mes sujets,
M'en fait des ennemis déclarés ou secrets.
L'auriez-vous soupçonné d'une action si noire?

AGÉNOR.

D'un prince tel que lui vous devez peu la croire.

SÉMIRAMIS.

Seigneur, il n'est plus temps de le justifier :
Il ne faut plus songer qu'à le sacrifier.
Ma tendresse pour lui ne fut que trop sincère ;
Je n'en ai que trop fait pour cet indigne frère,
Malgré moi : car enfin ce n'est pas d'aujourd'hui
Que mon cœur en secret s'élève contre lui.
Si vous saviez quelle est la fureur qui le guide,
Et tout ce qu'en ces lieux méditoit le perfide !
Il en veut à vous-même, à mon trône, à mes jours,
Si de tant de complots vous n'arrêtez le cours.
Mourant, percé de coups par l'ordre de ce traître,
Mégabise, seigneur, dans ces murs va paroître :
Je le fais en secret apporter en ces lieux.

AGÉNOR.

Madame, devez-vous en croire un furieux?
Il est vrai qu'il accuse et Bélus et Madate.

SÉMIRAMIS.

Vous voyez s'il est temps que ma vengeance éclate.

AGÉNOR.

Il faut dissimuler un si juste courroux :
Bélus est dans ces lieux aussi puissant que vous.
Gardez-vous d'éclater : plus que jamais, madame,
Vous devez renfermer vos transports dans votre âme.
Tout un peuple, pour lui prêt à se déclarer....

SÉMIRAMIS.

Eh bien ! pendant la nuit il faut s'en assurer.
C'est de vous que j'attends cet important service,
Vous, pour qui seul ici j'ordonne son supplice.

Seigneur, vous vous troublez! Je ne sais quels transports
Éclatent dans vos yeux malgré tous vos efforts.

AGÉNOR.

Reine, je l'avoûrai qu'à regret contre un frère
Mon bras vous prêteroit ici son ministère :
Non que de vous servir il néglige l'emploi,
Mais daignez le commettre à quelque autre que moi.
Vous ne m'en verrez pas moins prompt à vous défendre,
Contre des jours si chers si l'on ose entreprendre.

SÉMIRAMIS.

Ah! seigneur, ce n'est pas l'intérêt de mes jours
Qui me fait d'un héros implorer le secours.
Plût au ciel que Bélus n'en voulût qu'à ma vie!
D'un courroux moins ardent on me verroit saisie.
Mais, hélas! le cruel attaque en sa fureur
Tout ce qui fut jamais de plus cher à mon cœur :
Ce n'est qu'à le sauver que ma tendresse aspire,
Et ce n'est pas pour moi que je défends l'empire.
Seigneur, si Ténésis eût rempli mon espoir,
Mon cœur n'auroit plus rien à vous faire savoir ;
Et le vôtre du moins, plein de reconnoissance,
Rassureroit du mien la timide espérance.

AGÉNOR.

La princesse a daigné, dans un long entretien.....

SÉMIRAMIS.

Hé quoi! vous l'avez vue, et ne m'en dites rien!
On sait tout; cependant on garde un froid silence!
On se trouble, on soupire, et même en ma présence!
Quels regards! quel accueil! et qu'est-ce que je voi?
Sans doute on vous aura prévenu contre moi.

Ah ! seigneur, pardonnez ces pleurs à mes alarmes,
Et n'accusez que vous de mes premières larmes.

AGÉNOR.

Quand on est, comme vous, si ressemblante aux dieux,
Dans le cœur des mortels on devroit lire mieux.
Que n'en doit point attendre une reine si belle?
Quel cœur à ses désirs pourroit être rebelle ?
Sans vous offrir ici des soupirs ni des soins,
Peut-être qu'Agénor n'en aimera pas moins.
Son cœur, né pour la guerre et non pour la tendresse,
Des camps qui l'ont nourri garde encor la rudesse;
Et je crois qu'en effet vous n'en attendez pas
Des vulgaires amants les frivoles éclats:
Mais tel qu'il est enfin, si ce cœur peut vous plaire,
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire.

SÉMIRAMIS.

Que vous me rassurez par un aveu si doux!
Qu'avec crainte, seigneur, j'ai paru devant vous!
Hélas! sans se flatter, une reine coupable
Pouvoit-elle espérer de vous paroître aimable?
Pour toucher votre cœur, je n'ai que mes transports;
Pour me justifier, je n'ai que mes remords.
Mais que dis-je? et pourquoi me reprocher un crime
Que mon amour pour vous va rendre légitime?
Si jamais dans le sang mes mains n'eussent trempé,
Si quelque heureux forfait ne me fût échappé,
Je ne goûterois pas la douceur infinie
De pouvoir vous aimer le reste de ma vie.
Venez, seigneur, venez donner à l'univers,
Qui me vit si long-temps lui préparer des fers,

Un spectacle pompeux qu'il n'osoit se promettre :
C'est de voir à son tour un mortel me soumettre.
Venez, par un hymen si cher à mes souhaits,
Du perfide Bélus confondre les projets.
Par ces nœuds, dont je cours hâter l'auguste fête,
Venez de l'univers m'annoncer la conquête.
Hélas ! je l'ai privé du plus grand de ses rois ;
Mais je lui rends en vous plus que je ne lui dois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

MADATE, c'en est fait; la fortune cruelle
A juré que ma sœur l'éprouveroit fidèle.
Le traître Mégabise, à tes coups échappé,
Nous vend cher à tous deux le trait qui l'a frappé.
Il a de nos complots fait avertir la reine,
Et je sais que près d'elle en secret on l'amène.
Il ne nous reste plus, dans un si triste sort,
D'autre espoir que celui d'illustrer notre mort.
Mourons: mais, s'il se peut, avant qu'on nous opprime,
Honorons mon trépas de plus d'une victime.
Seul espoir dont mon cœur s'est trop entretenu,
Imprudent Ninias, qu'êtes-vous devenu?

MADATE.

Seigneur, dès que le sort contre nous se déclare,
Que pourroit contre lui la vertu la plus rare?
Et quel espoir encor peut vous être permis
Dans ces perfides lieux à la reine soumis?
C'est loin d'ici qu'il faut conjurer un orage

Que prétendroit en vain braver votre courage.

BÉLUS.

Qui? moi! qu'en fugitif j'abandonne ces lieux!
Mes ennemis y sont, et je ne cherche qu'eux.
Le ciel même dût-il m'accabler sous sa chute,
Mon cœur n'est pas de ceux que le péril rebute:
Il n'a jamais formé que d'illustres desseins,
Et ma perte aujourd'hui n'est pas ce que je crains.
As-tu fait de ma part avertir Mermécide?
C'est de lui que j'attends un conseil moins timide.
Il vient: cours cependant informer Agénor
Qu'un moment sans témoins je veux le voir encor.
Je conçois un projet qui flatte ma vengeance,
Et rend à mon courroux sa plus chère espérance.

SCÈNE II.

BÉLUS, MERMÉCIDE.

BÉLUS.

MERMÉCIDE, sais-tu jusqu'où vont nos malheurs?
Que ce funeste jour nous prépare d'horreurs!
Nous sommes découverts, et bientôt de la reine
Nous allons voir sur nous tomber toute la haine.

MERMÉCIDE.

Je vous ai déjà dit, seigneur, que cette main
N'attend qu'un mot de vous pour lui percer le sein.
Malgré le faix des ans, l'âge enfin qui tout glace,
Je sens par vos périls réchauffer mon audace.

Prononcez son arrêt, condamnez votre sœur;
J'immole avant la nuit elle et son défenseur.
Il semble qu'avec nous le sort d'intelligence
Livre à tous vos desseins ce guerrier sans défense.

BÉLUS.

Non, Mermécide, non, je n'y puis consentir :
Épargne à ma vertu l'horreur d'un repentir.
Mon bras ne s'est armé que pour punir des crimes,
Et non pour immoler d'innocentes victimes.
Je l'ai vu ce héros : tremblant à son aspect,
Je n'ai senti pour lui qu'amour et que respect.
De quel crime en effet ce guerrier redoutable
Envers les miens et moi peut-il être coupable?
On n'est point criminel pour être ambitieux.
On offre à ses désirs un trône glorieux :
A ses vœux les plus doux moi seul ici contraire,
Je dédaigne un héros qui m'est si nécessaire;
Cependant je l'estime, et je sens dans mon cœur
Je ne sais quel penchant parler en sa faveur.
Je n'ai peut-être ici qu'avec trop d'imprudence
Laissé d'un vain mépris éclater l'apparence.
Perdons ma sœur : pour lui, consens à l'épargner;
Loin de le perdre, il faut tâcher de le gagner.
Je sais un sûr moyen de l'armer pour moi-même :
Que te dirai-je enfin? c'est Ténésis qu'il aime.

MERMÉCIDE.

Mais pour en disposer, seigneur, est-elle à vous?
Ninias, engagé dans des liens si doux,
En a gardé peut-être une tendre mémoire.

BÉLUS.

Cette union n'étoit que trop chère à ma gloire.
Qui doit plus que Bélus en regretter les nœuds?
Cet hymen auroit mis le comble à tous mes vœux.
Mais un plus digne soin veut qu'on lui sacrifie
L'espoir qu'eut Ténésis au trône de l'Asie :
Il faut à Ninias conserver désormais
Un sceptre qui doit seul attirer ses souhaits.
Ma fille fut à lui; mais ce n'est pas un gage
Qui lui puisse assurer un si noble avantage.
A son premier hymen arrachons Ténésis,
Si je veux d'un second priver Sémiramis :
Ninias n'auroit plus qu'une espérance vaine,
Si jamais Agénor s'unissoit à la reine.
Enfin, puisque le sort m'y contraint aujourd'hui,
Il faut sans murmurer descendre jusqu'à lui,
En de honteux liens engager ma famille,
Aux vœux d'un inconnu sacrifier ma fille.

MERMÉCIDE.

Mais si de son hymen il dédaignoit l'honneur?

BÉLUS.

Je l'abandonne alors à toute ta fureur.
Adieu. Bientôt ici ce guerrier doit se rendre.
En ces lieux cependant songeons à nous défendre :
Disperse nos amis autour de ce palais;
Qu'aux troupes de la reine ils en ferment l'accès.
Il faut des plus hardis, commandés par moi-même,
Placer ici l'élite en ce péril extrême;
Semer de toutes parts des bruits séditieux
Qui puissent ranimer les moins audacieux;

Dire que Ninias voit encor la lumière,
Qu'il revient pour venger le meurtre de son père.
Je veux de ce faux bruit faire trembler ma sœur;
Porter le désespoir jusqu'au fond de son cœur.
Tandis qu'ici tu vas signaler ton courage,
Que ma vertu du mien va faire un triste usage!

SCÈNE III.

BÉLUS, seul.

Enfin, c'en est donc fait: me voilà parvenu
Au point de m'abaisser aux pieds d'un inconnu,
De flatter une ardeur que j'ai tant méprisée,
Mais que le sort injuste a trop favorisée.
De l'espoir le plus doux il faut me dépouiller,
Et du sang de ma sœur peut-être me souiller.
Telle est donc de ces lieux l'influence cruelle,
Que jusqu'à la vertu s'y rendra criminelle!
Et lorsque de ses soins la justice est l'objet,
Elle y doit emprunter le secours du forfait!
Dieux jaloux, dont j'ai tant imploré la vengeance,
Confiez-m'en du moins l'invincible puissance.
Si tel est de mon sang le malheureux destin
Qu'il y faille ajouter un crime de ma main,
Que l'astre injurieux qui sur ce sang préside
Lui doive un assassin après un parricide;
Grands dieux! si vous n'osez vous joindre à mon courroux,
Daignez pour un moment m'associer à vous.
On vient. C'est l'étranger. Que de trouble à sa vue
S'élève tout à coup dans mon âme éperdue!

SCÈNE IV.

BÉLUS, AGÉNOR.

BÉLUS.

N'EST-CE point abuser des moments d'Agénor,
Que de vouloir ici l'entretenir encor?
Seigneur, sans me flatter d'une vaine espérance,
Puis-je attendre de vous un peu de confiance?
Après un entretien mêlé de tant d'aigreur,
Puis-je en espérer un plus conforme à mon cœur?

AGÉNOR.

Dès qu'il en bannira l'orgueil et la menace,
Qu'il n'ira point lui-même exciter mon audace,
Bélus peut-il penser qu'Agénor aujourd'hui
Manque de confiance ou de respect pour lui?

BÉLUS.

Je vais donc avec vous employer un langage
Dont jamais ma fierté ne me permit l'usage.
Je vois sur votre front une auguste candeur,
Don du ciel que n'a point démenti votre cœur,
Qui semble m'inviter à vous ouvrir sans crainte
Celui d'un prince né sans détour et sans feinte.
Mais, avant qu'à vos yeux de mes desseins secrets
Je développe ici les sacrés intérêts,
Il m'importe, seigneur, de regagner l'estime
D'un cœur que je ne puis croire que magnanime.
Vous avez cru sans doute, instruit de mes desseins,
Que l'ambition seule avoit armé mes mains.

En effet, à me voir appliqué sans relâche
Aux malheureux complots où mon courroux m'attache,
Qui ne croiroit, seigneur, du moins sans m'offenser,
A de honteux soupçons pouvoir se dispenser?
Mais ce n'est pas sur moi qu'aucun désir n'enflamme,
C'est sur les dieux qu'il faut en rejeter le blâme.
La fureur de régner ne m'a point corrompu :
Je régnerois, seigneur, si je l'avois voulu.
Si ma sœur elle-même avoit régné sans crime,
Si sur moi son pouvoir eût été légitime,
Ou si, pour la punir d'un parricide affreux,
Les dieux avoient été plus prompts, plus rigoureux,
Vous ne me verriez point attaquer sa puissance,
Ou sur ces dieux trop lents usurper la vengeance :
Mais ils m'ont de leurs soins dénié la faveur,
Comme si c'étoit moi qu'eût offensé ma sœur,
Ou que je dusse seul embrasser leur querelle.
Je ne suis que pour eux, ils ne sont que pour elle.
Mais vous qu'à mes desseins j'éprouve si fatal,
Lorsque vous devriez en être le rival,
Avec une vertu que l'univers révère,
Qui devroit d'elle-même épouser ma colère,
Je ne vois qu'un héros protecteur des forfaits,
Qui se laisse entraîner au torrent des bienfaits.
Car ne vous flattez point qu'avec quelque innocence
Vous puissiez de ma sœur embrasser la défense.
Et comment se peut-il qu'épris de Ténésis,
Vous ayez pu, seigneur, servir Sémiramis?
Quel étoit donc l'espoir du feu qui vous anime?
Vous saviez mes projets; ignorez-vous son crime?

AGÉNOR.

Et que m'importe à moi ce forfait odieux?
Est-ce à moi sur ce point de prévenir les dieux?
Pour vous charger ici du soin de son supplice,
Est-ce à vous que le ciel a commis sa justice?
Seigneur, dans ses desseins votre cœur trop ardent
Ne cache point assez le piége qu'il me tend.
De vos divers complots la trame découverte
Vous fait de votre sœur vouloir hâter la perte :
Dans le dessein affreux d'attenter à ses jours,
Vous voulez lui ravir son unique secours.
Cessez de me flatter que l'univers m'admire,
Pour m'en faire un devoir de refuser l'empire,
De rejeter l'honneur d'un hymen glorieux....

BÉLUS.

Dites plutôt, seigneur, d'un hymen odieux.
Oui, je veux vous ravir ce honteux diadème,
Vous ôter à la reine, et vous rendre à vous-même,
Retenir la vertu qui fuit de votre sein,
De ma fille et de moi vous rendre digne enfin.
Je vois où malgré vous le dépit vous entraîne :
Mais je veux qu'en héros la raison vous ramène,
Dussé-je en suppliant embrasser vos genoux.
Je ne vous nîrai pas que j'ai besoin de vous :
C'est en dire beaucoup pour une âme assez fière,
Que l'on ne vit jamais descendre à la prière;
Et, si je m'en rapporte au bruit de vos vertus,
C'est en dire encor plus pour vous que pour Bélus.
Croyez que le désir de sauver une vie
Qui malgré tous vos soins pourroit m'être ravie,

N'est pas ce qui m'a fait vous appeler ici :
Ne me soupçonnez point d'un si lâche souci,
Foible raison pour moi : mon cœur en a bien d'autres,
Que je veux essayer de rendre aussi les vôtres.
Dussiez-vous révéler mes secrets à ma sœur,
Je vais vous découvrir jusqu'au fond de mon cœur.
Quelque soin qui pour elle ici vous intéresse,
Je n'exige de vous ni serment ni promesse.
Quel péril trouverois-je encore à m'expliquer?
Je n'ai plus rien à perdre, et j'ai tout à risquer.
De mon indigne sœur la mort est assurée :
Malgré les dieux et vous, mon courroux l'a jurée.
Oui, seigneur, et ce jour terminera les siens,
Deviendra le plus grand ou le dernier des miens.
Les conjurés sont prêts : leur troupe audacieuse
Portoit jusque sur vous une main furieuse,
Si je n'eusse arrêté leurs complots inhumains.
Quoique vous seul ici traversiez mes desseins,
La vertu sur mon cœur fut toujours trop puissante
Pour vouloir immoler une tête innocente.
Mais je ne puis souffrir qu'avec tant de valeur
Vous vous déshonoriez à protéger ma sœur.
Si je vous haïssois, votre mort est certaine;
Je n'ai qu'à vous livrer à l'hymen de la reine :
Mais je veux vous ravir à ce honteux lien,
Et pour y parvenir je n'épargnerai rien.
Abandonnez la sœur; je vous réponds du frère.
Dites-moi, Ténésis vous est-elle encor chère?

AGÉNOR.

Cruel! n'achevez pas, j'entrevois vos desseins :

Offrez à d'autres vœux vos présents inhumains.
Laissez-moi ma vertu : la vôtre, trop farouche,
A mon cœur affligé n'offre rien qui le touche,
Et j'aime mieux encore essuyer vos mépris,
Que de vous voir tenter de m'avoir à ce prix.
Si vous l'aviez pensé, je tiendrois votre estime
Plus honteuse pour moi que ne seroit un crime.
Votre fille m'est chère, et jamais dans mon cœur
Je ne sentis pour elle une plus vive ardeur :
Je l'aime, je l'adore, et mon âme ravie
Eût préféré sa main au trône de l'Asie :
Je conçois tout le prix d'un bonheur si charmant;
Mais je le conçois plus en héros qu'en amant.
Vous remplissez mon cœur de douleur et de rage,
Sans remporter sur lui que ce foible avantage.
Triste et désespéré de vos premiers refus,
Et d'un illustre hymen moins touché que confus,
J'allois quitter ces lieux malgré ma foi promise,
Honteux qu'à mon dépit la reine l'eût surprise :
Mais, seigneur, c'est assez pour m'attacher ici,
Que de tous vos complots vous m'ayez éclairci.
Votre sœur en moi seul a mis son espérance :
Fallût-il de mon sang payer sa confiance,
Aux plus affreux dangers vous me verrez courir,
Sans donner à l'amour seulement un soupir.

BÉLUS.

Courez donc immoler Ténésis elle-même,
Une princesse encor qui peut-être vous aime :
Car enfin, à juger de son cœur par le mien,
Mon penchant doit assez vous répondre du sien.

Mais votre cœur se fait une gloire sauvage
De refuser du mien un si précieux gage.
Mon fils (d'un nom si doux laissez-moi vous nommer,
Et dans ses soins pour vous mon cœur se confirmer),
Une fausse vertu vous flatte et vous abuse;
Au véritable honneur votre cœur se refuse.
Fait-il donc consister sa gloire à protéger
Des crimes dont déjà vous m'auriez dû venger?

AGÉNOR.

Voyez où vous emporte une aveugle colère.
Eh! qui défends-je ici? La sœur contre le frère.
Votre cœur croit en vain l'emporter sur le mien:
Malgré tout mon amour, je n'écoute plus rien.
Mais si l'on en vouloit à votre illustre tête,
Ma main à la sauver n'en sera pas moins prête.
Entre la reine et vous, juste, mais généreux,
Je me déclarerai pour les plus malheureux.
Adieu, seigneur: je sens que ma vertu chancelle,
Et j'en dois à ma gloire un compte plus fidèle.
Je ne vous cache point ma foiblesse et mes pleurs;
Mon cœur est déchiré des plus vives douleurs:
Mais il faut mériter, par un effort sublime,
S'il ne m'aime, du moins que le vôtre m'estime.
Vous pouvez vous flatter, malgré votre courroux,
Que vous m'avez rendu plus à plaindre que vous.

SCÈNE V.

BÉLUS, *seul.*

Esclave de bienfaits, moins grand que téméraire,
Puisque tu veux mourir, il faut te satisfaire :
Après t'avoir rendu maître de mes secrets,
Il faut que de tes jours je le sois désormais.
Grands dieux ! qui ne m'offrez que de chères victimes,
Ne me les rendrez-vous jamais plus légitimes ?
Mais puisque vous voulez un crime de ma main,
Dieux cruels ! il faut bien s'y résoudre à la fin.

SCÈNE VI.

BÉLUS, TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

Ah ! seigneur, est-ce vous ? Que mon âme éperdue
Avoit besoin ici d'une si chère vue !
Je ne sais quels projets on médite en ces lieux ;
Mais je ne vois partout que soldats furieux,
Que des fronts menaçants, qu'épouvante, que trouble,
La garde du palais à grands flots se redouble :
La reine frémissante erre de toutes parts,
Et je n'en ai reçu que de tristes regards,
Quoiqu'elle m'ait appris que son hymen s'apprête.
Mais quels apprêts, grands dieux ! pour une telle fête !

Que mon cœur, alarmé de tout ce que je voi,
En conçoit de douleur, et de trouble, et d'effroi!
D'un son tumultueux tout ce palais résonne,
Et je sais qu'en secret la reine vous soupçonne.

BÉLUS.

Ma fille, elle fait plus que de me soupçonner,
Et de bien d'autres cris ces lieux vont résonner.
Que ces tristes apprêts qui causent vos alarmes
Vont vous coûter bientôt de soupirs et de larmes,
Ma chère Ténésis! On sait tous mes projets,
Et c'est contre moi seul que se font tant d'apprêts.

TÉNÉSIS.

Pourquoi donc en ces lieux vous arrêter encore?
Souffrez que pour vous-même ici je vous implore:
Fuyez; daignez du moins tenter quelque secours
Qui d'un père si cher me conserve les jours.
Mais un reste d'espoir me flatte et vient me luire:
Je crois même, seigneur, devoir vous en instruire.
Agénor a pour moi témoigné quelque ardeur,
Que n'aura point peut-être étouffé ma rigueur.
Ainsi que son pouvoir, sa valeur est extrême:
Que ne fera-t-il point pour plaire à ce qu'il aime?

BÉLUS.

Agénor! ah! ma fille, il n'y faut plus penser.
L'insolent! à quel point il vient de m'offenser!
Ténésis, si c'est là votre unique espérance,
Vous me verrez bientôt immoler sans défense.
Je veux à votre gloire épargner un récit
Qui ne vous causeroit que honte et que dépit.

Au maître des humains je vous avois unie :
Après m'être flatté d'une gloire infinie,
Il m'a fallu descendre à des nœuds sans éclat,
Et d'un soin si honteux je n'ai fait qu'un ingrat.
Ma fille, on vous préfère une reine barbare :
Contre vous, contre moi, pour elle on se déclare.
Je me suis abaissé jusques à supplier ;
Mais qu'un vil étranger vient de m'humilier !

TÉNÉSIS.

Je vous connois tous deux : violents l'un et l'autre,
Son cœur fier n'aura pas voulu céder au vôtre :
Une timide voix saura mieux le fléchir.
Je n'examine rien, s'il peut vous secourir :
Souffrez pour un moment que je m'offre à sa vue.

BÉLUS.

Ma fille, il n'est plus temps ; sa perte est résolue.
Plus que les miens ici ses jours sont en danger :
De ses lâches refus son sang va me venger.
Adieu. De ce palais, où bientôt le carnage
Va n'offrir à nos yeux qu'une effroyable image,
Fuyez ; dérobez-vous de ce funeste lieu,
Où je vous dis peut-être un éternel adieu.

SCÈNE VII.

TÉNÉSIS, *seule.*

O sort! si notre sang te doit quelques victimes,
La reine à ton courroux n'offre que trop de crimes!
Hélas! c'en est donc fait, et je touche au moment
Où je verrai périr mon père ou mon amant
L'un par l'autre! et tous deux, soit l'amant, soit le père,
Ils n'armeront contre eux qu'une main qui m'est chère,
Et ne me laisseront, pour essuyer mes pleurs,
Que celle qui viendra de combler mes malheurs!
Mais en est-ce un pour moi que la mort d'un perfide
Qui préfère à ma main une main parricide?
Dès qu'un lâche intérêt le jette en d'autres bras,
Que m'importe son sort?... Ce qu'il m'importe? hélas!
Malheureuse! malgré ta tendresse trahie,
Dis qu'il t'importe encor plus que ta propre vie,
Et que l'ingrat lui seul occupe plus ton cœur,
Qu'un père infortuné n'excite ta douleur.
Non, non; malgré Bélus, il faut que je le voie:
De leur hymen du moins je veux troubler la joie,
M'offrir à leurs regards l'œil ardent de courroux,
Les immoler tous deux à mes transports jaloux.
Hélas! que ma douleur tromperoit mon attente!
L'ingrat ne me verroit qu'affligée et mourante,
Loin de les immoler, me traîner à l'autel,
Et moi-même en mon sein porter le coup mortel;
De leur hymen offrir pour première victime

Un cœur qui sans amour auroit été sans crime.
Ah! lâche, si tu veux t'immoler en ce jour,
Que ce soit à ta gloire, et non à ton amour.
N'importe, il faut le voir : un repentir peut-être
A mes pieds malgré lui ramenera le traître.
Pour mon père du moins implorons son secours;
Lui seul peut m'assurer de si précieux jours.
Heureuse que ce soin puisse aux yeux d'un parjure
Voiler ceux que l'amour dérobe à la nature!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉNOR, seul.

Où vais-je? malheureux! et quel est mon espoir?
Indomptable fierté, chimérique devoir,
Si tu veux qu'à tes lois la gloire encor m'enchaîne,
Cache donc mieux l'abîme où mon dépit m'entraîne;
Ou ne me réduis point à te sacrifier
Un bien à qui mon cœur se promit tout entier.
Ah! fuyons de ces lieux, ou laissons dans mon âme
Renaître les transports de ma première flamme;
Allons chercher ailleurs des lauriers dont l'honneur
Flatte plus ma vertu, coûte moins à mon cœur.
Il ne me reste plus, pour l'ébranler encore,
Que de m'offrir aux yeux de celle que j'adore.
Qu'à regret je combats ce funeste désir!
Mais je la vois. Grands dieux! que vais-je devenir?
Fuyons; n'attendons pas que mon âme éperdue
S'abandonne aux transports d'une si chère vue.

SCÈNE II.

TÉNÉSIS, AGÉNOR.

TÉNÉSIS.

Ne fuyez point, seigneur : un cœur si généreux
Ne doit pas éviter l'abord des malheureux.
Hélas ! je ne viens point pour troubler par mes larmes
Un hymen qui pour vous doit avoir tant de charmes :
Vous ne me verrez point, contraire à vos désirs,
A des transports si doux mêler mes déplaisirs.
Je viens, seigneur, je viens, tremblante pour un père,
Confier à vos soins une tête si chère,
Embrasser vos genoux, et d'un si ferme appui
Implorer le secours moins pour moi que pour lui.
Je ne demande point qu'à la reine infidèle,
Pour sauver des ingrats, vous vous armiez contre elle :
Tant d'espoir n'entre point au cœur des malheureux ;
Ils ne savent former que de timides vœux.
Non, d'un amour juré sous de si noirs auspices
Je n'attends plus, seigneur, de si grands sacrifices.
Hélas ! qui m'auroit dit qu'après des soins si doux
Je viendrois sans succès tomber à vos genoux,
Qu'on ne me répondroit que par un froid silence ?
Ah ! d'un regard, du moins, rendez-moi l'espérance.
Ne suffisoit-il pas du refus de ma main,
Sans me plonger encor le poignard dans le sein ?
Daignez prendre pitié d'une triste famille :
N'immolez pas du moins le père avec la fille.

AGÉNOR.

Ah ! ne m'outragez point par cet indigne effroi ;
Si j'immole quelqu'un, ce ne sera que moi.
N'accablez point vous-même un amant déplorable,
Plus malheureux que vous, peut-être moins coupable.
Hélas ! où malgré moi m'avez-vous engagé !
Dans quel abîme affreux vos rigueurs m'ont plongé !
Il est vrai qu'au dépit mon âme abandonnée
A voulu se venger par un prompt hyménée.
J'ai fait plus : un devoir sacré, quoique inhumain,
M'a fait avec fierté rejeter votre main ;
Mais on en exigeoit pour prix un sacrifice
Dont jamais ma vertu n'admettra l'injustice ;
Et si je vous avois acceptée à ce prix,
Vous-même ne m'eussiez reçu qu'avec mépris.
Ce n'est pas que mon cœur, rebuté de sa chaîne,
Se soit un seul moment écarté vers la reine :
J'aurois trop à rougir, si pour Sémiramis
J'avois abandonné l'aimable Ténésis.
Je la perds cependant si je lui suis fidèle :
Si je lui sacrifie une reine cruelle,
Je ne suis plus qu'un cœur sans honneur et sans foi ;
Sceptre, maîtresse, honneur, tout est perdu pour moi.
Adieu, madame, adieu ; je vais loin de l'Asie
Signaler la fureur dont mon âme est saisie :
Mais avant mon départ je sauverai Bélus,
Je sauverai la reine, et ne vous verrai plus.
A des périls trop sûrs c'est exposer ma gloire,
Que d'oser à vos yeux disputer la victoire.

TÉNÉSIS.

Hélas! malgré les soins de ce que je me doi,
Que la mienne, seigneur, sera triste pour moi!
Qu'Agénor frémiroit de mon destin barbare,
S'il savoit comme moi tout ce qui nous sépare,
Et de combien d'horreurs nos cœurs sont menacés!
Mais, sans vous informer de mes malheurs passés,
Je ne souffrirai point qu'une flamme si belle,
Dont je mérite peu l'attachement fidèle,
Pour tout prix des secours que j'implore de vous,
Vous fasse renoncer à l'espoir le plus doux.
Quoi qu'il m'en coûte, il faut vous donner à la reine;
Je veux former moi-même une si belle chaîne,
Ne pouvant vous payer que du don de sa foi:
Mais croyez, si ma main eût dépendu de moi,
Que j'aurois fait, seigneur, le bonheur de ma vie
De voir à vos vertus ma destinée unie;
Et, si jamais le sort pouvoit nous rapprocher,
Que votre cœur n'auroit rien à me reprocher.
Je ne vous nîrai pas, seigneur, que je vous aime;
Je trouve à vous le dire une douceur extrême;
Et l'amour n'a point cru déshonorer mon cœur
En y faisant pour vous naître une vive ardeur.
Mais, hélas! cet aveu, si doux en apparence,
N'en doit pas plus, seigneur, flatter votre espérance:
Je ne sais point former de parjures liens.
Quoiqu'un âge bien tendre ait vu serrer les miens,
Il n'en est pas moins vrai qu'un funeste hyménée
Aux lois d'un autre époux soumet ma destinée.

AGÉNOR.

Vous, madame?

TÉNÉSIS.

Et j'ai cru devoir vous révéler
Ce qu'ici vainement je voudrois vous celer.
Ce seroit vous trahir....

AGÉNOR.

Ah! cruelle princesse,
De quel barbare prix payez-vous ma tendresse!
Et puisque enfin j'allois abandonner ces lieux,
Pourquoi me dévoiler ces secrets odieux?

TÉNÉSIS.

Trop d'espoir eût séduit votre âme généreuse.

AGÉNOR.

Mais il en eût rendu la douleur moins affreuse.
Hélas! que le destin, en unissant nos cœurs,
S'est bien fait un plaisir d'égaler nos malheurs!
Comme vous à l'hymen engagé dès l'enfance,
Cependant de ses nœuds j'ai bravé la puissance;
Et de tous les serments dont j'attestai les dieux,
Je n'ai gardé que ceux que je fis à vos yeux.
Quelle étoit cependant celle à qui l'hyménée
Du parjure Agénor joignit la destinée?
J'ignore encor son nom; mais je sais que jamais
La jeunesse ne vit briller autant d'attraits.
S'ils ont pu se former, qu'elle doit être belle!
La seule Ténésis l'emporteroit sur elle.
Que vous plaindrez mon sort à ce fatal récit!
Près de Sinope....

TÉNÉSIS.

O ciel ! quel trouble me saisit !
Ne fut-ce point, seigneur, près d'un antre terrible,
Des décrets du destin interprète invisible ?

AGÉNOR.

C'est là, pour la première et la dernière fois,
Que je vis la beauté qu'on soumit à mes lois.
Du pyrope éclatant sa tête étoit ornée :
Sans pompe cependant elle fut amenée.
Un mortel vénérable, et dont l'auguste aspect
Inspiroit à la fois la crainte et le respect,
Conduisoit à l'autel cette jeune merveille ;
Age peu différent, suite toute pareille,
Un prêtre, deux vieillards, nul esclave près d'eux :
De la pourpre des rois on nous orna tous deux.

TÉNÉSIS.

Mais, seigneur, à l'autel ne vit-on point vos mères ?

AGÉNOR.

L'un et l'autre avec nous nous n'avions que nos pères.

TÉNÉSIS.

Achevez.

AGÉNOR.

J'ai tout dit.

TÉNÉSIS.

Hélas ! c'étoit donc vous ?

AGÉNOR.

Quoi ! madame....

TÉNÉSIS.

Ah ! seigneur, vous êtes mon époux.

AGÉNOR.

Moi, votre époux! qui? moi, le fils de Mermécide!

TÉNÉSIS.

Ah! seigneur, ce nom seul de notre hymen décide:
Bélus m'en a parlé cent fois avec transport,
D'un fils qu'il a perdu plaignant toujours le sort.
De celui des humains ce fils doit être arbitre.

AGÉNOR.

Mon cœur est moins touché d'un si superbe titre,
Que d'un bien....

TÉNÉSIS.

Terminons des transports superflus.
Adieu, seigneur, adieu; je cours chercher Bélus.
Les moments nous sont chers; il faut que je vous laisse.

SCÈNE III.

AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

QU'AI-JE entendu? qui? moi, l'époux de la princesse!
Et comment ce Bélus, si jaloux de son rang,
A-t-il pu se choisir un gendre de mon sang?
Mais quel est donc celui dont le ciel m'a fait naître,
Si l'univers en moi doit adorer un maître?

MIRAME.

Seigneur, un étranger, qui se cache avec soin,
Demande à vous parler un moment sans témoin.

AGÉNOR.

(à part.)

Qu'il entre. Cependant, que mon âme agitée,

Tout entière aux plaisirs dont elle est transportée,
Auroit besoin ici d'un peu de liberté !

SCÈNE IV.

MERMÉCIDE, AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

Approchez ; vous pouvez parler en sûreté.

MERMÉCIDE.

D'un secret important chargé de vous instruire....
Mais daignez ordonner, seigneur, qu'on se retire.

AGÉNOR, à Mirame.

Sortez. Eh bien ! quel est ce secret important ?
Hâtez-vous ; tout m'appelle ailleurs en cet instant.

MERMÉCIDE.

Seigneur, dans ce billet que j'ose ici vous rendre....

AGÉNOR.

De quelle main ?

MERMÉCIDE.

Lisez, et vous allez l'apprendre.

AGÉNOR.

C'est de Bélus, sans doute ; et son cœur généreux
Daigne encor.... Mais lisons.

(Mermécide tire un poignard, et le lève pour frapper Agénor.)

AGÉNOR, arrêtant le bras de Mermécide.

Arrête, malheureux !
D'une si foible main qu'espères-tu, perfide ?
Mais qu'est-ce que je vois ? Grands dieux ! c'est Mermécide !

MERMÉCIDE.

Ciel! que vois-je à mon tour? Mérodate! mon fils!
Et pour comble d'horreurs, parmi mes ennemis!

AGÉNOR.

Seigneur, ne mêlez point d'amertume à ma joie :
Pénétré du bonheur que le ciel me renvoie,
Mon cœur ne ressentit jamais tant de douceur.

MERMÉCIDE.

Et le mien n'a jamais ressenti tant d'horreur.
En quels lieux m'offrez-vous une tête si chère?

AGÉNOR.

O ciel! à quels transports reconnois-je mon père?

MERMÉCIDE.

Dieux! ne m'a-t-il coûté tant de soins, tant de pleurs,
Que pour le voir lui seul combler tous mes malheurs?
De l'éclat qui vous suit que mon âme alarmée,
Cruel! en d'autres lieux auroit été charmée!
Ah! fils trop imprudent, que faites-vous ici?
De votre sort affreux tremblez d'être éclairci.
Mais j'aperçois la reine, ingrat! et je vous laisse.

AGÉNOR.

Ah! de noms moins cruels honorez ma tendresse :
Du plaisir de vous voir ne privez point mes yeux :
Vous n'avez près de moi rien à craindre en ces lieux.

SCÈNE V.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR, MERMÉCIDE.

SÉMIRAMIS.

Que faites-vous, seigneur? et quel soin vous arrête
Lorsque mille périls menacent notre tête?
Babylone en fureur s'arme de toutes parts :
On a déjà chassé nos soldats des remparts :
De ce palais bientôt les mutins sont les maîtres,
Si ce bras triomphant n'en écarte les traîtres.
Venez, seigneur, venez, accompagné de moi,
Leur montrer leur vainqueur, mon époux, et leur roi.
Eh quoi! loin de voler où ma voix vous appelle,
De nos périls communs négligeant la nouvelle,
A peine vous daignez.... Mais qui vois-je avec vous?
Mon ennemi, seigneur, et le plus grand de tous!
Ah! traître, enfin le ciel te livre à ma vengeance!

AGÉNOR.

Daignez de ces transports calmer la violence.
De quels crimes s'est donc noirci cet étranger,
Pour forcer une reine à vouloir s'en venger?

SÉMIRAMIS.

De quels crimes, seigneur? Le perfide! le lâche!...
Mais en vain à la mort votre pitié l'arrache :
Le ciel même dût-il s'armer en sa faveur,
Rien ne peut le soustraire à ma juste fureur.

AGÉNOR.

Je vous ai déjà dit que j'ignore son crime :

Quel qu'il soit cependant, j'adopte la victime.
Cet étranger m'est cher; j'ose même aujourd'hui
Ici comme de moi vous répondre de lui.
Dès mes plus jeunes ans je connois Mermécide.

SÉMIRAMIS.

Vous n'avez donc connu qu'un rebelle, un perfide,
Indigne de la vie et de votre pitié;
Que loin de dérober à mon inimitié
Vous devriez livrer vous-même à ma justice,
Ou m'en laisser du moins ordonner le supplice.
Pour le priver, seigneur, d'un si puissant secours,
Faut-il vous dire encor qu'il y va de mes jours?
Mais, ingrat, ce n'est pas ce qui vous intéresse.
En vain je fais pour vous éclater ma tendresse:
Ce généreux secours qu'on m'avoit tant promis
Se termine à sauver mes plus grands ennemis.

AGÉNOR.

Madame, si le ciel ne vous en fit point d'autres,
Vous me verrez long-temps le protecteur des vôtres.
Si celui-ci surtout a besoin de secours,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.
Il n'est empire, honneur, que je ne sacrifie
Au soin de conserver une si chère vie.

SÉMIRAMIS.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Je ne sais quelle horreur
Se répand tout à coup jusqu'au fond de mon cœur.
Je ne vois dans leurs yeux qu'un trouble qui me glace.
Seigneur, entre vous deux qu'est-ce donc qui se passe?
Quel intérêt si grand prenez-vous à ses jours?

AGÉNOR.

Est-il besoin encor d'éclaircir ce discours ?
Voulez-vous qu'à vos coups j'abandonne mon père ?

MERMÉCIDE.

Non, je ne le suis pas; mais voilà votre mère.

AGÉNOR.

Ma mère !

SÉMIRAMIS.

Lui mon fils ? Grands dieux ! qu'ai-je entendu ?
Cher Agénor, hélas ! je vous ai donc perdu !

MERMÉCIDE.

Heureuse bien plutôt qu'en cette horrible flamme
Un mystère plus long n'ait point nourri votre âme !
Je n'ai laissé que trop Ninias dans l'erreur :
Je frémis des périls où j'ai livré son cœur.
Eh ! qui pouvoit prévoir qu'une ardeur criminelle
Relègueroit au loin la nature infidèle ?
Revenez tous les deux de votre étonnement ;
Et vous, reine, encor plus de votre égarement.
Voilà ce Ninias si digne de son père,
Mais à qui les destins devoient une autre mère.

NINIAS.

Mermécide, arrêtez : c'est ma mère, et je veux
Qu'on la respecte autant qu'on respecte les dieux.
Je n'oublîrai jamais que je lui dois la vie,
Et je ne prétends pas qu'aucun autre l'oublie.

SÉMIRAMIS.

Non, tu n'es point mon fils : en vain cet imposteur
Prétend de mon amour démentir la fureur :

Si tu l'étois, déjà la voix de la nature
Eût détruit de l'amour la première imposture.
Il n'est qu'un seul moyen de me montrer mon fils;
C'est par un prompt secours contre mes ennemis.
Qu'à mon courroux sa main prête son ministère,
Qu'il t'immole; à ce prix je deviendrai sa mère.
Mais je ne la suis pas; je n'en ressens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les soins.
Cruel! pour me forcer à te céder l'empire,
Il suffisoit de ceux que mon amour m'inspire:
Tu n'avois pas besoin d'emprunter contre lui
D'un redoutable nom l'incestueux appui.
Va te joindre à Bélus, cœur ingrat et perfide;
Rends-toi digne de moi par un noir parricide;
Viens toi-même chercher dans mon malheureux flanc
Les traces de Ninus et le sceau de ton sang.
Mais, soit fils, soit amant, n'attends de moi, barbare!
Que les mêmes horreurs que ton cœur me prépare.
Comme fils, n'attends rien d'un cœur ambitieux;
Comme amant, encor moins d'un amour furieux.
Je périrai le front orné du diadème;
Et s'il faut le céder, tu périras toi-même.
Ingrat, je t'aime encore avec trop de fureur
Pour te sacrifier les transports de mon cœur.
Garde-toi cependant d'une amante outragée;
Garde-toi d'une mère à ta perte engagée.
Adieu: fuis sans tarder de ces funestes lieux:
Respectes-y du moins mère, amante, ou les dieux.

NINIAS.

Oui, je vais vous prouver par mon obéissance

Combien le nom de mère a sur moi de puissance.
Puisse à votre grand cœur ce nom qui m'est si doux
N'inspirer que des soins qui soient dignes de vous!

SCÈNE VI.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

Ingrat! quels soins veux-tu que la nature inspire
A ce cœur qui jamais n'en reconnut l'empire?
Ce cœur infortuné, que l'amour a séduit,
A t'aimer comme un fils fut-il jamais instruit?
Un moment suffit-il pour éteindre une flamme
Que le courroux du ciel irrite dans mon âme?
Penses-tu qu'en un cœur si sensible à l'amour
L'effort d'en triompher soit l'ouvrage d'un jour?
Parce que tu me hais, tu le trouves facile:
Ta vertu contre moi te sert du moins d'asile.
Nature trop muette, et vous, dieux ennemis,
Instruisez-moi du moins à l'aimer comme un fils:
Ou prêtez-moi contre elle un secours favorable,
Ou laissez-moi sans trouble une flamme coupable.
Mais pourquoi m'alarmer de ce fils imposteur,
Supposé par Bélus, démenti par mon cœur?
Quelle foi près de lui doit trouver Mermécide?
Puis-je en croire un moment un témoin si perfide?
Ninias ne vit plus: un frivole souci....

PHÉNICE.

Mégabise en mourant n'a que trop éclairci

Ce doute malheureux où votre cœur se livre,
Madame : Ninias n'a point cessé de vivre.
Avez-vous oublié tout ce que de son sort
Vient de vous révéler un fidèle rapport?
Et quel funeste espoir peut vous flatter encore,
Puisque enfin Ténésis est celle qu'il adore?
Vous seule l'ignorez, lorsque toute la cour
Retentit dès long-temps du bruit de son amour.
Loin d'en croire aux transports qui séduisent votre âme,
Dans ce péril pressant songez à vous, madame.

SÉMIRAMIS.

Qu'espères-tu de moi dans l'état où je suis?
Détester mes forfaits est tout ce que je puis.
Tout en proie aux horreurs dont mon âme est troublée,
Je cède au coup affreux dont je suis accablée:
Je succombe, Phénice; et mon cœur abattu
Contre tant de malheurs se trouve sans vertu.
Mais quoi! seule à gémir de mon sort déplorable,
J'en laisserois jouir le cruel qui m'accable!
Mon sceptre et mon amour m'ont coûté trop d'horreurs,
Pour n'y pas ajouter de nouvelles fureurs.
Quelque destin pour eux que mon cœur ait à craindre,
Le vainqueur plus que moi sera peut-être à plaindre.
Non, je ne verrai point triompher Ténésis
Des malheurs où le sort réduit Sémiramis:
Sur l'objet que sans doute un ingrat me préfère
Il faut que je me venge et d'un fils et d'un frère.
Elle est entre mes mains; et le fidèle Arbas,
Au gré de mon courroux, a juré son trépas.
Rentrons: c'est dans le sang d'une indigne rivale

Qu'il faut que ma fureur désormais se signale.
Embrasons ce palais par mes soins élevé :
Sa cendre est le tombeau qui m'étoit réservé.
C'est là que je prétends du sang de son amante
Offrir à Ninias la cendre encor fumante.
L'ingrat, qui croit peut-être insulter à mon sort,
Donnera malgré lui des larmes à ma mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRAMIS, seule.

Que deviens-je? où fuirai-je? Amante déplorable,
Épouse sans vertu, mère encor plus coupable,
Où t'iras-tu cacher? Quel gouffre assez affreux
Est digne d'enfermer ton amour malheureux?
Tu n'en fis pas assez, reine de sang avide:
Il falloit joindre encor l'inceste au parricide!
Tes vœux n'auroient été qu'à demi satisfaits.
Grands dieux! devois-je craindre, après tant de forfaits,
Après que mon époux m'a servi de victime,
Que vous puissiez encor me réserver un crime?
Terre, ouvre-moi ton sein, et redonne aux enfers
Ce monstre dont ils ont effrayé l'univers;
Dérobe à la clarté l'abominable flamme
Dont les feux du Ténare ont embrasé mon âme.
Dieux, qui m'abandonnez à ces honteux transports,
N'en attendez, cruels, ni douleurs ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colère;
Mais pour vous en punir mon cœur veut s'y complaire.
Je veux du moins aimer comme ces mêmes dieux,
Chez qui seuls j'ai trouvé l'exemple de mes feux.

Cesse de t'en flatter, malheureuse mortelle!
Où crois-tu de tes feux trouver l'affreux modèle?
Et quel indigne espoir vient t'agiter encor?
Crois-tu dans Ninias retrouver Agénor?
Contente-toi d'avoir sacrifié le père,
Et reprends pour le fils des entrailles de mère.
Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage?
Mais de quel bruit affreux.... Ciel! qu'est-ce que je voi?
Phénice, où courez-vous? et d'où naît votre effroi?

SCÈNE II.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE, ARBAS.

PHÉNICE.

Fuyez, reine, fuyez; vos soldats vous trahissent:
Du nom de Ninias tous ces lieux retentissent.
A peine a-t-il paru, qu'à son terrible aspect
Vos gardes n'ont fait voir que crainte et que respect.
La fierté dans les yeux, et bouillant de colère,
J'ai vu lui-même encor votre perfide frère,
Des soldats mutinés échauffant la fureur,
Ordonner à grands cris le trépas de sa sœur.
Où sera votre asile en ce moment funeste?

SÉMIRAMIS.

Va, ne crains rien pour moi tant qu'un soupir me reste.

Au gré de son courroux le ciel peut m'accabler ;
Mais ce sera du moins sans me faire trembler.
Arbas, je sais pour moi jusqu'où va votre zèle,
Et vous êtes le seul qui me restiez fidèle.
En remettant ici la princesse en vos mains,
Je vous ai déclaré quels étoient mes desseins.
Allez, et vous rendez, par votre obéissance,
Digne de mes bienfaits et de ma confiance.
Songez dans quels périls vous vous précipitez,
Si ces ordres bientôt ne sont exécutés.
Et nous, allons, Phénice, au-devant d'un barbare,
Nous exposer sans crainte à ce qu'il nous prépare :
Viens me voir terminer mon déplorable sort.
Suis-moi ; je vais t'apprendre à mépriser la mort.
Mais qu'est-ce que je vois ?... Ah ! courroux si terrible,
Qu'à cet aspect si cher vous devenez flexible !

SCÈNE III.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

Traître, que cherches-tu dans ces augustes lieux ?

NINIAS.

La mort, ou le seul bien qui me fut précieux.
Ce que j'y cherche ? Hélas ! j'y viens chercher ma mère ;
J'y viens livrer un fils à toute sa colère.

SÉMIRAMIS.

Toi mon fils ! toi, cruel ! l'objet de ma fureur,

Que je ne puis plus voir sans en frémir d'horreur !
Tandis que devant moi ton orgueil s'humilie,
Je vois que tu voudrois pouvoir m'ôter la vie.
Mais Ténésis retient un si noble courroux :
Incertain de son sort, on tremble devant nous ;
On vient livrer un fils à toute ma colère,
Tandis qu'au fond de l'âme on déteste sa mère.
Tu m'as plainte un moment, perfide ! mais ton cœur
S'est bientôt rebuté de ce soin imposteur.
Juge si je puis voir, sans un excès de joie,
Les douloureux transports où ton âme est en proie.
Regarde en quel état un déplorable amour
Réduit l'infortunée à qui tu dois le jour.
Prive-moi de celui qu'à regret je respire :
Ne t'en tiens point au soin de me ravir l'empire ;
Arrache-moi du moins aux horribles transports
Qui s'emparent de moi malgré tous mes efforts.
Quoiqu'il ne fût jamais mère plus malheureuse,
Mon sort doit peu toucher ton âme généreuse.
Dès que le crime seul cause tous nos malheurs,
On ne doit plus trouver de pitié dans les cœurs.

NINIAS.

Que le mien cependant est sensible à vos larmes !
Que ce sont contre un fils de redoutables armes !
Quel que soit le dessein qui m'ait conduit ici,
Avez-vous pu penser que ce fils endurci,
Déshérité des soins que la nature inspire,
Ait voulu vous priver du jour ou de l'empire ?
Ah ! ma mère, souffrez, malgré votre courroux,
Que d'un nom si sacré je m'arme contre vous.

Votre fureur en vain me le rend redoutable :
En vain on vous reproche un crime épouvantable ;
Les dieux en ont semblé perdre le souvenir ;
Je dois les imiter, loin de vous en punir.
Rendez-moi votre cœur, mais tel que la nature
Le demande pour moi par un secret murmure,
Ou je vais à vos pieds répandre tout ce sang
Que mon malheur m'a fait puiser dans votre flanc.
Rendez-moi Ténésis, rendez-moi mon épouse.
Est-ce à moi d'éprouver votre fureur jalouse?

SÉMIRAMIS.

Maître de l'univers, c'en est trop ; levez-vous :
Ce n'est pas au vainqueur à fléchir les genoux.
Arbitre souverain de ce superbe empire,
Quels cœurs à vos souhaits ne doivent point souscrire?
Jugez si c'est à moi d'en retarder l'espoir.
Puisque c'est le seul bien qui reste en mon pouvoir,
Je vais sans différer contenter votre envie,
Vous rendre Ténésis, mais ce sera sans vie.

NINIAS.

Ah! si je le croyois....

SÉMIRAMIS.

Je brave ta fureur,
Fils ingrat : mon supplice est au fond de mon cœur.
Menace, tonne, éclate, et m'arrache une vie
Que déjà tant d'horreurs m'ont à demi ravie.
Ose de mon trépas rendre ces lieux témoins,
Te voilà dans l'état où je te crains le moins.
Tes soins et ta pitié me rendoient trop coupable,
Et mon dessein n'est pas de te trouver aimable.

Je fais ce que je puis pour exciter ta main
A me plonger, barbare, un poignard dans le sein.
Et qu'ai-je à perdre encore en ce moment funeste?
La lumière du ciel, que mon âme déteste?
La mort de mon époux, grâces à mes transports,
N'est plus un attentat digne de mes remords.
Et tu crois m'effrayer par des menaces vaines!
Cruel! un seul regret vient accroître mes peines;
C'ést de ne pouvoir pas, au gré de ma fureur,
Immoler à tes yeux l'objet de ton ardeur.

NINIAS.

O ciel! vit-on jamais dans le cœur d'une mère
D'aussi coupables feux éclater sans mystère?
Dieux, qui l'aviez prévu, falloit-il en son flanc
Permettre que Ninus me formât de son sang?
Que vous humiliez l'orgueil de ma naissance!

SCÈNE IV.

NINIAS, SÉMIRAMIS, BÉLUS, PHÉNICE, MERMÉCIDE, MADATE, MIRAME, GARDES.

NINIAS, *à Bélus.*

Ah! seigneur, est-ce vous? Que de votre présence
Mon cœur avoit besoin dans ces moments affreux!
Qu'ils ont été pour moi tristes et rigoureux!
Mais quoi! sans Ténésis!

BÉLUS.

La douleur qui me presse

Annonce assez, mon fils, le sort de la princesse.

SÉMIRAMIS, à part.

L'auroit-on immolée au gré de mes souhaits !

BÉLUS.

Seigneur, j'ai vainement parcouru ce palais ;
En vain dans ses détours ma voix s'est fait entendre:
De son triste destin je n'ai pu rien apprendre.
C'en est fait ! pour jamais vous perdez Ténésis.
Mais que vois-je ? Avec vous, seigneur, Sémiramis!
Eh quoi ! cette inhumaine est en votre puissance,
Et ma fille et Ninus sont encor sans vengeance !
Sourd à la voix du sang qui s'élève en ces lieux,
Dans leur foible courroux imitez-vous les dieux ?
Et toi, dont la fureur désole ma famille,
Barbare ! réponds-moi, qu'as-tu fait de ma fille ?

SÉMIRAMIS.

Ce que ton lâche cœur vouloit faire de moi,
Et ce que je voudrois pouvoir faire de toi.
Mais qu'est-ce que je vois ? O ciel ! je suis trahie !

SCÈNE V.



TÉNÉSIS, NINIAS, SÉMIRAMIS, BÉLUS, MERMÉCIDE, MIRAME, MADATE, PHÉNICE, GARDES.

NINIAS, à Ténésis.

Quoi ! madame, c'est vous ! Une si chère vie....

TÉNÉSIS.

Seigneur, si c'est un bien pour vous si précieux,

Rendez grâce à la main qui nous rejoint tous deux.
(en montrant Mermécide.)
Vous voyez devant vous l'étranger intrépide
Par qui j'échappe aux coups d'une main parricide.
(à Sémiramis.)
Reine, rassurez-vous; Ténésis ne vient pas
Vous reprocher ici l'ordre de son trépas.
Je viens pour implorer, et d'un fils et d'un frère,
La grâce d'une sœur et celle d'une mère,
Ou me livrer moi-même à leur juste courroux.
C'est ainsi que mon cœur veut se venger de vous.
(à Ninias.)
Seigneur, si ma prière a sur vous quelque empire,
C'est l'unique faveur que de vous je désire:
L'un et l'autre, daignez l'accorder à mes vœux.

SÉMIRAMIS.

Madame, je dois trop à ces soins généreux:
Cette noble pitié, quoique peu désirée,
N'en est pas moins ici digne d'être admirée.
Je ne m'attendois pas à vous voir aujourd'hui
Dans mon propre palais devenir mon appui.
Jouissez du bonheur que le ciel vous renvoie;
Je n'en troublerai plus la douceur ni la joie.
Je rends grâces au sort qui nous rassemble ici.
Vous voilà satisfaits, et je le suis aussi.
(Elle se tue.)

NINIAS.

Ah! juste ciel!

SÉMIRAMIS.

Ingrat, cesse de te contraindre:

Après ce que j'ai fait, est-ce à toi de me plaindre?
Que ne me plongeois-tu le poignard dans le sein!
J'aurois trouvé la mort plus douce de ta main.
Trop heureux cependant qu'une reine perfide
Épargne à ta vertu l'horreur d'un parricide!
Adieu. Puisse ton cœur, content de Ténésis,
Mon fils, n'y pas trouver une Sémiramis!

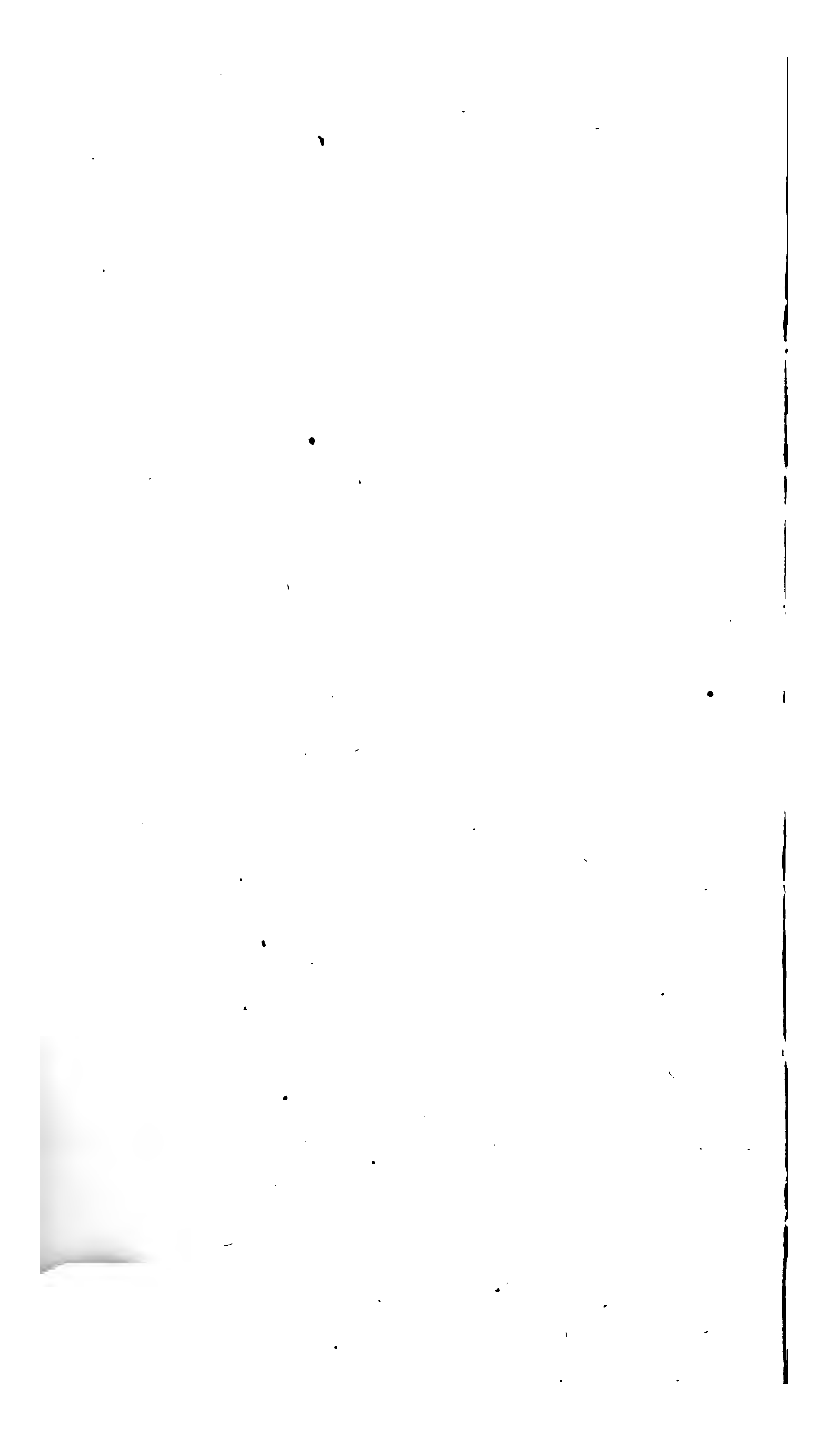
(Elle meurt.)

FIN DE SÉMIRAMIS.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 29 avril 1726.



A MONSIEUR PÂRIS,

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS D'ÉTAT PRIVÉS,
ANCIEN GARDE DU TRÉSOR ROYAL.

MONSIEUR,

LE sort que le public a daigné faire à *Pyrrhus*, tout brillant qu'il a été, n'est point encore aussi touchant pour moi que le plaisir de vous offrir un ouvrage applaudi, et de pouvoir, par ce présent, vous donner une marque plus éclatante des sentiments que j'ai pour vous; sentiments auxquels vous laissez si peu de carrière, à certains égards, qu'il faut, malgré soi, se conformer à votre façon de penser, trop modeste et trop délicate pour s'accommoder du style ordinaire d'une épître dédicatoire. Vous avez voulu, MONSIEUR, que celle-ci fût seulement un témoignage authentique de l'amitié qui nous lie. Heureux si, par des preuves plus solides de la mienne, je pouvois un jour vous convaincre qu'on ne peut être avec une estime plus respectueuse et une vénération plus parfaite,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PERSONNAGES.

PYRRHUS, roi d'Épire, élevé sous le nom d'Hélénus fils de Glaucias.

GLAUCIAS, roi d'Illyrie.

NÉOPTOLÈME, usurpateur de l'Épire, prince du sang de Pyrrhus.

ILLYRUS, fils de Glaucias.

ÉRICIE, fille de Néoptolème.

ANDROCLIDE, officier des armées de Glaucias, et sujet de Pyrrhus.

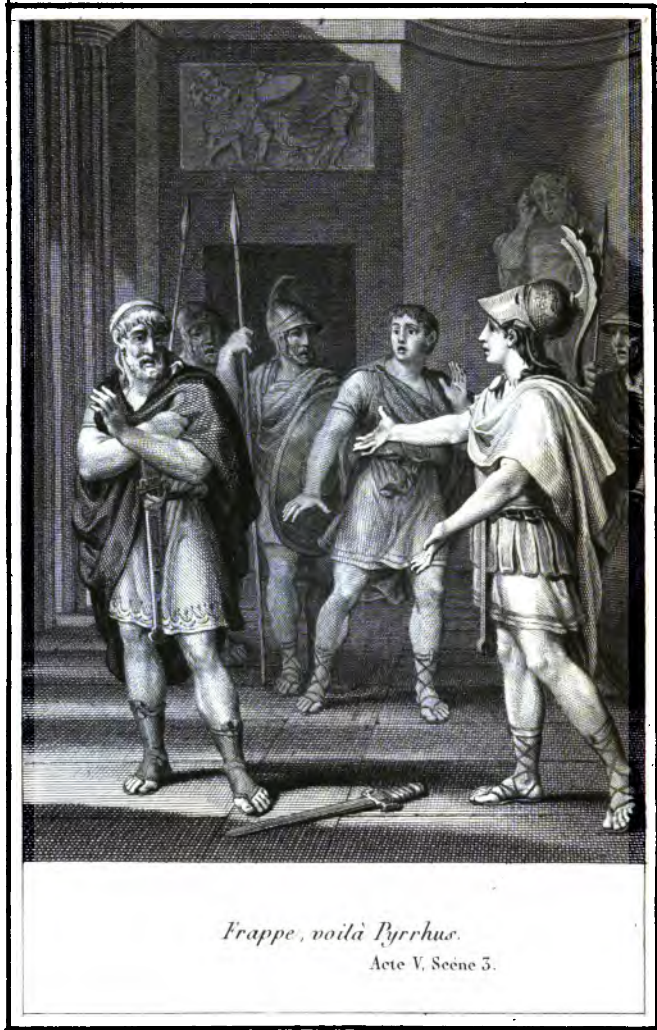
CYNÉAS, confident de Pyrrhus.

ISMÈNE, confidente d'Éricie.

GARDES.

SUITE.

La scène est à Byzance, dans le palais de Lysimachus.



Frappe, voilà Pyrrhus.

Acte V, Scène 3.

J. M. Moreau le Jeune Del. — J. B. Simonet Sculp 1813.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLAUCIAS, seul.

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asiles,
Que le soin de vous plaire et de vous imiter
Contre un roi généreux semble encore irriter;
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets terribles,
Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles,
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les divers transports dont je suis combattu.
Glaucias ne peut-il, sans cesser d'être père,
Soutenir de son rang l'auguste caractère?
O mon fils! cher espoir! malheureux Illyrus!
Faut-il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure ou le père homicide.

Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur :
L'une attend tout de moi, ma foi doit tout à l'autre.
J'ai rempli mon devoir : dieux, remplissez le vôtre.
Vous fûtes les garants des serments que je fis;
Sauvez-moi du parjure, ou me rendez mon fils.
Barbare Cassander, traître Néoptolème,
Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même?
Frappez, dieux tout-puissants : c'est assez protéger
Deux tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
Laisserez-vous Pyrrhus, votre plus digne ouvrage,
En proie aux noirs projets de leur jalouse rage?
Est-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
De jouir comme vous de l'immortalité?
Et n'est-ce point assez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illustre Æacide?
Abandonnerez-vous son fils infortuné
Au malheur qui poursuit le sang dont il est né?
Non, il ne mourra point; le mien en vain l'ordonne.
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,
Et la vie; et, pour dire encor plus pour un roi,
Je lui dois d'un ami le secours et la foi :
Il ne l'éprouvera légère ni perfide.
Mais qu'est-ce que je vois? N'est-ce point Androclide?
Et que viens-tu chercher dans ces funestes lieux,
Près d'un roi le jouet du sort injurieux?

SCÈNE II.

GLAUCIAS, ANDROCLIDE.

ANDROCLIDE.

SEIGNEUR, un sort plus doux n'a pas servi le zèle
D'un sujet malheureux, et cependant fidèle,
Peu digne des honneurs dont il fut revêtu,
Capitaine sans gloire et soldat sans vertu,
Que l'Illyrie a vu de retraite en retraite
Mendier des secours garants de sa défaite,
Réduit à déclarer la honte et le malheur
D'un combat dont un autre a remporté l'honneur.
Cassander m'a vaincu : sa fureur et ma fuite
N'ont laissé qu'un bûcher dans l'Épire détruite.
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,
Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,
A suivi le succès d'une lâche victoire
Que le tyran obtint et poursuivit sans gloire;
Et pour comble de maux, seigneur, je vous revoi
Parmi des ennemis sans honneur et sans foi.
Puis-je, sans succomber à ma frayeur extrême,
Voir le roi d'Illyrie avec Néoptolème?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur est saisi :
Un intérêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes, mes périls, n'ont rien d'assez terrible
Pour un roi que l'honneur éprouve seul sensible.
Tu ne sais pas encor jusqu'où va mon malheur :

Apprends tout. Mais, avant que de t'ouvrir mon cœur,
Prends garde si quelqu'un ne pourroit nous entendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre.
Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux,
Et c'est Pyrrhus surtout que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un roi que je révère :
Vous savez à quel point je fus chéri du père.
Lorsque Néoptolème, armé contre ses jours,
Par un noir parricide en eut tranché le cours,
Vous savez que c'est moi qui, trompant le perfide,
Sauvai de sa fureur les enfants d'Æacide :
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,
Qui pour lui, sans vos soins, eût été son tombeau :
Pénétré des malheurs qui l'avoient poursuivie,
Vous jurâtes, seigneur, de défendre sa vie.
Mais, depuis que Pyrrhus est en votre pouvoir,
Il ne m'a pas été permis de le revoir ;
Et c'est des immortels le seul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vu mille fois, tu vas le voir encore.
Tes yeux peuvent-ils bien se méprendre à Pyrrhus ?
Quoi ! tu peux méconnoître, en voyant Hélénus,
La majesté des traits du redoutable Achille,
Sa fierté, sa valeur, son courage indocile,
Un héros, en un mot, si digne de celui
Dont le nom seul encor fait trembler aujourd'hui ;
Qui n'a point démenti le sang qui l'a fait naître,
(Il en est digne autant qu'un mortel le peut être ;)
Qui reçut dans son cœur, avec le sang des dieux,

Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux ;
Qui fit à l'univers, dès l'âge le plus tendre,
Par un nouvel Achille oublier Alexandre !
Du nom de ses aïeux s'il n'est pas informé,
Son grand cœur se sent bien du sang qui l'a formé.
Il passe pour mon fils, et ma tendresse extrême
Redouble chaque jour pour cet autre moi-même.
Mais, hélas ! que lui sert ma funeste amitié,
Quand les dieux et le sort sont pour lui sans pitié ?

ANDROCLIDE.

J'ai toujours soupçonné, malgré votre silence,
Que Pyrrhus, en secret élevé dès l'enfance,
Sous le nom d'Hélénus cachoit dans votre fils
Le précieux dépôt que je vous ai remis.
Mais, seigneur, quel péril si pressant le menace,
Lui dont tout l'univers craint le bras et l'audace ?
Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler ?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler.
Tu sais, lorsque Hélénus eut reconquis l'Épire
Qui fut de ses aïeux le légitime empire,
Que je te confiai le soin de conserver
Ces états qu'en secret j'avois fait soulever,
Et dont enfin je fis sortir Néoptolème.
Hélénus, n'écoutant que son ardeur extrême,
Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui.
Cassander le reçut, et devint son appui ;
Cassander, de tout temps ennemi d'Æacide,
Arma pour soutenir son ami parricide.
Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur :

Hélénus remplit tout de carnage et d'horreur,
Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie;
Lieu fatal! jour funeste au repos de ma vie!
Hélénus, plein d'ardeur et l'œil étincelant,
N'avoit jamais paru ni plus fier ni plus grand.
Mais, s'il fit voir alors Achille formidable,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable:
Il fut blessé. Mon fils, jaloux de sa valeur,
Crut pouvoir par lui seul réparer ce malheur,
Et poursuivre sans crainte une sûre victoire,
Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire;
Mais ce fut pour servir de triomphe au vainqueur:
Il fut défait et pris. Juge de ma douleur,
Quand je vis Illyrus tomber en la puissance
De ceux qu'au désespoir réduisoit ma vengeance.
A peine je rendis un reste de combat.
Hélénus languissoit, et manquoit au soldat,
Qui, l'ayant vu couvert de sang et de poussière,
Et croyant qu'il touchoit à son heure dernière,
Malgré mes vains efforts plia de toutes parts;
Et je me crus enfin, après mille hasards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,
Moi qui me préparois à conquérir l'Asie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre peuple réduit
De ce cruel revers ne m'a que trop instruit.
Mais, quel que soit ici le sort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la disgrâce,
Seigneur: dès qu'Hélénus survit à ce malheur,
Quelle perte pourroit étonner votre cœur?

Je ne vois point encor ce que vous devez craindre.

GLAUCIAS.

Écoute ; et tu verras si mon sort est à plaindre.
Néoptolème, enflé de ses heureux succès,
Prétend s'en assurer le fruit par une paix.
Il sait que Pyrrhus vit, et que j'en suis le maître ;
Que son intérêt seul m'arme contre le traître :
Il m'a fait proposer de lui livrer Pyrrhus ;
Qu'il mettoit à ce prix le salut d'Illyrus ;
Mais que, pour épargner mon honneur et ma gloire,
Et ne me point souiller d'une action si noire
Qui décréditeroit et mon nom et ma foi,
Cet article seroit entre lui seul et moi.
Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'amène.
Lysimachus, qui veut terminer notre haine,
S'est de lui-même offert pour garant du traité.
Néoptolème et moi nous l'avons accepté.
Tous deux depuis huit jours dans les murs de Byzance,
Nous nous sommes tous deux remis en sa puissance.
Enfin Lysimachus, garant de notre paix,
A de soldats sans nombre investi ce palais :
Nul n'en sauroit sortir sans un ordre suprême
Qui vienne de ma part, ou de Néoptolème,
Qu'on laisse cependant disposer de mon fils.
Mais le barbare y met un trop indigne prix.
Il veut plus ; il prétend s'unir à ma famille :
Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour sa fille,
Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non, je ne puis souffrir qu'une si belle vie

Serre les nœuds sanglants de l'hymen d'Éricie :
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses dieux
L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDÈS.

Pourquoi l'ameniez-vous en ce séjour funeste ?
Quels sont donc vos desseins ? et quel espoir vous reste ?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je fasse ? On me retient mon fils,
Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
Néoptolème a craint que, fier de mon absence,
Ce héros n'entreprît de surprendre Byzance ;
Enfin il a voulu qu'il me suivît ici.
Mais je mourrois plutôt.... Taisons-nous, le voici.
Garde-toi bien surtout de lui faire connoître
Quel péril le menace, et quel sang l'a fait naître.
Va, ne t'éloigne point de cet appartement.

SCÈNE III.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS, CYNÉAS.

HÉLÉNUS, à Cynéas.

Allez, cher Cynéas ; laissez-nous un moment.

GLAUCIAS.

Approchez, Hélénus ; venez, fils magnanime,
Unique espoir d'un roi que le destin opprime.
Voici le jour cruel marqué par sa fureur
Pour éclairer ma honte ou me percer le cœur.
Il faut livrer Pyrrhus ou perdre votre frère,
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chère.

HÉLÉNUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, seigneur, sur le sort d'Illyrus:
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,
Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu, mais il a votre foi;
L'autre doit m'être cher, mais doit être mon roi:
Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le vôtre;
Sans me rendre, seigneur, suspect d'ambition,
Ou sans vous conseiller une indigne action.
Un roi né généreux, un père né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,
Où l'honneur et le sang doivent seuls vous guider,
Où le père et l'ami doivent seuls décider.
Daignez me dispenser d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage.
Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands intérêts,
Hélénus craint surtout les reproches secrets.
J'avoûrai cependant que ce Pyrrhus m'étonne:
Est-il digne des soins qu'un si grand roi se donne?
Vous faites tout pour lui: que fait-il donc pour vous?
Et quel déguisement le cache parmi nous?
Peut-il être, en ces lieux, si voisin d'un perfide,
Sans le sacrifier aux mânes d'Æacide,
Sans faire pour mon frère un généreux effort?
Un descendant d'Achille a-t-il peur de la mort?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'opprime:
Pyrrhus n'en est pas moins digne de notre estime.

Dans l'état où je suis, pourroit-il me venger
Sans mettre mon honneur et mes jours en danger?
Le fier Lysimachus nous tient tous pour otages.
Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages:
Mon ennemi lui-même ose s'y confier,
Sûr qu'à sa foi mon cœur sait tout sacrifier.
Adieu; je vais revoir ce tyran que j'abhorre,
Le fléchir s'il se peut, ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus et mon fils?
Mon cœur pour les sauver ne connoît point de prix.

SCÈNE IV.

HÉLÉNUS, seul.

O roi trop vertueux! un exemple si rare
Puisse-t-il désarmer un ennemi barbare,
Et servir de leçon aux rois peu généreux
A ne pas délaisser leurs amis malheureux!
Hélas! que je vous plains et que je vous admire!
Sentiments de vertu que la pitié m'inspire,
Mon frère peut périr, mon frère est mon rival,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal?
Ah! n'est-ce point à lui que l'honneur sacrifie?
Mon frère, ainsi que moi, brûle pour Éricie.
Prends garde qu'en ton cœur, trop sensible Hélénus,
Éricie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus:
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur est combattu,

Sa générosité n'est plus une vertu.
Mon frère est dans les fers d'un ennemi perfide,
Monstre nourri de sang, et de meurtres avide :
Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus.
Laissons aux dieux le soin du malheureux Pyrrhus :
Trop de pitié pour lui me touche et m'intéresse.
J'entends du bruit : on vient. O ciel ! c'est la princesse.

SCÈNE V.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMÈNE.

HÉLÉNUS, à Éricie.

Madame, eh ! quel bonheur vous présente à mes yeux,
Lorsqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux ?
Puisse cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait espérer un si charmant présage !

ÉRICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bientôt la paix régneroit entre nous.
J'allois offrir aux dieux les voeux les plus sincères,
Les prier de fléchir la haine de nos pères.

HÉLÉNUS.

Le vôtre avec la paix offre ici votre main ;
Mais, hélas ! qu'il en fait un présent inhumain !
Juste ciel ! se peut-il que d'un objet si rare
Une aveugle fureur fasse un présent barbare,
Et que ce même hymen qui combleroit nos voeux
Soit devenu le prix du sang d'un malheureux ?

ÉRICIE.

Seigneur, de ce présent j'ignore le mystère,
Et ne me charge point des secrets de mon père.
Mais, s'il faut sans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'est pas l'objet de vos vœux les plus doux :
Votre cœur, élevé dans le sein des alarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes ;
Le sang, les cris, les pleurs, cent peuples gémissants,
Voilà pour vos pareils les objets ravissants.
Votre nom n'a-t-il pas assez rempli la terre ?
Qu'a-t-il besoin encor des horreurs de la guerre ?
Mon père offre la paix, votre frère y consent;
Elle trouve en vous seul un obstacle puissant :
Votre haine pour nous éclate en ma présence,
Sans daigner un moment se contraindre au silence.
Je vois qu'en vain mon père espéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui :
Ne me déguisez point ce qu'il en doit attendre;
Du moins accordez-lui la grâce de l'entendre.
Ce prince vous demande un moment d'entretien ;
J'ose vous en prier.... Vous ne répondez rien,
Seigneur ; vous frémissez au seul nom de mon père !
Ah ! je n'exigeois pas un aveu plus sincère.

HÉLÉNUS.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur,
Madame ; je sens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéresse,
Et je crois entrevoir le motif qui le presse.
Illyrus, avec vous de concert pour la paix,
A remis en vos mains de si chers intérêts :

Mais la guerre pour moi peut seule avoir des charmes,
Et je ne me nourris que de sang et de larmes;
Je suis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah! madame, est-ce à vous de me le reprocher?
Si j'étois moins suspect de traverser mon frère,
Vous m'accuseriez moins de haïr votre père.
Je ne vous nirai pas que peut-être sans vous
Rien n'eût pu le soustraire à mon juste courroux;
Que ce même palais, notre commun asile,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile:
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis?
Les plus fiers ne sont pas ici les moins soumis.
Les cœurs nourris de sang et de projets terribles
N'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles.
Le mien éprouve enfin que les plus grands hasards
Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,
Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire;
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

ÉRICIE.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre,
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
Mon père est en ces lieux, seigneur: c'est avec lui
Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui.
Je sais pour vos vertus jusqu'où va son estime,
Et la mienne jamais ne fut plus légitime.
Ainsi, loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore et le cœur se repent,
J'avoûrai sans détour que j'ai craint votre haine,

Et ne vous ai point vu notre ennemi sans peine,
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
Qu'on peut voir des mortels aussi grands que les dieux;
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
Pourroit les souhaiter pour devenir sensible.
Mais, malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir,
L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir.
Si votre amour ne peut se soumettre au silence,
Songez qu'il doit ailleurs porter sa confidence.
Mon père veut vous voir : quels que soient ses desseins,
Vous savez peu fléchir, seigneur, et je vous crains.
Daignez vous souvenir que ce prince est mon père;
Qu'il m'est cher encor plus que je ne lui suis chère;
Que jamais de son rang on ne fut plus jaloux.
Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.
Je crois, après ce mot, n'avoir rien à vous dire :
J'en ai même trop dit, s'il ne peut vous suffire.

SCÈNE VI.

HÉLÉNUS, seul.

O ciel! en quel état me trouvé-je réduit!
Cher espoir d'un amour qui m'avez trop séduit,
Vous m'offrez vainement la princesse que j'aime;
Mon cœur oublîra tout devant Néoptolème.
Qui? lui m'entretenir! Et que veut-il de moi?
Je ne sentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
J'abhorre ce tyran; et son aspect farouche
L'emporte dans mon cœur sur l'amour qui le touche.

N'importe, il faut le voir : n'allons point en un jour
Hasarder le succès d'un malheureux amour.
Quels que soient les transports dont mon âme est saisie,
Je sens que les plus grands sont tous pour Éricie.
Mais Illyrus paroît; sortons.

SCÈNE VII.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

ILLYRUS.

Prince, un moment;
J'ai besoin avec vous d'un éclaircissement.
(à ses gardes.)
Gardes, éloignez-vous. Répondez-moi, mon frère :
Puis-je avec vous ici m'expliquer sans mystère?

HÉLÉNUS.

Oui, seigneur; vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.
Avec empressement vous cherchez Éricie,
Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie.
Vous savez que je l'aime, et vous n'ignorez pas
Que l'hymen à mon sort doit unir tant d'appas.
Avec elle en ces lieux que faisiez-vous encore?
Parlez.

HÉLÉNUS.

Je lui disois, seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

Hélénus, songez-vous que vous parlez à moi,

Et qu'Illyrus un jour doit être votre roi?

HÉLÉNUS.

Je vous obéirai quand vous serez mon maître,
Si le destin m'abaisse au point d'en reconnoître:
Jusque-là mon amour craint peu votre pouvoir.
Je sais jusqu'où s'étend la règle du devoir;
Mais j'ignore, seigneur, ces tristes sacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels supplices.
Le mien, qui ne connoît ni crainte ni détour,
Regarde d'un même œil et la guerre et l'amour.
Sans le péril affreux dont le sort vous menace,
Vous verriez sur ce point jusqu'où va mon audace.
Mais Hélénus, sensible autant que généreux,
N'a jamais su, seigneur, braver les malheureux.
Si l'amour vous livroit le cœur de la princesse,
Ma fierté suffiroit pour bannir ma tendresse;
Mais si l'amour aussi daigne me l'accorder,
Jusqu'au dernier soupir je saurai le garder.
Adieu, seigneur.

SCÈNE VIII.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

INGRAT! d'un orgueil qui m'offense
Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance.
Illyrus, tu le vois, ce n'est plus un secret,
On ose t'avouer un amour indiscret;
Et l'on te brave encore! Ah! ma perte est jurée,

Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assurée;
Glaucias abandonne un fils infortuné,
Qu'on ne braveroit pas, s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifférence;
On n'a pour mon rival que de la déférence :
Glaucias à mes yeux le nomme son appui;
C'est son dieu tutélaire, enfin, c'est tout pour lui.
Cependant, si j'en crois ma juste défiance,
Mon père a de ce fils supposé la naissance.
Le mystère profond qu'il me fait de Pyrrhus,
Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,
Et sur ce point, malgré sa prévoyance extrême,
Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,
N'éclaircissent que trop ses funestes secrets.
Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous parois.
Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie,
Et je pourrois d'un mot mettre au hasard ta vie :
Mais un trait si perfide est indigne de moi,
Et je veux être encor plus généreux que toi.
Puisqu'on me l'a permis, allons trouver mon père;
De ses délais enfin je perce le mystère :
Mais, sans nous prévaloir de son secret fatal,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon rival;
Humilions son cœur en lui faisant connoître
Des sentiments d'honneur qu'il n'auroit pas peut-être.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE.

NÉOPTOLÈME.

Vous ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,
Que je n'eusse déjà pénétré dans son cœur.
Je n'ai vu qu'une fois ce guerrier invincible,
Qu'on dit partout ailleurs si fier et si terrible,
Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis
Qu'il paroît redoutable à tous ses ennemis.
Ainsi, sur cet amour, que je prévois sincère,
Je vais vous découvrir mon âme tout entière.
Je règne; mais combien m'a coûté ce haut rang!
Et qu'est-ce enfin qu'un sceptre encor souillé de sang?
Prétexte à mes sujets de recourir aux armes,
Source pour moi d'ennuis, de remords et d'alarmes.
Illyrus est vaillant, mais il n'est que soldat,
Et la seule valeur défend mal un état;
Héritier d'un grand roi, trop puissant, qui peut-être,
Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître.
J'ai besoin d'un héros qui, tenant tout de moi,
Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour soi.

Hélénus, à la fois soldat et capitaine,
N'attend que du destin la grandeur souveraine.
En l'unissant à vous par un sacré lien,
Je m'en fais pour moi-même un éternel soutien.
Il est né généreux, et sa reconnoissance
Ne m'envîra jamais la suprême puissance.
Voilà le successeur que je me suis choisi,
Et c'est pour l'en presser que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager son père
A sacrifier tout à ma juste colère?
Chéri de Glaucias, c'est le seul Hélénus
Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ÉRICIE.

Seigneur, sur ses projets qu'un grand roi lui confie
Daignera-t-il entendre un moment Éricie?
Je n'examine point quel sera mon époux :
Son choix, vous le savez, ne dépend que de vous :
Ainsi j'obéirai. Ce qui me reste à dire,
C'est votre gloire ici qui seule me l'inspire.
D'un cœur rempli pour vous d'amour et de respect,
Quel sentiment, seigneur, pourroit être suspect?
Souffrez que, m'élevant jusqu'à Néoptolème,
J'aille sans l'offenser le chercher dans lui-même.
C'est l'univers entier qui parle par ma voix;
J'ose l'interpréter pour la première fois.
Vous vous êtes vengé : le meurtre d'Æacide,
Pour tout autre qu'un roi, seroit un parricide;
Mais, si vous répandez le reste infortuné
De ce sang que les dieux vous ont abandonné,
Les intérêts d'état, le trône et ses maximes,

La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne seront désormais que de foibles garants
Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux tyrans.
Quand même à vos désirs son fils pourroit souscrire,
Glaucias voudra-t-il qu'il règne sur l'Épire;
Que du sang de Pyrrhus il achète ma main,
D'un sang que deux grands rois redemandent en vain;
Lui qui, pour conserver une tête si chère,
Semble avoir étouffé les sentiments d'un père?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?
Laissez vivre, seigneur, un prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.
Æacide, ennemi des princes de son sang,
Vous força malgré vous de lui percer le flanc.
Si sa mort fut pour vous un crime involontaire,
Que son inimitié vous rendit nécessaire,
Le salut de son fils, qui peut seul l'expier,
Plus nécessaire encor, doit vous justifier.
Et vous vous attachez à la seule victime
Qui pouvoit expier ou consommer le crime!

NÉOPTOLÈME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes sujets ennemis,
A ce funeste nom, se croiront tout permis;
Et le fier Hélénus, fût-il plus grand encore,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.
Les dieux, en me livrant le superbe Illyrus,
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus:
Il m'a trop fait trembler, il est temps qu'il périsse.
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice:

Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,
Et fixer entre nous une constante paix.
Son cœur en gémira; mais votre hymen, ma fille,
Unissant pour jamais l'une et l'autre famille,
Calmera la douleur d'un roi trop généreux
Qui peut par cet hymen rendre Hélénus heureux.
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.
Que l'univers alors éclate contre moi :
Un crime nécessaire est pour nous une loi.
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire?
Heureux qu'à notre égard son imbécillité
Nous assure du moins de sa docilité!
A tout ce qui nous plaît c'est à lui de souscrire.
Dès que sans le troubler il nous laisse l'empire,
Laissons-lui des discours dont il est si jaloux.
Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice ou de la tyrannie.
Nous ne nous réglons point au gré de ses erreurs.
Les dieux ont leur justice, et le trône a ses mœurs.
Mais Glaucias paroît. Ma fille, allez m'attendre.
Quel dessein le conduit? et que vient-il m'apprendre?

SCÈNE II.

GLAUCIAS, NÉOPTOLÈME.

GLAUCIAS.

Seigneur, vous triomphez : Androclide est défait.
Je ne sais si sa honte est pour vous un secret ;
Mais sous vos lois l'Épire est désormais réduite :
Cassander l'a soumise, ou plutôt l'a détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais,
Et je vous viens moi-même annoncer vos succès.
Le destin vous élève, et le ciel m'humilie :
J'ai commandé long-temps, aujourd'hui je supplie.
Voyons l'usage enfin qu'en nos succès divers
Vous ferez du triomphe, et moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre;
Sans être trop humain, je crois qu'on peut le plaindre:
La pitié sur ce point, dans un cœur irrité,
N'a pas même besoin de générosité.
J'ai protégé sans fruit ce prince déplorable :
Tout s'arme contre lui, tout vous est favorable;
Mais vous connoissez trop ma constance et ma foi,
Pour croire que le sort soit au-dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance
Qui vous fit si long-temps éprouver ma vengeance :
A peine votre cœur se seroit satisfait,
Que vous savez assez quel en seroit l'effet.
Régnez donc, puisque ainsi le destin en ordonne :
Sans remords et sans droit gardez une couronne

Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant consacrer par la paix.
Je rends à Cassander la Macédoine entière :
Tout ce que j'ai conquis sera votre frontière :
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus.
Je fais plus : je promets, seigneur, que votre vie
Jamais de mon aveu ne sera poursuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai son nom et ses aïeux :
J'en jure par ce fer, j'en jure par les dieux.
J'ai tout dit ; répondez.

NÉOPTOLÈME.

Où donc est l'avantage
D'une paix dont Pyrrhus ne seroit point le gage ?
Il est vrai que mon sort, seigneur, a bien changé ;
Mais, pour vous craindre moins, en suis-je plus vengé?
L'Épire en sera-t-elle à mes lois plus soumise,
Mes jours plus à couvert d'une lâche entreprise ?
Si Pyrrhus se connoît, pourra-t-il oublier
Que son père fut roi, qu'il eut un meurtrier,
Qu'il vit, et qu'entre nous un coup irréparable
Doit opposer sans cesse un vengeur au coupable ?
Malgré les nœuds du sang dont nous sortions tous deux,
Il fallut m'immoler un roi trop soupçonneux ;
Je ne m'en cache point : si c'est un parricide,
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.
Son trône, après sa mort, étoit le seul abri
Que je pusse choisir à mon honneur flétri :
Je ne vis qu'un bandeau qui pût sauver ma tête.
La force en fit le droit, un meurtre la conquête,

Il est vrai : mais combien de trônes sont remplis
Par les usurpateurs qui s'y sont établis !
Votre aïeul en fut un : j'en nommerois mille autres
Qui n'eurent pour régner d'autres droits que les nôtres.
Quoi qu'il en soit, seigneur, je demande Pyrrhus,
Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos soins vertueux outrez moins la chimère,
Et ressouvenez-vous que vous êtes son père ;
Que s'il périt, c'est vous qui le voulez ainsi ;
Que c'est vous plus que moi qui l'immolez ici ;
Enfin, que c'est vous seul qui m'imposez un crime
Que la nécessité va rendre légitime.
Vous m'entendez, seigneur ; adieu. Point de traités,
Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah ! cruel, arrêtez : puisqu'il vous faut un gage,
Si c'est peu de ma foi, prenez-moi pour otage ;
Je suis prêt à vous suivre en ces mêmes climats
Où j'ai porté cent fois la flamme et le trépas.
Si ce n'est pas assez de vous céder un trône,
Prenez encor le mien, et je vous l'abandonne ;
Mais ne réduisez point un prince vertueux
A trahir en Pyrrhus son honneur et ses dieux.
Quand je reçus ce prince échappé de vos armes,
Son berceau fut long-temps arrosé de mes larmes.
Je regardai Pyrrhus comme un présent divin
Que le ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein.
Enfin, Pyrrhus m'est plus que si j'étois son père :
Je répondrois aux dieux d'une tête si chère.
Les serments les plus saints ont répondu de moi ;

Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.
Il n'est fils ni sujets que je ne sacrifie
Au soin de conserver sa déplorable vie.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! vous pouvez donc au sortir de ce lieu
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtrière,
Je me suis abaissé jusques à la prière;
Mais c'est trop honorer un lâche tel que toi,
Que de lui témoigner le plus léger effroi.
Je brave ta fureur, si tu braves ma plainte.
Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.
Délivre ou perds mon fils, je le laisse à ton choix,
Et je cours l'embrasser pour la dernière fois.
Oui, barbare, je vole à cet adieu funeste :
Mais toi, tremble en songeant au vengeur qui me reste.

SCÈNE III.

NÉOPTOLÈME, *seul.*

DANS quel étonnement laisse-t-il mes esprits!
Peut-on jusqu'à ce point abandonner un fils?
Est-ce férocité, vertu, devoir, courage?
De quel nom appeler ce bizarre assemblage?
Quel oubli de soi-même! et quel mélange affreux
De père sans tendresse et d'ami généreux?
Dépouille-t-on ainsi les entrailles de père?
Quelles sauvages mœurs! ou plutôt quel mystère!

Je l'ai trop admiré sur sa fausse vertu :
De soins biens différents un père est combattu.
Glaucias m'abusoit; et son indifférence
Pour un fils sur qui va retomber ma vengeance
Me fait voir où mon bras doit adresser ses coups;
Je reconnois enfin l'objet de mon courroux,
Il est entre mes mains : le prince d'Illyrie
N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie.
Puis-je en douter encor? Mais je vois Hélénus.
J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.

SCÈNE IV.

HÉLÉNUS, NÉOPTOLÈME.

NÉOPTOLÈME.

Héros dont les exploits font revivre Alexandre,
Ou plutôt qui semblez renaître de sa cendre;
Qui, jeune encore, osez faire voir aux humains
Qu'on peut même prétendre à de plus hauts destins;
Souffrez qu'un ennemi sorti du sang d'Achille,
Sang qui n'offrit jamais un hommage servile,
S'acquitte cependant des innocents tributs
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.
Le mien, quoique irrité d'une guerre inhumaine,
Vous partagea long-temps son estime et sa haine;
Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser;
Et ce que l'une a fait, l'autre veut l'effacer.
J'ai proposé la paix, et la main d'Ériçie;
Je l'ai moi-même offerte au prince d'Illyrie.

Pouvois-je présumer que ses foibles attraits,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes souhaits,
Subjugueroient, seigneur, un guerrier intrépide
Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide?
C'est à lui que je parle, et je n'ai pas besoin
De rappeler ses traits et son nom de plus loin.
Daignez me confirmer un amour qui me flatte.
Les moments nous sont chers; il est temps qu'il éclate,
Seigneur : c'est un aveu que j'exige de vous,
Et je n'en puis entendre un qui me soit plus doux.

HÉLÉNUS.

Les charmes d'Éricie, et tout ce qu'elle inspire,
En disent plus, seigneur, que je n'en pourrois dire;
Heureux si les vertus dont vous m'avez flatté
Lui paroissoient d'un prix digne de sa beauté!
Il est vrai que je l'aime, et n'en fais point mystère;
J'ai cru même devoir l'avouer à mon frère :
Mais Glaucias l'ignore, et du don de ma foi
Je ne puis disposer sans l'aveu de mon roi.
Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,
Se livre sans contrainte à ce qui peut lui plaire;
Mais cette liberté n'étend pas son pouvoir
Jusqu'à braver les lois d'un trop juste devoir.
Je fais gloire du mien, et jamais pour un père
Amour ne fut plus grand, ni respect plus sincère;
Mais c'est moins en sujet que je lui suis soumis,
Que par des sentiments qui sont plus que d'un fils.

NÉOPTOLÈME.

S'il est vrai qu'Hélénus brûle pour Éricie,
Prince, je réponds d'elle et du roi d'Illyrie.

Glaucias vous chérit, et verra sans regret
Le choix que mon estime et votre amour ont fait.
Quel successeur plus grand et plus digne d'Achille
Pouvois-je présenter à l'Épire indocile?
Qu'il m'est doux de pouvoir, en couronnant vos feux,
Rendre à la fois ma fille et mes sujets heureux!

HÉLÉNUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine:
Glaucias à la paix peut immoler sa haine,
Mais ne souffrira point que je sois possesseur
D'un trône dont Pyrrhus est le seul successeur.
Nos malheurs, il est vrai, vous en ont rendu maître,
Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours l'être:
Je doute cependant qu'on vous laisse jamais
Le droit d'en disposer au gré de vos souhaits.
Mon hymen, ou celui du prince d'Illyrie,
Pourra vous garantir et le sceptre et la vie;
Mais Pyrrhus, après vous reprenant tous ses droits,
A l'Épire, seigneur, doit seul donner des lois.
Qui peut lui disputer alors ce diadème?
Et, malgré mon amour, savez-vous si moi-même
Je pourrois consentir à l'en voir dépouiller,
Et d'un trône usurpé ma gloire se souiller?

NÉOPTOLÈME.

Et quel est donc le but de la paix qu'on demande,
S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende?
Je n'aurai donc vaincu que pour être soumis,
Et que pour voir sur moi régner mes ennemis;
Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille,
Comme une grâce encor qu'on fait à ma famille!

Le sort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles desseins.

HÉLÉNUS.

Oui, vous avez vaincu; mais l'honneur et la gloire
Ne suivent pas toujours le char de la victoire:
Il en est qu'on ne doit imputer qu'au hasard.
La vôtre est de ce rang: le sort vous en fit part,
Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,
Dont vous n'aviez pas cru la défaite possible.
Si mon sang répandu vous a fait triompher,
Ce n'est pas vous du moins qui le fîtes couler.
Le sort à mes pareils peut garder un outrage;
Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage,
Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour,
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeste retour.
Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la princesse;
Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse:
Mais je n'ai désiré que son cœur et sa main.
Ma valeur peut lui faire un assez haut destin,
Sans que j'aille à Pyrrhus ravir un diadème
Qui déshonoreroit votre fille elle-même.
Pour vous, qui vous osez déclarer mon vainqueur,
Montrez des sentiments dignes de tant d'honneur.

NÉOPTOLÈME.

Je vois bien qu'il est temps que je me fasse entendre,
Et que vous sachiez, vous, ce que j'ose prétendre.
Je ne sais de quel prix Éricie est pour vous;
Mais, si de l'obtenir votre amour est jaloux,
Si sa main est un bien qui vous semble si rare,
Il faut qu'à me servir votre cœur se prépare.

Je demande Pyrrhus ; ma fille est à ce prix :
Tout autre n'est pour moi que refus ou mépris.
Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
Vous, qui sur Glaucias avez toute puissance,
Portez-le dès ce jour à remplir mes souhaits,
Ou déterminez-vous à ne nous voir jamais.

HÉLÉNUS.

Vous-même eussiez en vain tenté cette entrevue
Sans les soins d'Éricie, à qui seule elle est due :
Mais sur cet entretien si l'on m'eût pressenti,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare ! voilà donc le fruit de votre estime,
Un hymen qui pour dot m'apporteroit un crime !
Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
Gardez à Cassander ce funeste bienfait,
Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille.
Ce sang, qui fut toujours en héros si fertile,
Ne pourroit inspirer des sentiments si bas.
Vous en êtes souillé, mais vous n'en sortez pas.
Si je pouvois penser que la jeune Éricie
Eût reçu vos penchants de vous avec la vie,
Ce ne seroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.
Cruel ! si vous voulez lui conserver mon cœur,
Déguisez mieux du moins cet affreux caractère
Qui me feroit rougir de vous nommer mon père ;
Montrez-moi des vertus qui vous fassent aimer,
Et qui dans mon amour puissent me confirmer.
Ce n'est pas votre rang, c'est la vertu que j'aime :
Sans elle, vous m'offrez en vain un diadème.
Dussiez-vous m'élever à des honneurs divins,

Je vous préférerois le plus vil des humains.
Je me vois à regret forcé de vous confondre ;
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien ! prince, suivez ces transports généreux ;
Mais ressouvenez-vous que pour vous rendre heureux
J'ai voulu pénétrer jusqu'au fond de votre âme,
Et voir ce que pour nous oseroit votre flamme :
Car sans votre secours je serai satisfait.
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un secret ;
Il est en mon pouvoir : c'est Illyrus lui-même,
Que son triste destin livre à Néoptolème.

HÉLÉNUS.

Qui? lui Pyrrhus, seigneur! Mais non, pensez-y bien....

NÉOPTOLÈME.

Adieu : vous-même ici pesez notre entretien.
Je n'oublîrai jamais un refus qui me blessé,
Et j'en vais de ce pas instruire la princesse.

SCÈNE V.

HÉLÉNUS, seul.

Ah ! tyran, de quel trait viens-tu frapper mon cœur !
Vertu, dont les transports me coûtent mon bonheur,
Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme,
Sauve-moi des regrets qui déchirent mon âme ;
Tourne vers mon rival mes soins et ma pitié,
Et ranime pour lui ma première amitié.
Illyrus est Pyrrhus ! Mais d'où vient que mon père
M'en a fait si long-temps un barbare mystère ?

M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du sort d'un malheureux?
Hélas! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Éricie?
C'est Pyrrhus qui me l'ôte, et par un sort fatal
Je suis réduit encore à pleurer mon rival!
Allons trouver mon père, et cessons de nous plaindre;
Étouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre:
Voilà des ennemis dignes de mon courroux.
Le triomphe du moins en est beau, s'il n'est doux.
Héros qui pour tout bien recherchez la victoire,
Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de gloire,
Pour en savoir le prix; c'est peu d'être guerrier;
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRICIE, ISMÈNE.

ÉRICIE.

Tu combats vainement mon désespoir funeste :
La plainte, chère Ismène, est tout ce qui me reste.
Laisse-moi le seul bien des cœurs infortunés
Que sous d'indignes fers l'Amour tient enchaînés.
Lieux témoins de ma honte, et d'un perfide hommage
Payé de tout mon cœur, et suivi d'un outrage;
Lieux où j'ai cru soumettre un héros à mes lois,
Hélas! je vous vois donc pour la dernière fois!
Pardonne ces transports à mon âme éperdue :
On me méprise, Ismène, et la paix est rompue.
Nous reverrons bientôt, l'acier cruel en main,
Fondre dans nos états un guerrier inhumain;
Et pour comble de maux, il faut partir, Ismène,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haine :
Je fais pour le trouver des souhaits superflus.
Inutiles transports! je ne reverrai plus
Ce cruel Hélénus que ma raison abhorre,
Que ma gloire déteste, et que mon cœur adore....

Ismène, je le vois. Ah! mortelles douleurs!
Je succombe, et n'ai plus que l'usage des pleurs.
Fuyons; n'exposons point au mépris d'un barbare
Les foiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

SCÈNE II.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMÈNE.

HÉLÉNUS.

Près de voir succéder, peut-être pour jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix,
Dans ce triste moment où votre âme irritée
Contre un infortuné n'est que trop excitée,
M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux?
Si je ne vous croyois généreuse, équitable,
Madame, je craindrois de paroître coupable;
Mais que peut craindre un cœur qui remplit son devoir?
Et qu'ai-je à redouter que de ne vous plus voir?
Je ne vous dirai point que je vous aime encore:
Malgré ce que j'ai fait, mon âme vous adore.
Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux,
Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous.
D'un rigoureux honneur déplorable victime,
Tendre amant sans foiblesse, et coupable sans crime,
D'un vertueux effort touché sans repentir,
Mon cœur sent cependant tout ce qu'il peut sentir;
Et si, pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma générosité lui parut une offense,

S'il a pu souhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le destin n'a mieux rempli vos vœux.

ÉRICIE.

Que parlez-vous ici de haine et de vengeance?
Non, ne redoutez rien de mon indifférence.
Quel désespoir éclate? ou que soupçonnez-vous,
Pour oser vous flatter d'un instant de courroux?
Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine:
C'est supposer l'amour que de craindre la haine;
Mais jusque-là mon cœur ne sait point s'enflammer.
C'est aux amants chéris, seigneur, à s'alarmer.

HÉLÉNUS.

Je sais que je dois peu ressentir leurs alarmes.
Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes;
Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,
C'est qu'il se crut toujours au-dessus du mépris.
Ce n'est pas se flatter que de craindre, madame.
Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon âme:
La vertu seule y mit une noble fierté,
Que l'amour laisse agir, même avec dignité;
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colère,
Qui, n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Crois mériter du moins celui d'être estimé!
Madame, je vois trop qu'un récit peu fidèle
M'a fait de mon devoir une lâche querelle;
Mais si votre courroux vous paroît trop pour moi,
Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence
En recevroient bientôt la juste récompense,

Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
Un bras qui n'est souvent que trop prompt à punir.
Malgré tous vos mépris, je sens que je vous aime;
Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.
Si jamais votre cœur a pu trembler pour lui,
Dans les murs de Byzance arrêtez-le aujourd'hui.
Je souscris à la paix; qu'on me rende mon frère:
Osez le demander vous-même à votre père;
Prévenez sur ce point un amant furieux,
Qui, hors vous, n'aura rien de sacré dans ces lieux.

ÉRICIE.

Cruel! c'est donc ainsi que votre amour s'exprime!
Voilà ce feu si beau qui pour moi vous anime,
Et l'hommage d'un cœur qui ne se donne à moi
Que pour remplir le mien de douleur et d'effroi!
On m'aime, et cependant il faut que je fléchisse!
On m'adore, et c'est moi qui dois le sacrifice!
Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
Et que de mon amant je subisse les lois!
De l'amour suppliant l'orgueil a pris la place;
Et je vois à ses soins succéder la menace,
Les refus, les mépris, la fierté, la terreur.
Vos transports les plus doux ne sont que de fureur.
Impétueux amant, dont l'ardeur téméraire
Ne déclare ses feux qu'en déclarant la guerre.
Inspira-t-on jamais l'amour par la frayeur?
C'est ainsi qu'Hélénus se rend maître d'un cœur!
Il ordonne en tyran; il faut le satisfaire!
Barbare! ma fierté vous devroit le contraire;
Je devrois n'écouter que mon juste courroux:

Mais je veux me venger plus noblement de vous.
Je veux qu'en gémissant Hélénus me regrette,
Et qu'il sente du moins la perte qu'il a faite.
Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur :
L'amour à cet espoir ouvroit déjà mon cœur ;
Heureuse de pouvoir offrir un diadème,
Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-même.
Je ne me vengerai de vos refus honteux
Qu'en vous faisant rougir de mes soins généreux.
Puisque vous le voulez, je vais trouver mon père,
Tenter, pour le fléchir, les pleurs et la prière ;
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ses genoux,
Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

SCÈNE III.

HÉLÉNUS, seul.

O devoir ! ta rigueur est-elle satisfaite ?
Vois ce qui m'est offert, et ce que je rejette.
Quels bienfaits de ta part me feront oublier
Ce que tu m'as forcé de te sacrifier ?
Ah ! Pyrrhus, que le soin de défendre ta vie
Sera d'un prix cruel, s'il m'en coûte Éricie !
Mais on vient : c'est lui-même. Hélas ! pour m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir !

SCÈNE IV.

HÉLÉNUS, ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

SEIGNEUR, car je ne sais si je parle à mon frère,
Tant le sort entre nous a jeté de mystère!
Quoi qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu,
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçu ceux du roi d'Illyrie,
Dont je suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon père ni mon roi?
Par quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être?
Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut prix?
Encor si c'étoit vous, j'en serois moins surpris.
Seigneur, vous soupirez! je vois couler vos larmes!
Ces pleurs me causeroient de mortelles alarmes,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi:
Il s'émeut cependant de tout ce que je voi.
Une douleur si noble a de quoi me surprendre:
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être si généreux,
Lorsque tout abandonne un prince malheureux.
Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire votre amour de ma perte complice;
Mais, si je n'ai rien craint de votre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HÉLÉNUS.

Seigneur, quelques transports qu'une maîtresse inspire,
La gloire et le devoir ont aussi leur empire.
Entre ce qui me plaît et ce que je me dois,
L'honneur seul a toujours déterminé mon choix.
Je n'ai pas, dans les soins d'une ardeur qui m'est chère,
Perdu le souvenir de mon malheureux frère;
Et dût-il me haïr, même sans m'estimer,
Ses malheurs suffiroient pour me le faire aimer.
Je vois avec douleur le sort qu'on vous prépare,
Sans oser cependant immoler un barbare.
Ce palais est rempli de chefs et de soldats
Qu'un ordre redoutable attache sur mes pas.
Le fier Lysimachus, jaloux de sa puissance,
Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance;
Et si je n'en craignois un funeste succès,
J'aurois bientôt troublé l'asile de la paix:
Mais la peur d'exposer la tête de mon père
Me fait, en frémissant, étouffer ma colère;
Et l'horreur de vous voir dans des fers odieux
La porte à des accès quelquefois furieux.
J'ose tout, je crains tout, sans savoir qu'entreprendre;
Je plains même Pyrrhus, et voudrois le défendre:
Heureux si son secret fût resté dans l'oubli!

ILLYRUS.

Vous n'êtes pas le seul qui le sachiez ici,
A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense:
Mais on veut lui garder un généreux silence;
Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui
Que jamais Glaucias n'osa faire pour lui,

Lorsque tout engageoit à le faire connoître.

HÉLÉNUS.

Ah! laissons ce Pyrrhus, seigneur, quel qu'il puisse être.
Pénétré de son sort jusqu'au saisissement,
Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement;
Je ne connois que vous en ce moment funeste,
Où le rival s'oublie, et l'ami seul vous reste.
Mais Glaucias paroît; retirez-vous, seigneur;
Votre aspect ne feroit qu'irriter sa douleur:
Daignez la respecter dans un malheureux père,
Et me laissez le soin d'une tête si chère.

ILLYRUS.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous:
Je vous exposerois, seigneur, à son courroux.
Pour la dernière fois souffrez que je la voie.

SCÈNE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

GLAUCIAS, dans le fond du théâtre.

Dieux cruels, dont sur moi la rigueur se déploie,
Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,
Jouissez de mes pleurs et de mon désespoir!...
Que vois-je? quels objets! les deux princes ensemble!
Ah! que d'infortunés le sort ici rassemble!

(à Illyrus.)

Que cherchez-vous, mon fils, en ces funestes lieux,
Où tout doit désormais vous paroître odieux,

Où vous devez me fuir et m'abhorrer moi-même?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins, seigneur, tout ce que j'aime.
A mon frère, il est vrai, je me plaignois de vous;
Et j'en eusse attendu des sentiments plus doux.
Je suis touché de voir, en ce moment terrible,
Que mon rival soit seul à ma perte sensible.
Hélas! qui fut jamais plus à plaindre que moi?
Méprisé d'Ericie, et peu cher à mon roi,
C'est un prince sorti d'une race étrangère
Qui l'emporte sur moi dans le cœur de mon père!
Je ne condamne point sa générosité,
Mais l'effort en devroit être plus limité.
La gloire n'admet point de si grands sacrifices;
Et ce n'est point à moi d'illustrer ses caprices,
Victime des transports d'un chimérique honneur,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont votre cœur s'offense
Ne regarde, seigneur, que votre indifférence.
Je ne puis voir mon père abandonner son fils,
Sans soupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les seuls regrets dont mon âme est saisie,
Et j'en suis plus touché que de perdre la vie.
Mais je n'en ai pas moins souhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus, mon seul bien et mon unique espoir,
Ah! si c'est ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuse point une preuve nouvelle.
Viens, mon fils, dans les bras d'un père infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné;

Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse,
Et ne m'accuse point de manquer de tendresse.
Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,
Outragent plus que moi le sang et la nature.
Mon cœur de ses retours n'est que trop combattu,
Et je n'ai plus d'espoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguste vieillesse,
Aide-moi de mon sang à dompter la foiblesse.
Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi;
Je ne suis pas le sien, et ta vie est à moi.
Fais voir, par les efforts d'une vertu suprême,
La victime au-dessus du sacrifice même.
Adieu : sois généreux autant que je le suis.
Te pleurer et mourir est tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Oui, je vous ferai voir par un effort insigne
De quel amour, seigneur, Illyrus étoit digne;
Que ce fils malheureux, sans le faire éclater,
Des plus rares vertus auroit pu se flatter;
Qu'il sait du moins mourir et garder le silence,
Quand son propre intérêt peut-être l'en dispense.
Je pourrois d'un seul mot éviter mon malheur,
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'est dans le fond du mien qu'enfermant ce mystère
Je vais sauver Pyrrhus, votre gloire, et me taire.
Adieu, cher Hélénus : vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.

SCÈNE VI.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS.

HÉLÉNUS.

Seigneur, de ce discours que faut-il que je pense?
Sur quoi le prince ici vante-t-il son silence?

GLAUCIAS.

Ah! mon fils, ce secret ne regarde que moi;
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas! que de son sort mon âme est attendrie!
Pyrrhus, que de vertus ma foi te sacrifie!

HÉLÉNUS.

Le prince va, dit-il, se perdre pour Pyrrhus;
Et c'est lui cependant sous le nom d'Illyrus,
Si j'en crois les soupçons du tyran de l'Épire.
Seigneur, de ce secret vous pouvez seul m'instruire.
Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
Les désirs que j'avois de m'en voir éclairci;
Mais, s'il a triomphé de mon impatience,
Je rougis à la fin de votre défiance.
Si jamais votre cœur fut sensible pour moi,
Si mon amour pour vous a signalé ma foi,
Si j'ai pu m'illustrer en marchant sur vos traces,
Et par quelques exploits su mériter des grâces,
Du sang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.
Est-il vrai qu'Illyrus ne soit point votre fils?

GLAUCIAS.

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soupçonne

Qu'Illyrus soit Pyrrhus, dès que je l'abandonne :
Mais vous, jusqu'à ce jour élevé dans mon sein,
Vous, à qui des vertus j'aplanis le chemin,
Que j'instruisis d'exemple ; auriez-vous osé croire
Que d'une lâcheté j'eusse souillé ma gloire ?
Non, mon cher Hélénus : ce fils abandonné
N'en est pas moins celui que les dieux m'ont donné ;
Et plût au sort cruel qu'il eût un autre père !

HÉLÉNUS.

Vous n'éclaircissez pas, seigneur, tout le mystère.

GLAUCIAS.

Prince, c'est trop vouloir pénétrer un secret :
Offrez à ma douleur un zèle plus discret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HÉLÉNUS.

C'en est assez pour moi, seigneur ; je me retire,
Satisfait qu'Illyrus soit toujours votre fils,
Et je vais de ce pas trouver ses ennemis.

GLAUCIAS.

Ah ! cruel, arrêtez ; qu'allez-vous entreprendre ?

HÉLÉNUS.

Ce que de ma vertu mon frère doit attendre ;
Je cours le dérober à son sort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main ;
Et je n'écoute plus, dans l'ardeur qui me guide,
Que la soif de verser le sang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare ! immole donc le mien à ta fureur ;
Cours exposer ma vie et me perdre d'honneur.

HÉLÉNUS.

Ah! vous ne craignez pas, seigneur, pour votre vie :
Ce n'est pas là l'effroi dont votre âme est saisie ;
Elle est trop au-dessus d'une lâche frayeur.
Pyrrhus, le seul Pyrrhus occupe votre cœur.
Indifférent pour nous, pour lui plein de tendresse,
Voilà, pour m'arrêter, le motif qui vous presse,
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.
N'avons-nous pas assez versé de sang pour lui ?
S'il est reconnoissant, que veut-il davantage ?
Je sais qu'à le sauver votre foi vous engage,
Que vous lui devez même une sainte amitié ;
Mais que lui dois-je, moi, qu'une simple pitié
Qui doit céder aux soins de conserver mon frère ?
Hé bien ! qu'à vos deux fils votre honneur le préfère :
Consacrez à jamais ces transports vertueux,
Et me laissez le soin de nous sauver tous deux.
Que Pyrrhus avec nous vienne aussi se défendre,
S'il est digne du sang que vous laissez répandre.
Eh ! de quelle vertu l'ont enrichi les dieux,
Pour vous rendre, seigneur, le sien si précieux ?
Je ne sais, mais je crains que le grand nom d'Achille
Ne soit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile,
Que sans honneur ses jours ne se soient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah ! si vous connoissiez celui dont vous parlez ;
Vous changeriez bientôt de soins et de langage ;
Et je verrois mollir ce superbe courage.

HÉLÉNUS.

Seigneur, à ce discours, c'est trop me le cacher :

Je dois de votre sein désormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi! ce même Hélénus que l'univers admire,
Et dont les dieux sembloient lui désigner l'empire,
L'ennemi des tyrans, l'ami des malheureux,
Flétrit en un seul jour tant de jours si fameux,
Et me demande à moi le sang d'un misérable!

HÉLÉNUS.

Ah dieux! de ces horreurs me croyez-vous capable?
Non : vous ne m'imputez ces lâches mouvements
Que pour vous délivrer de mes empressements.
C'est le droit d'un refus acquis par une offense,
Et dont à vos remords je laisse la vengeance.
Ce jour, qu'on croit des miens avoir flétri le cours,
Est peut-être, seigneur, le plus beau de mes jours.
A ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice
Qui sera pour mon cœur un éternel supplice,
Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix.
Mais en vain aux refus vous joignez le mépris:
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite,
Cessez de retenir un secret qui m'irrite,
Ou de sang et d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah! mon fils, étouffez ces désirs curieux;
Et Pyrrhus puisse-il pour jamais disparoître!

HÉLÉNUS.

Je commence, seigneur, à ne me plus connoître.

(Il embrasse avec violence les genoux de Glaucias.)

Pour la dernière fois j'embrasse vos genoux.

GLAUCIAS.

Ah! quel emportement! C'en est trop, levez-vous.
Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HÉLÉNUS.

Achevez....

GLAUCIAS.

Je me meurs.... Malheureux! c'est vous-même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en est assez, et je suis satisfait.

(Il veut se retirer.)

GLAUCIAS, l'arrêtant.

Arrêtez, prince ingrat : quel est donc le projet
Qu'en ce triste moment votre fureur médite?
Non, ce n'est pas ainsi, seigneur, que l'on me quitte.
Je n'en conçois que trop, à vos yeux enflammés....
Mais je verrai bientôt, cruel, si vous m'aimez.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS, ANDROCLIDE, CYNÉAS.

ANDROCLIDE.

Enfin il m'est permis, seigneur, de vous connoître,
Et d'oser embrasser les genoux de mon maître.
Dieux! quel ravissement! Quelle douceur pour moi
De trouver un héros dans le fils de mon roi!
Mais de ce bien si doux que vous troublez la joie
Par les transports secrets où je vous vois en proie!
Glaucias, à son tour accablé de douleur,
Semble plus que jamais ressentir son malheur.
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle;
Songez qu'un seul instant peut la rendre mortelle:
Ne l'abandonnez pas en ces tristes moments.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empressements.
Androclide, je sais que je vous dois la vie;
Que sans vous, en naissant, on me l'auroit ravie:
Allez, de ce bienfait je saurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias est un roi que j'estime et que j'aime;
Mais je ne dépends plus ici que de moi-même.
Pour vous, que le destin a soumis à mes lois,
Respectez-les du moins une première fois,
Et cessez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît; j'ai donné ma parole;
J'ai juré d'épargner un tyran odieux,
Et de ne point troubler l'asile de ces lieux.
Que pouvois-je de plus pour le roi d'Illyrie?
Allez : si vous m'aimez, prenez soin de sa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur....

PYRRHUS.

Obéissez. Profitons des instants
Que j'ai pu dérober à leurs soins vigilants.

SCÈNE II.

PYRRHUS, CYNÉAS.

PYRRHUS.

Cynéas, approchez. L'heure fatale presse :
Puis-je encore espérer de revoir la princesse?
Sait-elle qu'Hélénus doit se trouver ici?

CYNÉAS.

Oui, seigneur, et bientôt vous l'y verrez aussi.
J'ai laissé la princesse avec Néoptolème,
Qui m'a paru frappé d'une surprise extrême,
Lorsque je l'ai flatté de l'espoir d'une paix

Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.
Au seul nom de Pyrrhus, j'ai vu sa défiance
Balancer ses désirs et son impatience.
« Je douterois, dit-il, qu'on voulût le livrer,
« Si d'autres qu'Hélénus osoient m'en assurer :
« Mais dès que ce héros souscrit à ma demande.... »

PYRRHUS.

Ami, c'en est assez; dites-lui qu'il m'attende.

SCÈNE III.

PYRRHUS, seul.

Désirs impérieux que je ne puis dompter,
Et qu'en vain mon devoir s'attache à surmonter;
Redoutables moments d'une trop chère vue,
Que vous allez coûter à mon âme éperdue!
Pyrrhus, à quels transports oses-tu te livrer?
Est-ce l'amour ici qui doit t'en inspirer?
Néoptolème vit, et le sang d'Æacide
S'enflamme pour le sang d'un lâche parricide!
Mais pour lui mon amour eût en vain combattu,
Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.
Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclate.
Non, de quelque valeur que l'univers te flatte,
Quels que soient tes exploits et tes honneurs passés,
Illyrus en un jour les a tous effacés;
Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,
Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée.
C'est vainement qu'au ciel tu comptes des aïeux,

Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.
Le sang d'Achille est beau; mais l'honneur d'en descendre
Ne vaut pas désormais celui de le répandre.
Un rival généreux qui s'immoloit pour toi
T'en a tracé l'exemple et prononcé la loi.
Ah! que tant de grandeur me touche et m'humilie!
Père et fils vertueux, que je vous porte envie!
Comment vous surpasser? Dieux, voilà des mortels
Dignes de partager avec vous les autels;
Non ces barbares nés pour l'effroi de la terre,
Ces idoles de sang, fiers rivaux du tonnerre,
Qui font de leur valeur un horrible métier,
Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.
Cherchons au-dessus d'eux une gloire nouvelle,
Plus digne des transports que j'eus toujours pour elle.
Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler
A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler!

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ÉRICIE.

ÉRICIE.

Je sors en ce moment d'avec le roi d'Épire :
En croirai-je, seigneur, ce qu'il vient de me dire?
Est-ce bien Hélénus qui nous donne une paix
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits?
Mais, loin de rappeler le souvenir funeste
D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste,

Je ne veux m'occuper que du soin généreux
De pleurer avec vous un prince malheureux.
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolème!
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.
Non, l'horreur de son sort n'égalera jamais
Mes regrets de l'avoir défendu sans succès.
Je sais trop à quel point Pyrrhus vous intéresse,
Pour ne point partager la douleur qui vous presse:
Jugez combien mon cœur s'est senti pénétrer
De vous voir désormais réduit à le livrer.
Et plût aux dieux, seigneur, pour comble d'injustice,
Qu'on ne m'imputât point ce cruel sacrifice,
Et qu'au bien de la paix l'amour trop indulgent
N'eût point pris sur lui-même un si triste présent!
Hélénus eût moins fait pour désarmer ma haine,
S'il savoit qu'un remords en triomphe sans peine.
Mais quoi! vous rougissez et ne répondez rien!
Pourquoi me demander un secret entretien?

PYRRHUS.

Je rougis, il est vrai, d'un discours qui m'offense,
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence.
Puis-je voir sans frémir qu'avec un si beau feu
Ce cœur où j'aspirois m'ait estimé si peu?
Puis-je voir, sans rougir de honte et de colère,
Qu'Éricie ait de moi pensé comme son père,
Et qu'elle osé imputer aux transports d'Hélénus
Le funeste présent qu'il vous fait de Pyrrhus?
Je ne sais si l'amour peut nous rendre excusables;
Mais il ne doit jamais nous rendre méprisables.
Le crime est toujours crime; et jamais la beauté

N'a pu servir de voile à sa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme,
Tout vertueux qu'il est, n'est point exempt de blâme;
Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier
Aux yeux de l'univers va me justifier,
Éterniser mon nom, expier ma tendresse,
Et venger ma vertu d'un soupçon qui la blesse.

ÉRICIE.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux.
Je sais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connoître,
Et, loin de me haïr, vous me plaindrez peut-être.
Connoissez mieux, madame, un cœur où vous régnez,
Et ne l'outragez point, si vous le dédaignez.
Belle Éricie, enfin croyez que je vous aime;
Mais ne le croyez point comme Néoptolème.
Mon amour n'a jamais soumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, et peut-être des dieux,
Qui ne sait point offrir pour sacrifice un crime
Qui déshonoreroit l'autel et la victime.
Je vais à son destin livrer un malheureux,
Mais ce ne sera point par un traité honteux :
Ma vertu n'admet point de si lâche injustice,
Et mon cœur vous devoit un autre sacrifice.
Trop heureux si ce cœur, facile à s'enflammer,
Au gré de mon devoir l'avoit pu consommer!
Mais, dans l'état cruel où mon malheur me laisse,
On peut me pardonner un instant de foiblesse;
Et vous m'avez offert des soins si généreux,

Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous deux.
Votre père m'attend. Adieu, belle Éricie.
J'ai voulu vous revoir, mais mon âme attendrie
Ne pourroit soutenir vos pleurs prêts à couler,
Et qu'un fatal instant va bientôt redoubler.

ÉRICIE.

Ah! seigneur, arrêtez; et, si je vous suis chère,
Daignez de vos adieux m'expliquer le mystère.
Je sens un froid mortel qui me glace le cœur,
Et la mort n'a jamais causé plus de frayeur.
Hélas! au trouble affreux dont mon âme est saisie,
Puis-je encor souhaiter de me voir éclaircie?
Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans cesser d'être grand ni d'être généreux.
Ah! je vous reconnois à cet effort suprême.
Justes dieux! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, madame, c'est lui; c'est ainsi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

ÉRICIE.

Dites plutôt, seigneur, qu'à ce cœur sans pitié,
Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,
J'aurois dû reconnoître une race ennemie
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.
Inhumain! consommez vos généreux projets:
De votre haine enfin voilà les derniers traits.
Quel ennemi, grands dieux! offrez-vous à la mienne?
Quel dessein venez-vous d'inspirer à la sienne?

Ah ! si c'est à ce prix que vous donnez la paix,
Barbare, faites-nous la guerre pour jamais.
Vous ne démentez point le sang qui vous fit naître ;
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoître
Que par un noir projet qui n'est fait que pour vous :
Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups.
Quand par des soins trompeurs il a séduit mon âme,
Des plus cruels refus je vois payer ma flamme ;
Et quand je crois jouir d'un destin plus heureux,
Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.
Qui vous a dévoilé, seigneur, votre naissance ?
Glaucias n'a-t-il plus ni vertu ni prudence ?
Devoit-il un moment douter de vos desseins,
Et méconnoître en vous le plus grand des humains ?
Il faut, pour mon malheur, que le roi d'Illyrie
Vous ait moins estimé que ne fait Éricie.
Cruel, songez du moins, en courant à la mort,
Qu'un amour malheureux me garde un même sort.
Ne croyez point en moi trouver Néoptolème :
Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime.

PYRRHUS.

Ah ! voilà les transports que j'aurois dû prévoir,
Si l'amour m'eût laissé maître de mon devoir.
J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore,
Quelques tristes moments qui me restoient encore :
Je bravois le trépas ; mais je sens à vos pleurs
Qu'il a pour les amants son trouble et ses horreurs.
Ne m'offrez-vous les soins d'une ardeur mutuelle,
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle ?
Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais ?

Un parricide affreux nous sépare à jamais.
Songez, si je ne meurs, qu'il faut que je punisse;
Qu'un coupable avec moi n'est pas loin du supplice:
Songez enfin, madame, à ce que je me doi,
A ce que mon honneur m'impose envers un roi
A qui je dois un fils son unique espérance,
Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ÉRICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur? Ne pouvez-vous récompenser sa foi
Qu'aux dépens de vos jours et de ma propre vie,
Que vous sacrifiez au prince d'Illyrie?
Ah! laissez-moi le soin de vous le conserver,
Et, par pitié pour moi, songez à vous sauver.
C'est Éricie en pleurs qui vous demande grâce:
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace?
Est-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer?
Ah! du moins attendez qu'on ose vous livrer.

PYRRHUS.

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet outrage:
Je dois d'un si beau sang faire un plus noble usage.
La mort, pour mes pareils, n'est qu'un léger instant
Dont la crainte aux humains a fait seule un tourment.
Je vous perds pour jamais, adorable Éricie;
C'est là pour un amant perdre plus que la vie:
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'autel.
D'ailleurs, pour Glaucias j'eus toujours trop d'estime
Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ÉRICIE.

C'est-à-dire, seigneur, qu'il vous paroît plus doux
D'en rejeter ainsi l'indignité sur nous ;
Et que vous aimez mieux déshonorer mon père,
Pour m'en laisser à moi la douleur tout entière,
Et me faire haïr qui m'a donné le jour.
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour !
Hé bien ! cruel, allez trouver Néoptolème ;
Puisque vous le voulez, je vous rends à vous-même :
Mais, dans tous vos transports de générosité,
Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche ;
L'honneur ainsi le veut, et l'honneur seul me touche.
S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel, je sens tout le prix de la vie ;
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Éricie :
Mais Pyrrhus, en héros épris de vos appas,
Se met, en immortel, au-dessus du trépas.

ÉRICIE.

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie
Je vous laisse, seigneur, maître de votre vie.
Si vous ne rejetez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos desseins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor, gardez de l'entreprendre.
Belle Éricie, au nom de l'amour le plus tendre,
N'abusez point ici des secrets d'un amant
Qui pourroit de dessein changer en un moment.

Considérez sur qui tomberoit ma colère :
Vous pleurez un amant, vous pleureriez un père.
En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,
J'y consens ; mais daignez ne le point découvrir,
Et ne lui faites point mériter votre haine.
Qu'espérez-vous enfin d'une pitié si vaine ?
Songez que, dans l'état où m'a réduit le sort,
Il ne me reste plus que l'honneur de ma mort.
Ne me l'enviez point, et respectez ma gloire ;
Vivez pour en garder une tendre mémoire,
Et cessez de vouloir partager mes malheurs ;
Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.
Adieu, madame ; allez trouver Néoptolème :
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
M'exposer plus long-temps à tout ce que je vois,
C'est moins braver la mort que mourir mille fois.

(*Il sort.*)

ÉRICIE, *seule.*

Quoi ! seigneur, vous iriez vous livrer à mon père !
Ah ! puisqu'en vos fureurs votre cœur persévère,
L'inflexible Pyrrhus, qui déchire le mien,
Va le voir surpasser la fermeté du sien.
Mais Glaucias paroît. Quel soin ici l'appelle ?
Éclatez, vains transports de ma douleur mortelle,
Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret.

SCÈNE V.

GLAUCIAS, ÉRICIE.

GLAUCIAS.

Princesse, un ennemi qui ne l'est qu'à regret,
Et qui touche peut-être à son heure dernière,
Osera-t-il ici vous faire une prière ?
S'il fut long-temps l'objet de votre inimitié,
Il ne doit plus, hélas ! l'être que de pitié.
Les dieux viennent sur moi d'épuiser leur colère.
Je n'ai rien oublié pour fléchir votre père ;
Mais le cruel qu'il est me redemande un bien
Que ma pitié protège, et qui n'est pas le mien.
Il veut Pyrrhus ; il veut que je lui sacrifie
Le malheureux dépôt que le ciel me confie ;
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,
Et plonger dans l'horreur le reste de ma vie.
Plaignez mon triste sort, généreuse Éricie :
Vous êtes désormais mon unique recours ;
A des infortunés prêtez votre secours.
Je sais, dans les faveurs dont le ciel vous partage,
Que la beauté n'est pas votre seul avantage,
Et que les dieux, sur vous épuisant leurs bienfaits,
Ont de mille vertus enrichi vos attraits.
Mon cœur, prêt de vous voir unie à ma famille,
Vous prodiguoit déjà le tendre nom de fille :
Mais, puisque le destin me ravit la douceur

D'un bien qui m'eût comblé de joie et de bonheur,
Je veux traiter pour vous un plus noble hyménée,
De vous et de Pyrrhus unir la destinée.
Je sais que je ne puis former ces tristes nœuds
Sans outrager les lois, la nature et les dieux;
Mais la paix ne veut pas un moindre sacrifice.
Rendez à cet hymen votre père propice.
S'il soupçonne ma foi, qu'il emmène Illyrus,
Et confie à mes soins Éricie et Pyrrhus:
Vous vous serez tous trois un mutuel otage.
Néoptolème aura l'Épire pour partage:
Et je l'en laisserai paisible possesseur,
Pourvu que votre époux en soit le successeur.

ÉRICIE.

Ah! seigneur, plût aux dieux, et pour l'un et pour l'autre,
Que tous les cœurs ici fussent tels que le vôtre,
Et sussent, comme vous, régler sur l'équité
La vengeance des rois et leur avidité!
Qui ne seroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le soin du sort d'un misérable?
Les dieux, tout grands qu'ils sont, en ont-ils autant fait?
Qu'un père tel que vous est digne de regret!
Jugez à ma douleur si le cœur d'Éricie
A pu garder pour vous une haine endurcie.
Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis.
Hélas! pour conserver Pyrrhus et votre fils,
Vous n'aviez pas besoin d'employer la prière.
Que n'ai-je point déjà tenté près de mon père?
Rien ne peut désarmer sa haine et sa rigueur.
Je ne vous dirai point quelle en est ma douleur;

Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de larmes
Que le soin de ses jours ne vous causa d'alarmes.
Plût au ciel que celui de nous unir tous deux
Pût rendre à vos souhaits ce prince malheureux,
Et que de notre hymen les funestes auspices
Ne fussent point suivis de plus noirs sacrifices !
Adieu. Puisse le ciel, attendri par mes pleurs,
Les faire avec succès parler dans tous les cœurs !
Vous ne connoissez pas le plus inexorable :
Mais si je n'obtiens point un aveu favorable,
Seigneur, au même instant fuyez avec Pyrrhus,
Et me laissez le soin du destin d'Illyrus.
Emparez-vous surtout d'un guerrier invincible
Dont rien ne peut dompter le courage inflexible....
Que dis-je ? où mon amour se va-t-il égarer ?

GLAUCIAS.

O ciel ! à quels malheurs faut-il me préparer ?
Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle,
En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle ?
Ah ! madame, daignez ne me le point cacher,
Si d'un infortuné le sort peut vous toucher.
Vous avez vu mon fils ; je sais qu'il vous adore,
Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
Et que partout en vain ma tendresse poursuit.
Ma vie à ce cruel devoit être assez chère
Pour ne point l'arracher à son malheureux père ;
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi
Que pour mieux me manquer de parole et de foi.
Il a par ses serments surpris ma vigilance,

Dissipé mes soupçons, et trompé la prudence
D'un père en sa faveur toujours trop prévenu.
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.
Veut-il nous perdre tous, ou se perdre lui-même?
Grands dieux! faudra-t-il voir périr tout ce que j'aime?
Madame, ayez pitié de l'état où je suis.

ÉRICIE.

Ah! que demandez-vous? et qu'est-ce que je puis?
N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les moments nous sont chers, souffrez que je vous quitte.
Seigneur, il n'est pas temps d'interroger mes pleurs,
Lorsqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRICIE, ISMÈNE.

ÉRICIE.

Si je n'ai pu toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai-je obtenir d'un père qui l'abhorre?
Malheureuse! les dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puissants qui fléchissent les cœurs?
Et tu crois attendrir un prince inexorable
Que la soif de régner va rendre impitoyable;
Qui, maître du plus fier de tous ses ennemis,
Pour ne le craindre plus se croira tout permis!
Funeste ambition, détestable manie,
Mère de l'injustice et de la tyrannie,
Qui de sang la première as rempli l'univers,
Et jeté les humains dans l'opprobre et les fers,
C'est toi dont les fureurs toujours illégitimes
Firent naître à la fois les sceptres et les crimes:
Sans toi, rien n'eût borné ma gloire et mon bonheur.
Quel sort plus beau pouvoit jamais flatter un cœur?
Et mes yeux effrayés verront fumer la terre,
D'un sang qui doit sa source au maître du tonnerre!

Grand dieu ! ne souffre point qu'un père furieux
S'immole sans pitié le plus pur sang des dieux :
Daigne, loin d'employer la foudre à sa vengeance,
Tonner au fond des cœurs, et prévenir l'offense.

ISMÈNE.

Madame, il faut cacher ce mortel désespoir.
Glaucias, disiez-vous, demandoit à vous voir ?

ÉRICIE.

Je ne l'ai que trop vu ce prince déplorable,
Des rois les plus vantés modèle inimitable,
Qui n'a que l'honneur seul pour guide et pour objet,
Père moins malheureux encor qu'ami parfait.
Que de son sort cruel mon âme est attendrie !
Qu'il redouble les maux de la triste Éricie ?
Et ce roi généreux, si digne de pitié,
De ses malheurs encore ignore la moitié.
Hélas ! que je le plains ! Que de vertus, Ismène !
Est-ce donc là, grands dieux ! l'objet de votre haine ?
Que mon père n'a-t-il un cœur tel que le sien !
Qu'il auroit épargné de désespoir au mien !
Ismène, il ne vient point ; et mon impatience
Commence à soupçonner une si longue absence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir ?
Sans doute le cruel m'a voulu prévenir ;
Et, si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée
Dans les flots de son sang est déjà terminée.
Je ne sais quelle horreur me saisit malgré moi :
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi.
Je demande mon père, et mon âme éperdue

N'a peut-être jamais tant redouté sa vue.
Enfin je l'aperçois. Soutenez-moi, grands dieux!

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE, ISMÈNE.

NÉOPTOLÈME.

HÉLÉNUS que j'attends va paroître en ces lieux,
Ma fille. C'en est fait, ce guerrier redoutable,
Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable,
Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups,
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.
Sortez. Quoi! vous pleurez! qui fait couler vos larmes?
D'où peut naître à la fois tant de trouble et d'alarmes?
Parlez, c'est trop se taire : après ce que je voi,
Avez-vous des secrets qui ne soient pas pour moi?

ÉRICIE, se jetant aux genoux de Néoptolème.

Non, seigneur; mais ce n'est qu'aux genoux de mon père
Que je puis éclaircir ce funeste mystère.

NÉOPTOLÈME, la relevant.

Ma fille, en cet état que me demandez-vous?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux?
Que craignez-vous enfin d'un père qui vous aime?

ÉRICIE.

Ah! seigneur, pardonnez à ma douleur extrême.
Je sais que vous m'aimez, et ce n'est pas pour moi
Que je viens implorer les bontés de mon roi.

Ne vous offensez point si les pleurs d'Éricie
Osent d'un malheureux vous demander la vie.
L'infortuné Pyrrhus va vous être remis....

NÉOPTOLÈME.

Quoi! c'est du plus cruel de tous mes ennemis
Que vous osez, ma fille, embrasser la défense!
Et ne craignez-vous point vous-même ma vengeance?
D'où naissent pour Pyrrhus des sentiments si vains?
Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins,
Vous que je dois sur eux ou consulter ou croire?

ÉRICIE.

Non, mais vous me devez compte de votre gloire:
Elle est à moi, seigneur, autant qu'elle est à vous;
Et ce qui la flétrit se partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.
Vous verrez contre vous armer tout l'univers,
Et Pyrrhus chaque jour renaître des enfers.
Quoi! pour faire oublier le meurtre d'Æacide,
Vous méditez encore un double parricide!
Faudra-t-il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorsque vous en pouviez devenir le modèle,
Si votre ambition eût été moins cruelle?
Le ciel vous a comblé de ses dons précieux,
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux dieux,
La noblesse du sang, la valeur, la prudenee:
En faudra-t-il, seigneur, excepter la clémence?
Malgré mille revers, vous avez vu cent fois
L'univers vous placer parmi ses plus grands rois;

Et de tant de vertus le parfait assemblage
Deviendroit d'un tyran l'inutile partage!

NÉOPTOLÈME.

Ma fille, quels discours!

ÉRICIE.

Je m'égare, seigneur;
Mais daignez pardonner ces transports à mon cœur.
Mon respect a toujours égalé ma tendresse :
Loin de me reprocher un discours qui vous blesse,
A mes larmes, seigneur, laissez-vous attendrir,
Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
Glaucias est tout prêt à vous céder l'Épire :
Pour vous en assurer le légitime empire,
Ce prince pour Pyrrhus vous demande ma main.

NÉOPTOLÈME.

Pour Pyrrhus! Glaucias croit m'éblouir en vain.
Je connois mieux que lui le sang des Æacides :
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
Loin que cette union dût assurer mon sort,
Votre hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort.
C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tutelle,
Et nourrir entre nous une guerre éternelle.
Ce n'est point ma fureur qui demande son sang :
Je règne, et je dois tout à ce superbe rang.
Si de Pyrrhus enfin je m'immole la vie,
C'est au bien de la paix que je le sacrifie.

ÉRICIE.

Si jamais vous osiez lui donner le trépas,
Quelle guerre, seigneur, n'allumeriez-vous pas?

NÉOPTOLÈME.

Hélénus est le seul dont je crains le courage,
Et son amour pour vous dissipera l'orage;
Mais son courroux bientôt retomberoit sur moi,
Si j'osois à Pyrrhus engager votre foi.
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même :
Jugez par ce présent à quel point il vous aime.

ÉRICIE.

Ah! ne vous fiez point au présent qu'il vous fait :
C'est peut-être, seigneur, quelque piége secret.
Ce palais vous met-il à couvert de surprise?
Je ne sais; mais sur vous je crains quelque entreprise.
Ne vous exposez point à revoir Hélénus;
Et, si vous m'en croyez, emmenez Illyrus.

NÉOPTOLÈME.

Qu'aurois-je à redouter d'une âme généreuse?
Votre crainte, ma fille, est trop ingénieuse.

ÉRICIE.

Votre haine, seigneur, l'est plus que mon effroi,
Et vous ferme les yeux sur tout ce que je voi.
L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime,
Et la soif de régner vous déguise le crime :
Mais, si mes pleurs en vain combattent vos fureurs,
Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

NÉOPTOLÈME.

Ah! c'en est trop, ma fille, et ce discours m'outrage :
Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage.
Mais Hélénus paroît.

ÉRICIE.

Justes dieux!

NÉOPTOLÈME.

Laissez-nous.

ÉRICIE.

Ah ! seigneur, par pitié, souffrez-moi près de vous :
Je ne vous quitte point.

NÉOPTOLÈME.

Quels transports !

ÉRICIE.

Ah ! mon père,
Si jamais votre fille a pu vous être chère,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NÉOPTOLÈME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment :
Je me lasse à la fin d'une douleur si vaine.

ÉRICIE.

De ces funestes lieux ôte-moi, chère Ismène.
Si d'un infortuné je veux sauver les jours,
C'est à d'autres que lui qu'il faut avoir recours.

(Elle sort.)

NÉOPTOLÈME.

Que de trouble s'élève en mon âme éperdue !

SCÈNE III.

PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, GARDES.

NÉOPTOLÈME.

Seigneur, enfin la paix, si long-temps attendue,
M'est redonnée ici par ce même héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

Heureux si cette paix, qui tous deux nous rapproche,
Pouvoit être entre nous exempte de reproche!
Mais on doit pardonner aux soins de ma grandeur
Ce que semble de vous exiger ma fureur.
Je sais ce qu'il en coûte à des cœurs magnanimes,
Lorsqu'il faut immoler d'innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te sied-il pas bien de t'en justifier,
Toi qui nous as contraints à les sacrifier?
Épargne à ton honneur un discours inutile,
Qui doit faire rougir un descendant d'Achille;
Et ne nous fais pas voir, pour la seconde fois,
Un sujet altéré du meurtre de ses rois.

NÉOPTOLÈME.

Ai-je bien entendu? Quel sinistre langage!
A me l'oser tenir qu'est-ce donc qui t'engage?
Pourquoi par Cynéas me faire pressentir
Sur un espoir trompeur que tu viens démentir?
Est-ce en me préparant des injures nouvelles
Que l'on croit terminer de si grandes querelles?
Tu déclares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais,
Quoique je vienne ici remettre en ta puissance
Celui dont tu devrois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haine accable de malheurs.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! puisque c'est toi qui dois me le remettre,
Ne diffère donc point, ou cesse de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois ; tu peux t'en reposer sur moi,
Et, de plus, relâcher Illyrus sur ma foi.

NÉOPTOLÈME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
(à ses gardes.)
Gardes, faites venir le prince d'Illyrie.
(à Pyrrhus.)
Je vais dans un moment te le remettre ici ;
Mais commande, à ton tour, que Pyrrhus vienne aussi.

PYRRHUS.

Inhumain, ne crains point qu'on te le fasse attendre ;
Crains plutôt un aspect qui pourra te surprendre.
Mais daigne auparavant m'instruire de son sort ;
Sois sincère surtout : quel sera-t-il ?

NÉOPTOLÈME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, tyran, ta barbarie
Te coûteroit bientôt et le trône et la vie.
Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais, pour laisser ta haine agir en liberté,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
(Il jette son épée aux pieds de Néoptolème.)
Frappe, voilà Pyrrhus.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, ILLYRUS.

ILLYRUS, entrant.

Dieux ! qu'est-ce que je vois?

PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NÉOPTOLÈME.

Où suis-je ? Quel transport de mon âme s'empare !
Quel soudain mouvement tout à coup s'y déclare,
A l'aspect imprévu de cet audacieux ?

SCÈNE V.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, ILLYRUS, ÉRICIE, ANDROCLIDE, CYNÉAS, ISMÈNE, GARDES.

GLAUCIAS, entrant avec Éricie.

Que vois-je ? quel objet se présente à mes yeux ?
Hélénus désarmé devant Néoptolème !

NÉOPTOLÈME.

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même,
Et qui, loin d'essayer de fléchir ma rigueur,
Ose par sa fierté défier ma fureur ;
Qui me brave, me hait, me méprise et m'offense.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuste vengeance ?

Sont-ce les mouvements qu'il te doit inspirer?
Il se livre à tes coups; que veux-tu?

NÉOPTOLÈME.

L'admirer.
Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire.
Le malheur rend souvent le crime nécessaire;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux,
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.
C'est dans le sang des rois que j'ai puisé la vie;
Mais, quand je serois né des monstres d'Hyrcanie,
J'aurois été touché d'un trait si généreux.
Pyrrhus, un même sang nous a formés tous deux;
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens,
Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.
Je t'ai ravi le sceptre, et je te l'abandonne.
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne;
Et je préférerois à l'éclat de mon rang
L'honneur d'être avoué pour prince de ton sang.

PYRRHUS.

Si j'osois me flatter, malgré la mort d'un père,
Qu'un repentir si grand fût durable et sincère....

NÉOPTOLÈME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux
Qui me rend à moi-même, à mon prince, à mes dieux,
Seigneur. Je n'ose encor prétendre à votre estime:
Un bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime.
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas,
Et veuille de ma main recevoir ses états!

PYRRHUS.

A ce noble retour je sens que ma justice,
Malgré la voix du sang, doit plus d'un sacrifice.
Puisqu'un remords suffit pour apaiser les dieux,
Les rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainsi, jouissez de la vie :
Moi, je vous rends le sceptre en faveur d'Éricie.

NÉOPTOLÈME, lui présentant Éricie.

Daignez donc accepter ce gage de ma foi,
Seigneur; c'est le seul bien qui soit encore à moi.
(à Illyrus.)
Prince, sur cet hymen je n'ai rien à vous dire :
Votre cœur est trop grand pour ne point y souscrire.
(à Glaucias.)
Et vous, digne mortel dont les dieux firent choix
Pour être le vengeur et l'exemple des rois,
Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire,
Recevez votre fils pour prix d'un si grand bien.
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le mien.

FIN DE PYRRHUS.

CATILINA,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 12 décembre 1748.

A MADAME LA MARQUISE

DE POMPADOUR.

MADAME,

OSER faire paroître *Catilina* sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général. Il y a long-temps que le public vous a dédié de lui-même un ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : heureux si on l'eût jugé digne de sa protectrice ! Et qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme absolument oublié ? Soins généreux, qui ont plus touché que surpris. Que ne doit-on pas attendre d'une âme telle que la vôtre ? Puisse l'hommage que je vous rends, Madame, consacrer à la postérité la protection que vous accordez aux talents, et ce monument de ma reconnoissance !

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PERSONNAGES.

CATILINA.
CICÉRON, consul.
CATON.
PROBUS, grand-prêtre du temple de Tellus.
TULLIE, fille de Cicéron.
FULVIE.
LENTULUS.
CRASSUS.
CÉTHÉGUS.
LUCIUS.
SUNNON, ambassadeur des Gaules.
GONTRAN.
LICTEURS.

La scène est dans le temple de Tellus.



Ce fer que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.
Catilina, Acte V, Scène 6.

J. M. Moreau del. *J. F. Ribault sculp.* [illegible]



CATILINA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

Cesse de t'effrayer du sort qui me menace :
Plus j'y vois de périls, plus je me sens d'audace ;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, sert à la redoubler.
Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime.
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
Lentulus ; et le mien ne peut voir sans pitié
Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce tyran des Romains, l'amour de la patrie,
Te trompe, et se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?

Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire;
Et le rang de préteur, qui te lie au sénat,
Trouble en un conjuré le cœur du magistrat.
Tu crains pour Rome enfin; voilà ce qui t'arrête,
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense:
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur;
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre:
Mais un chef de parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis.
De toutes les grandeurs qui feront ton partage;
Je ne t'ai demandé que ce seul avantage;
Laisse-m'en donc jouir : mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance et sa foi.
Dis-moi, si ta fierté jusque-là peut descendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera comme lui balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.

Lentulus, dans le fond, doit assez me connoître
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître,
Et que ces cruautés qui lui font tant d'horreur
Sont de ma politique, et non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un chef de parti prend un aspect contraire:
Vertueux ou méchant au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable;
Il sera toujours grand s'il est impénétrable,
S'il est prompt à plier ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus et les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès:
Tel on déteste avant, que l'on adore après.
Je ne vois sous mes lois qu'un parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable.
S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus et toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on sait leur ressembler.
Un chef autorisé d'une juste puissance
Soumet tout, d'un coup d'œil, à son obéissance:
Mais dès qu'il est armé pour troubler un état,
Il trouve un compagnon dans le moindre soldat;
Et l'art de le soumettre exige un art suprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les subjuguer sans te rendre odieux.
Mais, avant que le jour nous surprenne en ces lieux,
Au temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle.
Son grand-prêtre Probus te sera-t-il fidèle?
Quoique rien en ce lieu ne borne son pouvoir,
Je ne sais si Probus remplira notre espoir.
Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asile,
Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile;
Mais au nouveau consul le grand-prêtre est lié
Par l'intérêt, le sang, l'orgueil ou l'amitié.
Lorsqu'à des conjurés ses pareils s'associent,
C'est par des trahisons que tous se justifient.
Aujourd'hui le sénat doit s'assembler ici;
Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci.
Je crains, je l'avoûrai, les fureurs de Fulvie;
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux et jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Eh! comment, dans un cœur qu'un si grand soin entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour et de haine?
L'amour pour tes pareils auroit-il des appas?

CATILINA.

Ah! si je le ressens, je n'y succombe pas.
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse flamme,
C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'âme;
Mais, dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité.
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie.
Ses grâces, sa beauté, sa fière modestie,

Tout m'en plaît, Lentulus; mais cette passion
Est moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
Tullie est ce que Rome eut jamais de plus rare:
Je vois à son aspect tout un peuple enchanté,
Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté:
Sans la foule des cœurs qui s'empressent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru si belle.
Mais je n'ai pu souffrir que quelque audacieux
Vînt m'enlever un bien qu'on croit si précieux.
Enfin je l'ai conquis, et sans cette victoire
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet:
Loin que de mes desseins il suspende l'effet,
Cette flamme, où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Est un fruit de ma haine et de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux:
Je tiendrai sous mes lois et la fille et le père,
Et j'y verrai bientôt la république entière.
Je sais que ce consul me hait au fond du cœur,
Sans oser d'un refus insulter ma faveur;
Il craint en moi le peuple, et garde le silence:
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toujours poursuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'esprit du sénat.
Au temple de Tellus voilà ce qui m'appelle.
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidèle,
M'y sert à ménager des traités captieux,
Où, sans rien terminer, je les trompe tous deux.

Mais, loin de confier nos desseins au grand-prêtre,
De ses propres secrets je suis déjà le maître.
J'ai flatté son orgueil par le pontificat;
J'ai parlé pour lui seul en public, au sénat,
Tandis que pour César, aidé de Servilie,
J'engageois Cicéron trompé par Césonie.
Enfin, Probus sait trop que, s'il m'osoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr.
Même ici, par ses soins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie:
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien,
Pour ne se point venger de tant de perfidie.
Elle est femme, jalouse, imprudente, hardie;
Elle sait tout: bientôt nous serons découverts,
Et je n'entrevois plus que de tristes revers.
Que faisons-nous dans Rome? et sur quelle espérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'assurance?
Contre César et toi les clameurs de Caton
Ne cessent d'irriter Antoine et Cicéron.
Ces deux consuls, tous deux amis de la patrie,
Brûlant de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,
Préviendront d'un seul coup ta haine et tes projets.
Déjà de toutes parts je vois grossir l'orage:
Crassus devient suspect, t'en faut-il davantage?
Et tu n'ignores pas que depuis plus d'un jour
Les lettres de Pompée annoncent son retour;
Que Pétréius, suivi de nombreuses cohortes,

Bientôt de Rome même occupera les portes.
César, dont le génie égale le grand cœur,
T'accuse d'imprudence et de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je sais que César désire ma retraite,
Pour briguer au sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir nos légions marcher sous ses drapeaux,
Et pour profiter seul du fruit de mes travaux :
Mais, si le sort répond à l'espoir qui m'anime,
Je ferai de César ma première victime.
Il est trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome, où le peuple m'adore,
Où je veux immoler ce sénat que j'abhorre ?
Le péril est égal, ainsi que la fureur ;
Et j'ai de plus sur eux ma gloire et ma valeur.
L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
Combien il est aisé de leur donner un maître ;
Et ce Pompée enfin, si fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi comme il fit devant lui.
Manlius, avec nous toujours d'intelligence,
Aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance,
Avec sa légion doit joindre Célius,
Et Céson avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers Gaulois le ministre fidèle,
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
Cesse de m'opposer une crainte frivole :
Dès demain je serai maître du Capitole.

C'est du haut de ces lieux que, tenant Rome aux fers,
Je veux avec les dieux partager l'univers.
Rome, je n'ai que trop fléchi sous ta puissance;
Mais je te punirai de mon obéissance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah! je te reconnois à ce noble langage :
Rome même est trop peu pour un si grand courage.
Remplis ton sort; fais voir à l'univers jaloux
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient : je te laisse.

CATILINA.

Va; dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse.
L'un et l'autre en secret daignez voir Manlius,
Et faites observer Fulvie et Curius.

SCÈNE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Eh quoi! seigneur, c'est vous que votre vigilance
A conduit le premier aux autels que j'encense!
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas?

CATILINA.

Je le sais, cependant je ne l'y cherche pas :
Votre intérêt, Probus, est tout ce qui m'amène,
Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine.

César, que Cicéron appuyoit au sénat,
César est désormais sûr du pontificat;
Il l'emporte sur vous, et son audace extrême
Veut soumettre à ses lois la religion même.
J'ai cru, de Cicéron qui vous est allié,
Que mon parti pour vous seroit fortifié,
Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire;
Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pu faire :
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les lois.
Ce sénat, le modèle et le tuteur des rois,
Qui fit à l'univers admirer sa justice,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice,
Qui puisoit ses décrets dans le conseil des dieux,
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos aïeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS.

Eh! ce n'est pas moi seul, seigneur, qu'il intéresse;
Il rejaillit sur vous encor plus que sur moi,
Vous, qu'un vil orateur fait plier sous sa loi;
Vous qui, jusqu'à ce jour, armé d'un front terrible,
Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible;
Qui, d'un sénat tremblant à votre fier aspect,
Forciez d'un seul regard l'insolence au respect :
A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave,
Enfin à votre tour vous souffrez qu'on vous brave,
Et vous abandonnez le soin de l'univers
A des hommes sans nom qui mettent Rome aux fers.
Eh! que m'importe à moi que le sénat m'outrage,
Que sa corruption mette à prix son suffrage?
L'univers ne perd rien à mon abaissement;

Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement;
Les dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître:
Vous seul.... Mais désormais méritez-vous de l'être,
Avec une valeur qui n'oseroit agir,
Et ce front outragé qui ne sait que rougir?
Quoi! pour vous engager à sauver la patrie,
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:
« La mort nous a ravi Marius et Sylla;
« Qu'ils revivent en toi; règne, Catilina? »....

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire.
Les crimes du sénat ne souillent point ma gloire.
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir et du mépris des lois;
J'admire en vous surtout cette âme bienfaisante
Que l'approche des dieux rend si compatissante:
Mais, parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel est-il?

CATILINA.

Mon devoir.
A combien de désirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conserver une vertu sans tache!
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
Dès que le bien public s'oppose au châtiment:
Ses intérêts sacrés font notre loi suprême;
Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
Considérez ce temple orné de mes aïeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos dieux.

Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mère
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révère ;
Et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux
Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien, et je lui dois la vie.

PROBUS.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ;
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur
Soit réduit à chercher un autre défenseur !
En vain, fondant sur vous sa plus chère espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance :
J'entrevois dans le cœur d'un fier patricien
Les foiblesses du cœur d'un obscur plébéien ;
Et c'est Catilina qui seul ici protége
Un reste de sénat impur et sacrilége,
Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets !
Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du sénat ont passé comme un songe.
Non, ce n'est plus ce corps digne de nos autels,
Où les dieux opinoient à côté des mortels :
De ce corps avili Minerve s'est bannie
A l'aspect de leur luxe et de leur tyrannie.
On ne voit que l'or seul présider au sénat,
Et de profanes voix fixer le consulat.
Enfin, Rome n'est plus sans le secours d'un maître.
Et qui d'eux plus que vous seroit digne de l'être ?
César semble promettre un superbe avenir,
Que peut-être moins jeune il osera tenir.
Lucullus n'est plus rien, et son rival Pompée

N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.
Crassus, plein de désirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de son génie....
Mais je veux respecter le père de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage insensé,
Un faste de vertu qu'on a trop encensé.
Le reste n'est point fait pour prétendre à l'empire :
C'est à vous seul, seigneur, que j'ose le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reste des humains
Que, sans avoir des dieux emprunté le tonnerre,
Un seul homme a changé la face de la terre !

CATILINA.

Ministre des autels, que me proposez-vous ?

PROBUS.

La gloire de bien faire, et le salut de tous ;
Ce qu'un grand cœur, flatté de cet honneur suprême,
Auroit dû dès long-temps se proposer lui-même.

CATILINA.

Ah ! Probus, je l'avoue, une si noble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur ;
Je sens que, malgré moi, mes scrupules vous cèdent.

PROBUS.

Hé bien ! qu'à ce remords de prompts effets succèdent :
D'armes et de soldats remplissons tous ces lieux,
Où le sénat impie ose troubler mes dieux ;
Dans un sang ennemi.... Mais j'aperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie.

J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis;
Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.

(Probus se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE III.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

Quoi! madame, aux autels vous devancez l'aurore!
Eh! quel soin si pressant vous y conduit encore?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes dieux!

TULLIE.

Si ce sont là les dieux à qui tu sacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que, si leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre:
Ma gloire et mon amour craignent de s'y méprendre;
Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE.

Ah! ce n'est qu'à vous seuls, grands dieux! que je m'adresse,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse,
Monstres dont la fureur bravent les immortels,
Et que le crime suit jusqu'au pied des autels;
Qui, tout baignés d'un sang qui demande vengeance,
Osent des dieux vengeurs insulter la présence.

Le sang de Nonius, versé près de ces lieux,
Fume encore; et voilà l'encens qu'on offre aux dieux!
La sacrilége main qui vient de le répandre
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'est point Mithridate ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins;
Grands dieux! c'est une main plus fatale et plus chère
Qui menace à la fois la patrie et mon père.
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos soupçons au silence:
Songez, pour violer le respect qui m'est dû,
Qu'il faut auparavant que je sois convaincu;
Qu'il faut l'être soi-même, avant que d'oser croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire;
Que l'amour est déchu de son autorité,
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel! tu peux porter à la triste Tullie
Tous les coups que ta main réserve à la patrie.
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur:
Ce cœur que trop long-temps a souillé ton image,
N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre et d'outrage:

Rien ne peut expier la honte de mes feux.
Mais ne présume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un seul moment dès qu'il te sait coupable:
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
Grands dieux! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure,
Que pour un assassin, un rebelle, un parjure?
Et le barbare encore insulte à ma douleur!
Il veut que mon devoir respecte sa fureur!
Mais, cruel, mon amour n'en sera point complice;
Dût-on charger ma main du soin de ton supplice,
Je n'hésiterai point à te sacrifier.
Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

CATILINA.

Eh! de quoi voulez-vous que je me justifie?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais, puisque ton orgueil s'obstine à le nier,
Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
Esclave, paroissez.

SCÈNE IV.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, déguisée en esclave.

CATILINA, à part.

Que vois-je? c'est Fulvie!

TULLIE, à Fulvie.

Parlez; je vous l'ordonne au nom de la patrie.

FULVIE.

Qui? moi parler, madame! A quel péril affreux
Exposez-vous ici les jours d'un malheureux!
D'un Romain, quels qu'en soient le rang et la naissance,
Je sais combien je dois respecter la présence:
De celui-ci surtout je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez, et dépouillez ce frivole respect.
Un esclave enhardi par le salut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme?
Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux?
Répondez : quel est-il?

FULVIE.

C'est un séditieux.
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et le plus grand de tous, s'il étoit moins coupable.
Oui, madame, c'est lui : voilà le furieux
Qui veut souiller de sang sa patrie et ses dieux,
Égorger le sénat, immoler votre père,
Et, la flamme à la main, désoler Rome entière.

CATILINA, feignant de ne pas reconnoître Fulvie.

Quoi! vous osez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux si peu dignes de foi!
Et vous me réduisez à souffrir qu'un esclave,
Au mépris de mon rang, me flétrisse et me brave!
Ah! c'est pousser l'injure et l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime, et non pas du témoin.
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre :
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.

(à Fulvie.)
Adieu. Vous, suivez-moi.

CATILINA, arrêtant Fulvie.

Non, non, il n'est plus temps:
Cet esclave est chargé d'avis trop importants.
D'ailleurs, dès qu'avec lui vous osez me commettre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

SCÈNE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel est donc ton dessein!

CATILINA.

C'est au nom du sénat et du peuple romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en imposer;
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA.

Non: loin que ma fierté désormais le récuse,
C'est devant le sénat que je veux qu'il m'accuse.
Puisqu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,
C'est à Probus, madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, songez, madame, à sauver la patrie.
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCÈNE VI.

CATILINA, seul.

Qu'aurois-je à redouter d'une femme infidèle?
Où seront ses garants? Et d'ailleurs, que sait-elle?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron;
Projets abandonnés, mais dont ma politique
Par leur illusion trompe la république,
Sait de ce vain fantôme occuper le sénat,
L'effrayer d'un faux bruit ou d'un assassinat,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrières,
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumières.
Maître de mes secrets, j'ai pénétré les siens,
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux consuls je me suis assuré :
Plus que moi, contre l'autre, Antoine est conjuré :
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
Et je sais qu'à ce prix il me sera fidèle.
Voilà comme un consul qui pense tout prévoir
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Africain peu soumis, le Gaulois indomptable,

Tout l'univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets,
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.
Ce n'est pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête :
Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête.
Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai séduit tes vieillards ainsi que ta jeunesse,
César, Sylla, Crassus, et toute ta noblesse....
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend :
Ménageons avec lui ce précieux instant,
Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins :
Maître de l'univers, si tu l'es des Romains,
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'ABUSEZ point, Probus, de l'état où je suis ;
Je vous perdrai : du moins, songez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractère,
Pouvoir impunément défier ma colère,
Et que mon cœur, tremblant à l'aspect de ce lieu,
Va mettre au même rang le ministre et le dieu :
Et quel ministre encore! un sacrilége, un traître,
Qui, de Catilina devenu le grand-prêtre,
Des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau,
Et du sang des Romains nourrir ce dieu nouveau;
Lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie;
Qui, de ses propres dieux profanateur impie,
Prête leur sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le prêtre et souille les autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie,
Et, loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.
Considérez l'abîme où va vous engager

Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez vous venger; vous vous perdez vous-même,
Et, de plus, un amant qui peut-être vous aime.
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,
Qu'il n'ait livré notre âme à d'éternels remords.
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance.
On punit l'inconstant; mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse et l'espoir d'un retour.
Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie?
A travers les fureurs dont votre âme est saisie,
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?
Vous savez les projets que votre amant médite :
En pénétrez-vous bien les détails et la suite?
Un homme tel que lui doit-il à découvert
Se montrer sans prudence au grand jour qui le perd?
Peut-il porter trop loin l'artifice et la feinte?
Non : il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe;
Que l'amour même en vain y cherche des secrets.
Que pour lui la raison et l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire
Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout pour servir un consul qui le flatte;
Devenu du sénat et l'idole et l'espoir,
Cicéron est armé du souverain pouvoir :
Le sénat, qui sur lui redoute une entreprise,

Pour mettre son héros à couvert de surprise,
De l'ordre équestre entier le fait accompagner.
Puisqu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner.
Pour le faire périr, il faut la force ouverte;
Mais ce seroit sans fruit travailler à sa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs;
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs!
Plus de raison alors; et la fière Fulvie
Expose un nom célèbre aux mépris de Tullie,
Se couvre sans rougir d'un vil déguisement!
Pourquoi ce déshonneur? pour perdre son amant!
Ah! madame, ce cœur, dont j'ai plaint la tendresse,
De l'habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse?
Dans quel sein déposer des secrets dangereux,
Si le cœur d'une amante est un écueil pour eux?
Vit-on jamais l'amour, dans sa plus noire ivresse,
Emprunter du dépit une langue traîtresse?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi, ministre ambitieux?
Et quelle foi doit-on à des séditieux?
La garder aux méchants, c'est partager leurs crimes.
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes;
Et je sais, quand la haine enflamme vos pareils,
Jusqu'où va la noirceur de leurs lâches conseils,
Surtout lorsqu'il s'agit de venger leurs injures.
César est désigné souverain des augures:
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux:
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne sois point coupable,

Moi qui viens de sauver un consul odieux
Qui s'est osé jouer d'un ministre des dieux,
Qui, de sa dignité dépositaire habile,
Plein de faste aux autels, et près des grands servile,
Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur,
Et n'adore en effet que la seule faveur?
Mon devoir m'ordonnoit de sauver la patrie :
Imitez-le, ou gardez vos conseils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons
Qui ne font qu'irriter ma haine et mes soupçons.
Cessez de me flatter qu'on peut m'aimer encore;
J'ai trop vu la beauté que l'infidèle adore :
Mes yeux avant ce jour ne la connoissoient pas,
Mais vous me payerez ses funestes appas.
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence,
Moi que déshonoroit la seule concurrence.
Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un secret?
Et pourquoi, s'il est feint, m'en cacher le projet?
Traître, ce n'est pas vous qui deviez me l'apprendre;
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un secret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On est toujours en droit d'en trahir le mystère,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ose taire.

PROBUS.

Hé bien! perdez, madame, un homme généreux
Qui veut briser les fers de tant de malheureux;
Vengez votre beauté d'un amant infidèle,
Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cèle;
D'un long embrasement devenez le flambeau,

Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient ; évitez sa présence,
Ou du moins gardez-vous d'irriter sa vengeance.

SCÈNE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

Probus, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi ?
Quel opprobre pour Rome ! et quel affront pour moi !
C'est aux yeux du sénat, aux miens, qu'une Romaine,
Au mépris des devoirs où son sexe l'enchaîne,
Sous un déguisement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des Romains,
De ses folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner seulement s'éclaircir de son crime !
Et, lorsque tout conspire à me justifier,
Sa jalouse fureur veut me sacrifier !
Eh ! quel étoit le but où ma valeur aspire ?
Pour qui voulois-je ici conquérir un empire ?
Est-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer sous mes coups ?
Non ; c'est pour une ingrate à qui je sacrifie
Ma gloire, mon devoir, et le soin de ma vie.

FULVIE.

Poursuis, Catilina : le reproche sied bien
A des cœurs innocents et purs comme le tien ;
Mais dans l'art de tromper, ta science suprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.

Va, cesse d'éclater sur mon déguisement;
Tout, jusqu'à ton courroux, est faux en ce moment.
Égorge Cicéron aux yeux de sa famille,
Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et, Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère,
Rien ne garantiroit la tête de son père.
Mais de quoi te plains-tu? quel est mon attentat?
Est-ce moi qui prétends t'accuser au sénat?
De l'espoir d'être à toi ma tendresse enivrée
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois et César et Crassus,
Les enfants de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel! j'aurois voulu que tout ce qui respire
Eût été comme moi soumis à ton empire.
Mais tandis que pour toi je séduisois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi?
C'est elle qui te perd, ingrat; ce n'est pas moi.
Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire;
Mais c'est là seulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous désunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Eh! pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
De sauver les débris d'un nom de république
Porteroit une amante à perdre son amant?
Mais pour t'en garantir je ne veux qu'un moment.

Abandonne à mon cœur le soin de ta défense.
Je ne sais s'il te doit ou tendresse ou vengeance;
Je ne veux sur ce point nul éclaircissement
Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement.
Mais, par un désaveu, souffre que j'humilie
A l'aspect du sénat l'orgueilleuse Tullie.
Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie en me perdant se rend digne de moi;
Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux ni mon estime.
C'est au sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui:
Je ne redoute rien ni de vous ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûteroit la vie.
Ainsi déclarez tout; c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.
Mais je vois les licteurs, et le consul s'avance:
Éloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat!
Adieu: tu me verras ce jour même au sénat.
(Elle sort.)

CATILINA.

Probus, suivez ses pas: allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici se rendre.

SCÈNE III.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON, fait signe aux licteurs de s'éloigner.

C'EST vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un sénateur jaloux et furieux,
Mais comme un ennemi qui sait régler sa haine
Sur ce qu'en peut permettre une vertu romaine.
Enfin, depuis le jour que le sort des Romains,
Par le choix des tribuns, fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, soigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un si noble adversaire.
Je remportai sur vous l'honneur du consulat,
Sans acheter les voix du peuple et du sénat;
Et vous savez assez que cette préférence,
Qui flattoit vos désirs, passoit mon espérance.
Mais le sénat, toujours en butte à vos mépris,
Réunit en moi seul les vœux et les esprits.
Encor si quelquefois vous daigniez vous contraindre;
Que, fait pour être aimé, vous vous fissiez moins craindre;
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectassiez moins un orgueil odieux!
Mais, bravant le sénat et les consuls ensemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
Regardez ces autels, voyez parmi nos dieux
Ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux:
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.

Si, moins ambitieux, votre haute valeur
Ne nous eût inspiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage
Aux vertus dont le ciel a fait votre partage?
Politique, orateur, capitaine, soldat,
Vos défauts des vertus ont même encor l'éclat.
Quel citoyen pour nous, et le plus grand peut-être,
S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître!
On dit..... Mais je crois peu des bruits mal assurés
Qui vous osent nommer parmi des conjurés.
Tout défiant qu'il est, Caton ne l'ose croire.
Cependant le sénat, jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits qui dans un sénateur
Pourroient en vous blessant blesser son propre honneur,
Dès hier vous nomma gouverneur de l'Asie.
Pompée et Pétréius, descendus vers Ostie,
L'un et l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc, et songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le sénat veut, sans me consulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejeter.
Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre;
Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre,
Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
On me hait; on me craint: on conspire dans Rome;
Parmi des conjurés c'est moi seul que l'on nomme:
Cependant le sénat, peu certain de ma foi,

Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi;
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lorsqu'il peut par la foudre arrêter mes projets.
Mais d'un consul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'est lui qui m'exile,
Et ne point abuser de la crédulité
D'un sénat trop jaloux de son autorité:
Car enfin tous ces bruits, enfants de sa foiblesse,
N'ont d'autres fondements qu'un soupçon qui vous blesse.

CICÉRON.

N'est-ce rien, selon vous, que d'être soupçonné?
A votre ambition sans cesse abandonné,
Vous causez tant de trouble et tant d'inquiétude,
Que le moindre soupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ose alarmer le pouvoir souverain,
On est toujours suspect d'un coupable dessein.
Peut-on trop sur ce point rassurer la patrie?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie?
C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entends: c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi, c'est à tort qu'on m'accuse;
Et je suis criminel dès que je le refuse.
Mais, malgré l'appareil d'un frivole discours,
Je perce en ce moment à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'est pas ce qui vous guide:
C'est le seul mouvement d'une haine perfide,

Que le fiel de Caton sut toujours enflammer,
Et que mes soins en vain ont tenté de calmer.
J'ai fait plus : j'ai brigué jusqu'à votre alliance ;
Et lorsque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit rassurer les esprits,
Vous osez le premier signaler des mépris !
Et depuis quand, seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire,
Quand ce même Caton, citoyen furieux,
Répand seul contre moi ces bruits injurieux
Que vous autorisez avec trop d'imprudence,
Vous qui, de son orgueil nourrissant l'insolence,
Consacrez chaque jour ses transports insensés ?
Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez.
Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes :
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertu que la férocité ;
Prompt à se courroucer, enclin à contredire,
La haine est le seul dieu qui le meut et l'inspire.
Mais c'est perdre le temps en discours superflus,
Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
Alarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse,
L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse ;
Et comme il vous falloit le secours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,
Vous m'avez fait nommer gouverneur de l'Asie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalousie :
Mais mon nom seul ici vous faisant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.

Déjà par Manlius l'Italie occupée
Va bientôt se remplir des troupes de Pompée;
Et ce fameux vainqueur de tant de nations
Vous offre son épée avec ses légions.
Que d'inutiles soins, dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré disposer de ma vie!
Car de ces noirs complots qui causent tant d'effroi
Elle a dû déclarer que le chef c'étoit moi.
Je ne présume pas qu'à son devoir soumise
Elle a pu vous celer le chef de l'entreprise :
Pourquoi donc au sénat ne pas me déférer?
J'entrevois les raisons qui vous font différer;
C'est que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports suspects d'un malheureux esclave.
Mais mon honneur m'engage à vous désabuser :
Avec ce seul témoin vous pouvez m'accuser;
Son nom garantit tout. Cet esclave est Fulvie,
Qui, jalouse en secret des charmes de Tullie,
A cru devoir troubler quelques soins innocents
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes si touchants.
Qui croiroit qu'un consul si prudent et si sage
Eût été le jouet d'un femme volage?
Vous rougissez, seigneur; mais c'est avec éclat
Que je veux aujourd'hui me venger au sénat :
Car c'est là qu'en consul vous devez me répondre,
Et c'est là qu'en héros je saurai vous confondre.
Adieu.

SCÈNE IV.

CICÉRON, seul.

Dans quel désordre il laisse mes esprits !
Quelle honte pour moi, si je m'étois mépris !
Catilina pourroit ne pas être coupable ;
Mais qu'il est dangereux ! et qu'il est redoutable !
Quel ennemi le sort nous a-t-il suscité !
Que de courage ensemble et de subtilité !
Son génie éclairé voit, pénètre, ou devine.
Rome n'est plus ; les dieux ont juré sa ruine.
Essayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur.
S'il paroît au sénat, et qu'il s'y justifie,
Son triomphe bientôt me coûtera la vie.
Malgré tous ses détours, j'entrevois ce qu'il veut ;
Mais nous serions perdus s'il osoit ce qu'il peut.
Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie,
Puisqu'il faut que le mien jusque-là s'humilie.
Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron !
Allons revoir ma fille, et consulter Caton :
C'est là que je pourrai, dans le cœur d'un seul homme,
Retrouver à la fois nos dieux, nos lois, et Rome.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

Arrêtons, cher Gontran : c'est dans ces lieux sacrés,
Décorés avec faste, au fond peu révérés,
Qu'à la face des dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'alarme, et qui les déshonore :
C'est ici que bientôt Crassus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfants de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'histoire,
Et qui de leurs aïeux flétrissent la mémoire,
Vont de leur sang impur sceller leur union,
Et livrer Rome entière à la proscription.
Heureux si je pouvois, en ce désordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même !
Entraîné dès long-temps, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui séduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou ministre infidèle.

GONTRAN.

Quoi ! des Gaules ici Sunnon ambassadeur

De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur!

SUNNON.

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain titre
Lorsqu'un autre intérêt devient mon seul arbitre.
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux;
Mais où sont les Romains, leurs lois, même leurs dieux?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
Parmi des furieux sans frein et sans justice?
C'est aux événements à disposer de moi.
D'ailleurs, dans ce chaos, à qui garder ma foi?
A de vils sénateurs noyés dans la mollesse,
A deux consuls jaloux et désunis sans cesse?
L'un des deux, sans honneur et sans fidélité,
Abuse chaque jour de son autorité:
L'autre a mille vertus, mais n'ose en faire usage.
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au dehors, méprisable au dedans,
Le sénat n'est enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, divisés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage,
A peine il fut formé, qu'il détruisit ses rois:
Il détruit aujourd'hui l'autorité des lois.
Après avoir détruit et lois et diadème,
Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la sédition:
Rien ne peut nous sauver que leur division.
Tu ne sais pas encor quel péril nous menace.
Un Romain (tu connois sa valeur, son audace),
Et quel Romain encor! César depuis un an
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran;

C'est à nous gouverner que ce héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son empire,
Nous sommes tous perdus; et Gaulois et Germains
Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Grèce, Rome, et l'univers ensemble,
Eurent de plus parfait, dans César se rassemble :
Prudent, ambitieux; l'homme de tous les temps,
De toutes les vertus et de tous les talents;
Intrépide, éclairé; d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient : cher Gontran, laisse-nous.

SCÈNE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

Je vous cherche, Sunnon, et j'ai besoin de vous.
De nos desseins secrets la trame est découverte,
Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
Le sénat éperdu, les chevaliers épars,
Appellent à grand bruit le peuple au champ de Mars;
De toutes parts enfin on murmure, on s'assemble :
Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
L'instant fatal approche; et, loin d'en être ému,
Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
Je craignois les délais : ils sont toujours à craindre.
Le feu des factions est facile à s'éteindre;
Ainsi l'on ne peut trop hâter l'événement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
Je suis Gaulois, ainsi fidèle à ma parole :
L'honneur est parmi nous le premier de nos dieux.
Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
Et d'un ambassadeur quel est le ministère;
Que je suis retenu par une loi sévère
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le mystère :
Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espère.
Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
Et si ce n'est pour nous que changer de tyrans,
Si nos traités ne sont fondés sur la justice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous unisse.
Notre unique vertu n'est pas notre valeur :
Nous aimons la justice autant que la candeur.
Quoique enfant de la guerre, allaité sous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous surpassez par votre urbanité,
Nous l'emportons sur vous par notre intégrité.
C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui préside,
Et de nos intérêts l'équité qui décide;
Nos dieux, nos souverains, l'autorité des lois,
La gloire, le devoir, notre épée, et nos droits;
Aussi prompts que vaillants, francs et pleins de noblesse,
Obéissants par choix, et soumis sans bassesse.
Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets,
A faire des amis, qu'à faire des sujets.
Comme nous ne voulons que le simple héritage

Dont les temps et le sort firent notre partage,
Voyez si, du sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce discours, ou trop fier ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majesté du Tibre;
Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
Je parlerois aux dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime;
Mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
Je ne suis point surpris qu'un ministre soupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir soulager l'univers,
Je prétende, au contraire, appesantir ses fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
Et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis chef, il est vrai, d'un parti dangereux;
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux.
Souvent, pour s'assurer de leur obéissance,
Il faut laisser régner le crime et la licence.
Le choix des conjurés est un choix hasardeux,
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux:
Le projet le plus grand, l'action la plus belle
A quelquefois besoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la soif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut user du flambeau de la guerre
Que pour subjuguer Rome et désoler la terre,

Vous vous trompez, Sunnon. Considérez l'état
Du sénat et des lois, du peuple et du soldat;
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
A son titre pompeux de maîtresse du monde.
Les pirates divers que Pompée a défaits
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
Mais je suis las de voir triompher l'injustice:
Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice;
Que j'immole à nos lois ce sénat orgueilleux,
Pour rendre l'univers et les Romains heureux.
Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j'aspire,
Non au funeste honneur de conquérir l'empire;
Et comme j'ai toujours estimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne présumez pas que de votre courage
Dans ces murs malheureux je veuille faire usage;
Les conjurés et moi, quel que soit le danger,
Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger;
Au contraire, je veux que, fuyant de la ville,
Au camp de Manlius vous cherchiez un asile.
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout semble me livrer une ville alarmée;
Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une armée.
Que le sénat ici tombe sous mes efforts,
Ce n'est point accabler ce redoutable corps
Qui renaît de lui-même, et qui se multiplie
Dans l'univers entier comme dans l'Italie,
Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.

Je veux, si les destins me sont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis secourables,
Quelque retraite enfin dans un jour malheureux :
De vous, de vos amis, c'est tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah ! dès que votre bras s'arme pour la justice,
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse :
Je vous réponds de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garants?

SUNNON, lui présentant la main.

Touchez dans cette main ; ce sont là nos serments.
Adieu, Catilina. Quelqu'un vient ; c'est Tullie.

(Il sort.)

CATILINA, seul.

Que sa triste vertu me pèse et m'humilie !
Fuyons ; n'exposons point tant de fois en un jour
Des cœurs nés pour la gloire aux attraits de l'amour.

SCÈNE III.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

Arrêtez un moment ; j'ai deux mots à vous dire.
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inspire,
Je ne sais si je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une amante en courroux,
Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,
N'en accusez que vous et votre fier silence ;

Car vous pouviez d'un mot désabuser mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeste erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon estime,
Un témoin dont le nom vous eût absous du crime,
Et que rendoit suspect son amour irrité?
Vous savez de mes mœurs quelle est l'austérité;
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte et le remords
D'avoir trop écouté ses coupables transports?
Falloit-il exposer une âme vertueuse
A servir les fureurs d'une âme impétueuse?

CATILINA.

Ah! je n'étois déjà que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A respecter ses feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre;
Et son sexe, et son nom, tout m'oblige à la plaindre.
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secrètement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un et l'autre au sénat,
Évitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire?

Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur et ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache ou je fuie;
Que, laissant le champ libre à l'insensé Caton,
Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom;
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre père,
Sur son absence même au sénat me défère?
Comment! lorsque vous-même, échauffant sa fureur,
Vous me livrez au peuple, et me perdez d'honneur,
Que sur de faux rapports déjà l'on délibère,
Que contre moi Caton éclate sans mystère;
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du sénat quelque ménagement;
Que le consul, enfin, touché de mon absence,
Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense?
Ah! ne présumez pas que leur mauvaise foi
Puisse m'en imposer et triompher de moi.
Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie?

CATILINA.

Non; mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous pussiez me tromper à mon tour.
La plus légère peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins en ma présence épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah ! s'il écoutoit moins le dangereux Caton
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous et moi nous eussions sauvé la république.

TULLIE.

Il en est temps encor, cruel ; écoutez-moi :
N'allez point au sénat ; fiez-vous à ma foi.
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse :
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse ;
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi ! vous pouvez m'aimer, et me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier !
L'amour vous justifie, et reprend son empire :
Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire.
Le sénat contre vous n'a rien fait publier,
Ah ! laissez-moi l'honneur de vous concilier ;
Laissez-moi réunir mon amant et mon père.
Hélas ! étoit-ce à moi d'en parler la première ?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix ?
Vous êtes des Romains la plus noble espérance ;
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le sénat ?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
Le consul à son tour voudra s'y faire entendre ;
Et bientôt vos amis, ardents et furieux,

De carnage et d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante est née ?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains ;
Accordez à mes pleurs la grâce des Romains ;
Et qu'il soit dit du moins de l'heureuse Tullie
Que le dieu de son cœur fut dieu de sa patrie.

CATILINA.

Ah ! madame, cessez de vouloir m'abuser :
J'aimerois mieux vous voir, constante à m'accuser,
Armer contre ma vie un sénat qui m'abhorre.
Quoi ! c'est moi qu'on veut perdre, et c'est moi qu'on implore !
Que dis-je ? c'est à moi que Tullie a recours
Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours !
C'est pour eux, non pour moi, qu'elle verse des larmes !
Et loin de m'arracher à leurs perfides armes....
Je la vois avec eux conspirer à l'envi !
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi ;
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre.
Eh ! sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir ?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir ?
Quoi ! sur le seul rapport d'un témoin méprisable,
Sans rien examiner, vous me croyez coupable !
Et, sans en exiger d'autre éclaircissement,
Votre austère vertu sacrifie un amant !
Cet exemple est si grand, qu'il faut que je l'imite.
Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien ! cruel, adieu pour la dernière fois.

CATILINA, seul.

Que je me sens touché ! que mon âme est émue !
Ah ! que n'ai-je évité cette fatale vue !
Mais j'aperçois Probus.

SCÈNE IV.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que dès ce même instant, seigneur, il faut partir :
Tout s'arme contre vous, et le sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble ?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux ;
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi ! seul et sans défense ?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence ;
Ainsi ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y pensez-vous ?
Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance ;
Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.

Plus le sénat vous craint, plus il faut du sénat
Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA.

Non, Probus; et je brave un péril qui vous glace.
Le succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit;
L'intrépide voit mieux, et le fantôme fuit :
L'instant le plus terrible éclaire son courage,
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité;
Elle est dans un projet faux et mal concerté :
Mais s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence;
Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu. Dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, CRASSUS, CATON, et le reste des SÉNATEURS.

CICÉRON.

Arbitres souverains de Rome et de ses lois,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire :
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoit le soin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre et des mers vous promettre l'empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.
Pourrai-je sans frémir nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla?
Lui que la cruauté, l'orgueil et l'insolence
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance;
Lui qui, toujours coupable et toujours impuni,
Veut ce que n'eût osé l'univers réuni,

Subjuguer les Romains? O vous que Rome adore,
Et qui par vos vertus la soutenez encore!
Vous, l'appui du sénat et l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'état et des lois,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Eh! que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,
Où l'intérêt, l'orgueil, commandent tour à tour;
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour;
Où de tant de héros je vois flétrir la gloire?
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eut un sénat et des législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni lois ni sénateurs?
Où retrouver enfin les traces de nos pères
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du sénat?
Ah! de vos premiers temps rappelez la mémoire.
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire:
Vous imitez si mal vos illustres aïeux,
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on? Catilina conspire!
Est-il si criminel d'aspirer à l'empire,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner?
Un trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable.
Voyez de votre état la chute épouvantable,
Ce que fut le sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.

Scipion, qui des dieux fut le plus digne ouvrage;
Scipion, ce vainqueur du héros de Carthage;
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur se vit presque flétri.
Alors la liberté ne savoit pas dans Rome
Du simple citoyen distinguer le grand homme;
Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
Se soumit en tremblant à votre tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du sang des sénateurs innonde nos murailles :
Il fait plus; ce tyran, las de régner, enfin
Abdique insolemment le pouvoir souverain,
Comme un bon citoyen meurt heureux et tranquille,
En bravant le courroux d'un sénat imbécille
Qui, charmé d'hériter de son autorité,
Éleva jusqu'au ciel sa générosité,
Et nomma sans rougir père de la patrie
Celui qui l'égorgeoit chaque jour de sa vie.
Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
Vous ne trembleriez point devant Catilina :
Par là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le sénat,
Que Caton de son nom croit rehausser l'éclat?
Mais il devroit savoir que l'homme vraiment sage
Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos aïeux?
Si ces temps sont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.

Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage?
Rome est ce qu'elle fut : ses changements divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'univers?
Non; car ce fier Sylla, d'odieuse mémoire,
Même en l'asservissant, combla Rome de gloire.
Mais c'est trop s'occuper de reproches honteux,
Importunes leçons d'un censeur orgueilleux
Qui se trompe toujours au zèle qui l'enflamme.
Que Caton à son gré nous méprise et nous blâme :
N'aurons-nous désormais d'oracles que Caton,
Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron?
Où sont vos ennemis? quel péril vous menace?
Un simple citoyen vous alarme et vous glace!
A percer ses complots j'applique en vain mes soins;
Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
Où sont des conjurés les chefs et les soldats?
Les fureurs de Caton et son impatience
Dans le sein du sénat semant la défiance,
On accuse à la fois Cépion, Lentulus,
Dolabella, César, et moi-même Crassus.
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence:
On craint Catilina, cependant on l'offense;
Mais, plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme et des amis qui pourroient le venger.
Et quel est, dites-moi, le témoin qui l'accuse?
Une femme jalouse, et que l'amour abuse;
Qui, sur les vains soupçons d'une infidélité,

Veut surprendre à son tour votre crédulité;
Qui, sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haine.
Si je plains l'accusé, c'est parce qu'on le hait:
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait;
Car la haine a souvent fait plus de faux coupables,
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus, et quand même il seroit criminel,
Faut-il, comme Caton, être toujours cruel?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome!
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand homm
La rigueur n'a jamais produit le repentir:
Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
Rome n'est plus au temps qu'elle pouvoit sans craindre
Immoler à la loi quiconque osoit l'enfreindre.
D'ailleurs, il est toujours imprudent de sévir,
A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.
De quatre légions qui campoient vers Préneste,
Celle de Manlius est la seule qui reste.
Quand le sénat devroit punir Catilina,
Êtes-vous assurés que quelqu'un l'osera?
S'il échappe à vos coups, redoutez sa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embrasser sa défense.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuissants décrets qu'il sauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne,
Et qu'à son repentir le sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public décide de son sort,
Consul, qu'à l'instant même on lui donne la mort.

SCÈNE II.

CATILINA, ET LES PRÉCÉDENTS.

(Catilina entre brusquement par le milieu du sénat, qui se lève à son aspect. Un moment après chacun reprend sa place.)

CATILINA.

La mort! A ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous, ou de moi:
Je la sauve; et Caton la perd par un faux zèle.

CICÉRON.

Téméraire! au sénat quel ordre vous appelle?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, seigneur, de m'y montrer?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICÉRON.

Quoi! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oser paroître en armes dans ces lieux!

CATILINA.

Que mes armes, consul, ne blessent point vos yeux.
Mais, sur ce nouveau crime avant que de répondre,
Souffrez sur d'autres points que j'ose vous confondre.

Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout soumis,
J'espère cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'est en citoyen que je vais me défendre.
J'abdique pour jamais le rang de sénateur.
Pardonnez, Cépion, Crassus, et vous, préteur;
Antoine, à votre tour souffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du sénat et de Rome.
César ne paroît point, mais je vois Céthégus.
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus;
Car entre nous et lui, grâce à son imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien! pères conscrits, êtes-vous rassurés?
Vous voyez d'un coup d'œil l'état des conjurés,
Leurs chefs et leurs soldats, cette nombreuse armée
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée,
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs.
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chère
Me croit dans le dessein d'assassiner son père,
D'égorger le sénat : et vous le croyez tous!
Malheureux que je suis d'être né parmi vous!
Sylla vous méprisoit, et moi je vous déteste.
De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste.
Juges sans équité, magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudroit se faire honneur?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'empire,
Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire,
Qui depuis si long-temps tourmentez l'univers!
Je hais trop les tyrans, pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle
Que ton palais impur et vomit et recèle;
Qui, le jour et la nuit semant partout l'effroi,
Ministres odieux de tes fureurs....

CATILINA.

Tais-toi.
Il est vrai qu'autrefois, plus jeune et plus sensible,
(Vous l'avez ignoré ce projet si terrible,
Vous l'ignorez encor), je formai le dessein
De vous plonger à tous un poignard dans le sein.
L'objet qui vous dérobe à ma juste colère
Ne parloit point alors en faveur de son père;
Mais un autre penchant plus digne d'un Romain
M'arracha tout à coup le glaive de la main :
Je sentis, malgré moi, l'amour de la patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui, que tout doit rassurer les esprits,
Une femme en fureur les trouble par ses cris;
A ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble :
Et c'est pour les servir que le sénat s'assemble!
C'est sur ses vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux!
Orgueilleux citoyen, dont l'austère sagesse
Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse;
Tyran républicain, qui malgré sa vertu
Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu :
Par lui seul, d'entre nous la concorde est bannie;
C'est lui qui du sénat détruisant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos divisions,

Et nous force d'avoir recours aux factions.
Mais il veut gouverner. Hé bien! qu'il vous gouverne;
Qu'il triomphe à son gré d'un sénat subalterne,
Qui, lâche déserteur de son autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos comices?
Le tumulte et l'effroi n'en sont que les prémices.
De chaque élection le meurtre est le signal;
Vos préteurs égorgés au pied du tribunal;
Un consul tout sanglant, mais trop juste victime,
D'un peuple malheureux qu'à son tour il opprime:
Tous vos choix sont souillés par des assassinats.
Ainsi furent nommés vos derniers magistrats;
C'est ainsi qu'on élit, ou que l'on sait exclure,
Et qu'on osa me faire une mortelle injure.
Le plébéien s'élève, et le patricien
Se donne sans rougir un père plébéien;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne
Vous laissez profaner la majesté romaine.
Le voilà ce sénat, ce protecteur des lois,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les rois;
Le voilà ce sénat qui fait trembler la terre,
Et qui dispute aux dieux le dépôt du tonnerre.
La justice, autrefois votre divinité,
Ne règne plus ici que pour l'impunité.
La décence, les lois, la liberté publique,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique.
Caton est devenu notre législateur,
L'idole des Romains....

CICÉRON.

Et vous le destructeur,
Traître! Si le sénat vous eût rendu justice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice;
Mais si je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foiblesse des lois.

CATILINA.

Eh bien! pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos soins pénétrants monument précieux,
Cet esclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie?
Manlius auroit-il disposé de sa vie?
Car elle fut toujours l'âme de ses secrets.

CICÉRON.

Laissons là Manlius; parlons de vos projets.
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices.
Vous êtes convaincu; le crime est avéré.
Déjà sur votre sort on a délibéré:
Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.
Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,
A des subtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudents! savez-vous, si j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois?
Instruit de votre haine et de mon innocence,

Tout le peuple à grands cris m'excite à la vengeance ;
Mais je n'imite pas les fureurs de Caton,
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,
Me taire encore un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,
Moi qui retiens le fer suspendu sur vos têtes ;
Moi qui, sans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laisser agir Manlius et les dieux ;
Moi qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expose pour sauver un consul qui m'outrage !

(montrant Cicéron.)

J'ai causé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi :
Il en est cependant dont vous devez tout craindre.
Que vous êtes aveugle ! et que Rome est à plaindre !
Laissons là Manlius. Consul peu vigilant,
Tandis que Rome touche à son dernier instant,
Qu'au plus affreux danger le sénat est en proie,
Qu'on va faire de Rome une seconde Troie ;
Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr,
Ingrats, sur vos malheurs je me sens attendrir.
Je sens en ce moment l'amour de la patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie ;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICÉRON.

Hé bien ! rompez, seigneur, un si cruel silence ;

Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense.
En faveur de vous-même osez tout oublier,
Et sauvez le sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice
Pour servir ce sénat qui m'envoie au supplice;
Depuis huit jours entiers j'assemble mes amis.
Les voilà ces complots que je me suis permis.
Mais, malgré tous les soins d'une âme généreuse,
Ils m'ont fait soupçonner d'une trame honteuse.
Armez sans différer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez sauver la ville et le sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce soir doit attaquer vos portes.

CICÉRON.

Manlius !

CATILINA.

Oui, consul : craignez qu'avant la nuit
Aux dépens de vos jours on n'en soit trop instruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'entreprise ;
Veillez, ou de sa part craignez quelque surprise.
Je n'ai pu découvrir le reste du parti.
C'est à vous d'y penser; vous êtes averti.
Manlius vous trahit : c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé :
En combattant pour vous, je suis assez vengé.
Vous pouvez désormais ou douter, ou me croire :
J'ai rempli mon devoir et satisfait ma gloire.
Mes amis sont tout prêts; vous pouvez les armer :

Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer ;
Vous les connoissez tous. Songez au Capitole ;
Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzzole ;
Il faut garder surtout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, et veiller sur le mien :
Car le plus grand effort de ce complot funeste
Éclatera sans doute aux portes de Préneste,
Et mon palais y touche : on peut s'y soutenir ;
Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroissez émus, et rougissez peut-être
D'avoir pu si long-temps me voir sans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts si sanglants dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance ?
Non, j'en ai fait souvent la triste expérience,
On ne guérit jamais d'un violent soupçon :
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison ;
Et dans tout intérêt la vertu la plus pure
Peut être quelquefois suspecte d'imposture.
Mais, pour calmer les cœurs, je sais un sûr moyen
Qui vous convaincra tous que je suis citoyen.
On connoît Cicéron, et sa vertu sublime
A su dans tous les temps lui gagner votre estime ;
Il en est digne aussi par sa fidélité.
Caton vous est connu par sa sévérité.
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,
Je vais dès ce moment, sans amis, sans escorte,
Me mettre en leur pouvoir : choisissez l'un des deux,
Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux :
Je veux que de mon sort on le laisse le maître,

Qu'il me traite en héros, ou me punisse en traître :
Souffrez que sans tarder je remette en ses mains
Un homme, la terreur ou l'espoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable :
Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable ;
Car je ne vois en toi que l'esprit et l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

CICÉRON.

Catilina, daignez reprendre votre place :
De vos soins par ma voix le sénat vous rend grâce.
Vous êtes généreux : devenez aujourd'hui,
Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui.
Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'otage :
D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
Vous, sénateurs, veillez à notre sûreté.
Il s'agit du sénat et de la liberté.
Courons sans différer où l'honneur nous appelle.
Adieu, Catilina : j'attends de votre zèle
Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand cœur.
Rome a besoin de vous et de votre valeur :
Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA, à part, regardant Cicéron.

Va, ma valeur bientôt sera mieux occupée :
Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

CATILINA, dis-moi, quel est donc ton dessein?
D'où naît ce désespoir? éclaircis ma surprise.
Après avoir formé la plus haute entreprise,
Toi-même tu détruis de si nobles projets!
Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets!

CATILINA.

Arrête, Céthégus : tu me prends pour Tullie.
Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie :
Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés.
Mais, avant tout, dis-moi l'état des conjurés,
Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balance.

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux : nous pouvons agir en assurance.
Du sang de Nonius avec soin recueilli,
Autour du vase affreux dont il étoit rempli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe,
En se liant à toi par des serments divers,
Sembloient dans leurs transports défier les enfers.
De joie et de frayeur mon âme s'est émue.
César, le seul César s'est soustrait à leur vue.

CATILINA.

César n'a pas besoin de serments avec moi,
Et son ambition me répond de sa foi.

Pour toi, que de ma part rien ne devroit surprendre,
Qui sur un regard seul aurois dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois soupira pour Fulvie;
Corrompu par ses pleurs ou par sa jalousie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron:
Mais, d'un dessein si lâche informé par Céson,
Un instant m'a suffi pour prévenir le crime.
Ma main fumoit encor du sang de la victime,
Quand tu m'as vu paroître au milieu du sénat,
Qui pourra, s'il apprend ce nouvel attentat,
Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que pour le gagner je l'ai défait d'un traître.
Au reste, ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides esprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes,
Si je veux les forcer de recourir aux armes,
Ne pouvant sans nous perdre armer un seul guerrier,
Si le sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même!
Des postes différents, faussement indiqués,
Qui selon mon rapport pourroient être attaqués,
Aucun ne me convient; mais il faut par la ruse
Disperser les soldats d'un sénat qu'elle abuse.
Prends garde cependant qu'à des signes certains
On puisse distinguer nos soldats des Romains.
Le palais de Sylla, notre plus fort asile,
Pourra seul plus d'un jour tenir contre la ville.

Céson, de Manlius devenu successeur,
Avec sa légion doit servir ma fureur.
Je ne crains que Rufus, préfet de six cohortes
Pleines de vétérans qui défendent les portes.
Rufus n'a de soutien ni d'ami que Caton,
Et je n'ai convaincu ni lui ni Cicéron.
Si Rufus, dont je crains le courage et l'adresse,
Pénètre les complots où Céson s'intéresse,
Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céson, ou rompre ses projets :
C'est l'unique moyen de tromper notre attente.
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante :
Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir;
Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'espoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les surprendre.
Soit pour s'en emparer, ou soit pour le défendre,
Autour de mon palais ils vont tous accourir :
Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir,
Nos premiers sénateurs viendront le reconnoître;
Cicéron et Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde ! et qu'il me seroit doux
De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous !
Adieu, cher Céthégus; je vais revoir Tullie.

CÉTHÉGUS.

C'est elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie ?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour
Aux plus noirs attentats ses soins et son amour.
Va, ce n'est point à moi, dès qu'il s'agit d'offense,

Que l'on doive donner des leçons de vengeance;
De ce soin sur mon cœur tu peux te reposer :
C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre et tout oser.
Je vais solliciter la défense des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelque affreux projet
Dont je puis avoir seul pénétré le secret.
Ce n'est pas tout; je veux par Tullie elle-même
M'assurer cet emploi, s'il est vrai qu'elle m'aime.
Sur ce fatal décret je vais la prévenir;
C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparoître :
Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant;
Prévenons les retours d'un conjuré tremblant;
Et de la même main songe à punir Fulvie
De ses forfaits nouveaux et de sa perfidie.
Plus de ménagements, de pitié ni d'égards :
Le feu, le fer, le sang, voilà mes étendards.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, *seul.*

Caton ne paroît point; et la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour;
Et ce jour malheureux étoit le seul peut-être
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître.
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux si je puis à mon tour lui cacher
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher!
Mais nous sommes perdus si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine:
Des piéges qu'on lui tend, habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense;
Céson est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomptables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains!

O toi qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que sans te nommer en secret elle adore;
Toi qui devois un jour, couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les peuples et les rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable Génie,
La sauver de l'opprobre et de la tyrannie!
Caton ne revient point! je crains que son ardeur
Plus loin que je ne veux, n'entraîne son grand cœur.
Mais je le vois, c'est lui. Quoi! vous êtes en armes!
Venez-vous redoubler ou calmer nos alarmes?

SCÈNE II.

CICÉRON, CATON.

CATON.

Je voudrois vainement, dans ce désordre affreux,
Vous promettre, consul, quelque succès heureux.
Le destin du sénat est d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe est encore invisible.
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattants.
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil, garant de la victoire:
J'ai vu, non sans frémir, nos premiers vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs.
La nuit achèvera bientôt de tout confondre;
Et Rufus de Céson n'ose plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous secourir,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir.

Mais si nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente sur lui sera toujours trompée :
Son lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiède général.
Cependant il est temps que Pétréius arrive :
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina, revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré.
Aux portes de Préneste il ne s'est point montré :
L'intrépide Rufus, qui s'en est rendu maître,
A ce poste du moins ne l'a point vu paroître ;
Et je crains qu'il ne soit au palais de Sylla,
Car j'en ai vu sortir Célius et Sura.
Pomponius, suivi d'une troupe fidèle,
L'investit, et pour vous rien n'égale son zèle :
Il a fait mettre aux fers, sur l'avis de Céson,
Plusieurs séditieux, les Gaulois et Sunnon.
Soit haine, soit mépris, dessein ou négligence,
L'indifférent Crassus garde un honteux silence.
César se tait aussi : quel qu'en soit le sujet,
Rien n'est si dangereux que César qui se tait :
Cependant son palais, dans une paix profonde,
Est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde.
La moitié du sénat défend le champ de Mars,
Où le peuple en fureur accourt de toutes parts.
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts et souillé de carnage.

Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux! quel bonheur extrême!
Qui l'a donc immolé?

CICÉRON.

Catilina lui-même.

CATON.

Consul, vous m'alarmez; et je crains que Céson
N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh! qui de tant de maux pourroit être l'auteur?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire?
A de fausses lueurs vous laissez-vous séduire?
Que Manlius soit mort, qu'il l'ait sacrifié,
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié.
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux dieux que, moins lent à punir ses forfaits,
Du chef des conjurés Céson nous eût défaits!
Si de quelque succès son audace est suivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus?

Bientôt jusque sur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'est trop s'arrêter.

CATON.

Consul, daignez attendre;
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux
Vous osiez exposer des jours si précieux :
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite.
De chevaliers romains une troupe d'élite
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.
Mais je vois Lucius; que vient-il nous apprendre?

SCÈNE III.

CICÉRON, CATON, LUCIUS.

LUCIUS.

Qu'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre;
J'entends déjà son nom voler de toutes parts,
Et déjà ses soldats ont bordé les remparts.
Sans le secours heureux que le ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du palais de Sylla,
Renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes.
Je l'ai vu presque seul se mêler parmi nous;
J'ai vu Céson lui-même expirer sous ses coups.

De qui l'ose attaquer la ruine est certaine,
Et Rufus contre lui ne se soutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos chevaliers : il est temps de partir.

SCÈNE IV.

CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au soldat furieux laisse à peine un passage ?

CICÉRON.

Rassurez-vous, ma fille, et restez en ces lieux ;
Bientôt nous reviendrons y rendre grâce aux dieux :
Ce temple, en attendant, vous servira d'asile.
Que sur Rome et sur moi votre cœur soit tranquille.

SCÈNE V.

TULLIE, seule.

Espoir des malheureux, dieux, soyez mon recours !
Hélas ! c'est de vous seuls que j'attends du secours.
A quel excès de maux me voilà parvenue !
On me fuit, on se tait : ô soupçon qui me tue !
Que je crains les malheurs de ce fatal décret

Que mon père a paru m'accorder à regret !
Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer son silence ?
J'entends avec fureur nommer Catilina :
On dit qu'il se retranche au palais de Sylla,
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître.
Est-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être ?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité ?
Quel usage fait-il de sa fidélité ?
Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense ;
Et tous, jusqu'à Probus, évitent ma présence.
D'un funeste décret n'aurois-je armé sa main
Que pour voir immoler jusqu'au dernier Romain ?
Cruel Catilina, soit perfide ou fidèle,
Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !
Que dis-je ? Et Manlius, qu'il a sacrifié,
Ne l'a-t-il pas déjà plus que justifié ?
Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage ?
Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage.
On vient : c'est lui. Je sens redoubler mon effroi.

SCÈNE VI.

CATILINA, sans épée, un poignard à la main; TULLIE.

TULLIE.

SEIGNEUR, en quel état vous offrez-vous à moi?
Quoi! tout couvert de sang! Quel désordre effroyable!
A qui réservez-vous ce fer impitoyable?
Que vois-je?

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu.
Dieux, qui m'abandonnez à mon sort déplorable,
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain pour le chercher j'échappe à mille bras :
Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas.
Tandis qu'au désespoir mon cœur est tout en proie,
Mes cruels ennemis se livrent à la joie.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE, à part.

Fatale vérité que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue!
(à Catilina.)
Écoutez-moi, seigneur, et reprenez vos sens.
Qui peut vous arracher ces terribles accents?
Si vous êtes vaincu, mon père est donc sans vie?

CATILINA.

Eh! sait-il seulement qu'on meurt pour la patrie!

Ce n'est pas vous, c'est lui que je cherche en ces lieux.
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux! après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me restera qu'une inutile rage!
Ah! si j'eusse manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au destin pardonner mon malheur:
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?
Intrépides amis, dignes d'un sort plus doux,
Vous êtes morts pour moi; j'ose vivre après vous!
Quoi! Sylla presque seul, plus heureux que grand homme
N'eut besoin que d'un jour pour triompher de Rome;
Et moi, triste jouet du perfide Céson,
Je suis vaincu deux fois, et par toi, Cicéron!
Quoi! dans le même instant il faut que Rome tombe,
C'est toi qui la soutiens, et c'est moi qui succombe!
Mon génie, accablé par ce vil plébéien,
Sera donc à jamais la victime du sien!
Après m'avoir ravi la dignité suprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même!
Fortune des héros, ce n'est pas sur les cœurs
Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs.
Que l'on doit mépriser les lauriers que tu donnes,
Puisque c'est Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes!
O de mon désespoir vil et foible instrument,
Tu me restes donc seul dans ce fatal moment!
Mes généreux amis sont morts pour ma défense,
Et pour comble d'horreur je mourrai sans vengeance!
Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux
Qui puisse être pour moi plus triste et plus honteux!

TULLIE.

Malheureux, que dis-tu? Quand la mort t'environne
Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne,
Et gémit de laisser des crimes imparfaits!

CATILINA.

Qu'entends-je! on m'ose ici reprocher des forfaits!
Cœur foible, qui, rampant sous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une source de crimes,
Vaine erreur qu'un grand cœur sut toujours dédaigner,
Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
Rome, esclave, sans frein, avoit besoin d'un maître:
J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être;
C'est moi. Si vous osez condamner ce projet,
Vous ne méritiez pas d'en devenir l'objet.
N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'empire,
Que j'eusse de Caton consulté le délire,
Ou que, faisant un choix plus conforme à vos vœux,
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au dieu que le sénat révère,
Lui dont la seule gloire est d'être votre père?

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA, montrant son poignard.

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je suis, craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Écoutez-moi, cruel, avant que la fureur
Achève d'aveugler votre indomptable cœur:

Les moments nous sont chers, et celui-ci peut-être
Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor si dans les champs où préside l'honneur,
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une sorte de gloire,
Je pourrois sans rougir chérir votre mémoire :
Mais se donner la mort pour de honteux complots,
Est-ce donc là mourir de la mort des héros?
Je devrois vous haïr ; mais votre mort prochaine
Éteint tout sentiment de vengeance et de haine.
Mon cœur, de ses devoirs autrefois si jaloux,
Qui, malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne sait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.
Barbare ! si jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel : c'est moi-même ;
C'est une amante en pleurs qui vous perd et vous aime ;
C'est ma douleur, qui va me conduire au tombeau.
Voulez-vous en mourant devenir mon bourreau ?
Reconnoissez ma voix : c'est la fière Tullie
Que l'amour vous ramène et vous réconcilie ;
Qui veut vous arracher à votre désespoir,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mère ;
Qu'à vous plus qu'à tout autre elle doit être chère.
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les dieux ont soumis l'univers.
Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords et mes larmes.

Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre sang, ni du sang des Romains:
Je vais vous dérober au coup qui vous menace;
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grâce.

CATILINA.

Ma grâce est dans mes mains, cœur indigne du mien.
Cicéron vous a-t-il déjà transmis le sien?
Moi fléchir! moi prier! moi demander la vie!
L'accepter, ce seroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Eh bien! cruel, méprise un pardon généreux,
J'y consens; mais du moins, dans ton sort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte et ma défaite?
C'est là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah! s'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.
Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir,
C'est vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.
Que craignez-vous? ma mort? La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, et que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je sens que ma raison s'égare.

TULLIE.

Frappe; mais malgré toi tu me suivras, barbare.
Ne crois pas m'effrayer par tes emportements;
Je ne me connois plus dans ces affreux moments.

Quoi ! c'est Catilina qui manque de constance !
Malheureux ! qu'attends-tu, sans armes, sans défense ?
Le sénat va bientôt revenir en ces lieux :
Veux-tu que je te voie égorger à mes yeux ?
Ingrat, suis-moi : du moins une fois en ta vie,
Reconnois par pitié l'empire de Tullie :
Tu n'as que trop bravé sa tendresse et ses pleurs.
Remets-moi ce poignard.

CATILINA se perce, et donne le poignard à Tullie.

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout est fini pour moi : mais si je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs, Tullie ; et que prétendez-vous
D'un cœur dont la mort seule éteindra le courroux ?
Étouffez des regrets que ma fierté dédaigne :
C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.

(voyant arriver les conjurés qu'on mène au supplice.)

Voici le dernier coup que me gardoit le sort.

SCÈNE VII.

CATILINA, CICÉRON, CATON, TULLIE, LENTULUS, CÉTHÉGUS, LES LICTEURS.

CÉTHÉGUS, *en passant, avant que le consul paroisse.*

Adieu, Catilina : nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.
(*voyant paroître Cicéron et Caton.*)
Il ne me restoit plus, pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
(*à Cicéron.*)
Approche, plébéien ; viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.
(*à Caton.*)
Et toi dont la vertu ressemble à la fureur,
Au gré de mes désirs tu feras son malheur.
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,
(*il fait un mouvement pour se lever.*)
Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne !
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé.
O César ! si tu vis, je suis assez vengé.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

NOUVELLE SCÈNE III* DU IIe ACTE.

CICÉRON, TULLIE.

TULLIE.

Je viens en ce moment
D'avoir avec Probus un éclaircissement.
J'ai vu l'esclave aussi, mais ce n'est plus le même;
Ainsi que sa fierté, son audace est extrême.
Probus dans ses discours ne me laisse entrevoir
Que de nouveaux sujets d'horreur, de désespoir;
Et, loin que votre aspect dissipe mes alarmes,
Je vous vois prêt, seigneur, à répandre des larmes.

CICÉRON.

Ma fille, quel secret m'avez-vous découvert!
Votre zèle trop prompt nous trahit et nous perd.
Ce jour, qui n'auroit dû briller que pour ma gloire,
Et parmi les Romains consacrer ma mémoire,
Ce jour, que je croyois le plus beau de mes jours,
Loin de les illustrer, en va flétrir le cours.
Jamais Catilina ne fut plus redoutable
Qu'au moment que j'ai cru sa perte inévitable.
Malgré tous ses détours, j'entrevois ce qu'il veut;

* Cette scène n'a point été imprimée du vivant de M. de Crébillon, et a été trouvée dans ses papiers : on sentira facilement pourquoi il l'a supprimée.

Mais nous serions perdus, s'il osoit ce qu'il peut.
La moitié du sénat, tremblante ou corrompue,
N'offre que perfidie ou foiblesse à ma vue;
Et l'esclave lui seul me cause plus d'effroi
Que tous les ennemis conjurés contre moi.
C'est Fulvie, en un mot, dont la haine fatale
Poursuit moins aujourd'hui l'amant que la rivale;
Qui, prompte à démentir de fidèles rapports,
Vous veut associer à de honteux transports,
Vous faire soupçonner d'une flamme coupable
Qui du sénat entier va vous rendre la fable,
Si nous ne fléchissons un barbare ennemi
Que l'on ne vit jamais se venger à demi.
Cependant, pour sauver votre gloire et la mienne,
Il faut loin du sénat qu'un piége le retienne.
Essayez sur son cœur le pouvoir de vos yeux.
Songez qu'il faut surtout l'éloigner de ces lieux;
S'il paroît au sénat, et qu'il se justifie,
Vous m'en verrez sortir couvert d'ignominie.
Catilina vous aime, et l'espoir d'être à vous
Peut-être calmera sa haine et son courroux.

TULLIE.

Mais si je fléchissois ce superbe courage,
Si d'un espoir flatteur il demandoit un gage,
Pourrois-je en sûreté lui promettre ma main?
Et si je la promets, l'obtiendra-t-il enfin?
Seigneur, vous vous taisez....

CICÉRON.

Ah! ma chère Tullie,
Qu'au sort d'un furieux votre père vous lie....

Me préserve le ciel de cet horrible choix !

TULLIE.

Je fus toujours soumise à ce que je vous dois :
Mais à Catilina, seigneur, si je m'engage,
Ma main au même instant deviendra son partage ;
Mon cœur tentera tout pour désarmer le sien :
Mais s'il faut le tromper, je ne vous promets rien.

CICÉRON.

Tromper un ennemi digne de notre estime,
Ce n'est pas se venger, c'est se souiller d'un crime ;
Mais tromper des pervers et des séditieux,
Lorsque dans leur fureur rien n'est sacré pour eux,
Ce n'est que profiter des exemples qu'ils donnent.
Ainsi que vos refus, vos scrupules m'étonnent.
Il s'agit de sauver mon honneur au sénat,
Et votre cœur balance en faveur d'un ingrat !
Eh bien ! venez donc voir immoler votre père,
Et de fleuves de sang inonder Rome entière.
Mais vous ne m'aimez plus, et la nature en vain
Me peindroit à vos yeux un poignard dans le sein.

TULLIE.

Ah ! daignez m'épargner un si cruel outrage :
D'un père que j'adore est-ce là le langage ?
Quoi ! ce père si cher, dont les augustes mains
M'ont tant de fois tracé de plus nobles chemins,
Voudroit-il employer sa divine éloquence
A corrompre des cœurs nourris dans l'innocence ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour vous prouver ma foi ?
J'ai perdu mon amant, qu'exigez-vous de moi ?

CICÉRON.

Ah ! ma fille, étouffez une tendresse vaine ;
Sont-ce là des transports dignes d'une Romaine ?
Quoi ! votre cœur s'arrête à des scrupules vains,
Et dédaigne l'honneur de sauver les Romains !
Catilina bientôt dans ces lieux va paroître ;
Adieu, songez qu'il faut perdre ou gagner ce traître,
Que vous êtes enfin fille de Cicéron.
Retournez chez Probus ; moi, je vais chez Caton.
C'est là que je pourrai dans le cœur d'un seul homme
Retrouver à la fois nos dieux, nos lois, et Rome.

FIN DE CATILINA.

LE TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 23 décembre 1754.

A MADAME BIGNON,

MAÎTRESSE DES REQUÊTES.

MADAME,

Vous dédier *le Triumvirat*, c'est offrir un enfant à sa mère : heureux si vous vous en fussiez moins rapportée à moi pour son éducation ! plus heureux encore si vous eussiez pu le douer d'une portion de ce génie si sage et si éclairé qui fut votre partage, mais qu'une modestie portée jusqu'à l'excès vous force trop souvent de condamner à un silence injurieux pour vos amis ! Y en a-t-il qui se lassent de vous entendre? Quand on sait si bien penser et si bien parler, je crois, Madame, qu'il est honteux de se taire. Je souhaite que ce reproche fasse plus d'effet sur vous que n'en ont fait sur moi vos judicieux avis ; mais on n'est pas poëte impunément. Malgré un grand nombre de fautes que j'aurois pu éviter si je n'eusse consulté que vous, je me

flatte que vous daignerez accepter sans répugnance l'hommage que je vous rends, avec serment d'être plus docile dans le nouvel ouvrage que vous me forcez d'entreprendre. Vouloir bien devenir, à votre âge, le précepteur d'un homme de quatre-vingt-un ans est un trait digne de vous.

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE.

Il y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt-un ans, âge qui semble inviter à l'indulgence, se soit vu aussi cruellement traité par la cabale que je le fus à la première apparition de cet ouvrage. Il est rare en même temps que le public se soit jamais déclaré si vivement et si promptement contre des manœuvres odieuses qui l'avoient indigné, puisqu'à la seconde représentation de cette tragédie il me prodigua plus d'applaudissements que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes pièces. On eût dit qu'il se faisoit un point d'honneur de protéger un vieux nourrisson qu'il a paru adopter dès ses premières productions. Malgré les bontés dont il m'a honoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'absurdités contre cet ouvrage, jusqu'à dire que c'étoit un réchauffé de *Cromwell.* Si j'aimois la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la satisfaire, qu'une méchanceté si stupide. Je laisse à penser quel rapport il peut y avoir entre *le Triumvirat* et *Cromwell.* Si j'avois un peu plus d'amour-propre, ce déchaînement me feroit croire que je puis encore exciter l'envie ; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les suffrages du public, et de lui donner des marques de ma reconnoissance. Je ne puis mieux le lui prouver qu'en continuant d'augmenter la mauvaise humeur de mes ennemis par de nouveaux ouvrages.

PERSONNAGES.

OCTAVE-CÉSAR, } triumvirs.
LÉPIDE, }

CICÉRON, consul.

TULLIE, fille de Cicéron.

SEXTUS, fils de Pompée, et déguisé sous le nom de Clodomir chef des Gaulois.

MÉCÈNE, favori d'Octave.

PHILIPPE, affranchi du grand Pompée.

La scène est à Rome, dans la place publique.



TULLIE.

C'est votre fille en pleurs, cette même Tullie
Du père le plus tendre, autrefois si chérie.......

Le Triumvirat, Acte III, Scène 1re

LE TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TULLIE, seule.

Où vais-je, infortunée ? et quel espoir me luit ?
Que de cris ! que de pleurs ! et quelle affreuse nuit !
Effroyable séjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du sang des maîtres de la terre,
Lieux dont le seul aspect fit trembler tant de rois,
Palais où Cicéron triompha tant de fois,
Désormais trop heureux de cacher ce grand homme,
Sauvez le seul Romain qui soit encor dans Rome.

(apercevant le tableau des proscrits.)

Que vois-je à la lueur de ce cruel flambeau ?

Ah ! que de noms sacrés proscrits sur ce tableau !
Rome, il ne manque plus, pour combler ta misère,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux père,
Qu'on peut, sans t'offenser, nommer aussi le tien.
Hélas ! après les dieux, il est ton seul soutien.

(à la statue de César.)

Toi qui fis en naissant honneur à la nature,
Sans avoir des vertus que l'heureuse imposture ;
Trop aimable tyran, illustre ambitieux,
Qui triomphas du sort, de Caton et des dieux ;
Brutus, s'il est ton fils, a plus fait pour ta gloire,

(elle montre le nom d'Octave à la tête des proscripteurs.)

Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire.
César, vois à quel titre il prétend t'égaler :
Mais c'est en proscrivant qu'il sait se signaler.
Sacrifie à nos pleurs ce successeur profane ;
Si ton cœur l'a choisi, ta gloire le condamne :
Ce n'est pas sous son nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais et la Seine et le Rhin.
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes,
Nous respirions du moins sans honte et sans alarmes.
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur,
On se croyoit paré des lauriers du vainqueur :
Mais sous le joug honteux et d'Antoine et d'Octave,
Rome, arbitre des rois, va gémir en esclave.
Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi !

(à la statue de Pompée.)

Ah ! Pompée, est-ce là ce qui reste de toi ?
Misérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monuments de vengeance et de haine,

Plus on dispersera vos restes immortels,
Et plus vous trouverez et d'encens et d'autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ses malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours, vaillant Sextus;
A ce nouveau César sois un nouveau Brutus :
Octave est si cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ses yeux pourroit paroître un crime....
Mais dans l'obscurité qu'est-ce que j'entrevois!
Hélas! que je le plains! c'est le chef des Gaulois.
Tandis que pour mon père il expose sa vie,
Mon père pour jamais va lui ravir Tullie.

SCÈNE II.

TULLIE, CLODOMIR.

TULLIE.

Que cherchez-vous ici, généreux Clodomir?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir.
Madame, c'en est fait; la colère céleste
Va bientôt des Romains détruire ce qui reste.
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux :
Les autels ne sont plus qu'un refuge effroyable
Que souille impunément le glaive impitoyable.
Un tribun massacré par ses propres soldats
Ne sert que de signal pour d'autres attentats.

Un fils, presque à mes yeux, vient de livrer son père :
J'ai vu ce même fils égorgé par sa mère.
On ne voit que des corps mutilés et sanglants,
Des esclaves traîner leurs maîtres expirants.
Le carnage assouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haine et la rage
Se disputoient des cœurs encor tout palpitants :
On diroit, à les voir, l'un l'autre s'excitants,
Déployer à l'envi leur fureur meurtrière,
Que c'est le dernier jour de la nature entière;
Et, pour comble de maux dans ces cruels instants,
Rien ne m'annonce ici les secours que j'attends.
D'infortunés proscrits une troupe choisie
Va bientôt par mes soins se trouver dans Ostie.
J'ai sauvé Messala, Métellus et Pison :
Mais ce n'est rien pour moi si je n'ai Cicéron;
C'est à ce tendre soin que mon amour s'applique,
Pour sauver à la fois vous et la république.
Fuyez, belle Tullie, et daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant.
C'est pour vous, digne objet qui causez mes alarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verser des larmes.

TULLIE.

Moi, fuir! ah! Clodomir, c'est en moi, dans mon sein,
Que Rome doit trouver son salut ou sa fin.
Les pleurs, pour m'ébranler, sont de trop foibles armes:
La vie a ses attraits, mais la mort a ses charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une âme au désespoir.

Si ma douleur n'a rien qui vous puisse émouvoir,
Écoutez-moi du moins en ce moment funeste.
De ce père si cher, le seul bien qui vous reste,
L'implacable Fulvie a juré le trépas;
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de son sang cette auguste retraite,
Qui n'est pour Cicéron ni sûre ni secrète.
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux :
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux.
Dangereux et prudent, plus adroit que sincère,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre père.
Mécène est avec lui. Ce sage courtisan,
Peu digne du malheur de servir un tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans savoir que peut-être il travaille à sa perte.
Octave vous adore, et prétend, à son tour,
Que votre père et vous couronniez son amour.
Et moi, qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie.
Votre hymen mettra fin à leur division,
Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

TULLIE.

Votre sang! Ah! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ose braver ici pour sa défense.
Eh! quel sang fut jamais si précieux pour nous?
Est-il quelque Romain qui le soit plus que vous?
Clodomir, il est temps de vous ouvrir mon âme.
J'ai vu sans m'offenser éclater votre flamme :
J'ai souffert sans courroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretînt de ses feux;

Et, cédant sans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur si long-temps insensible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu.
L'amour pour vos pareils devient une vertu;
Et la vôtre, d'accord avec mon innocence,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoissance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'espoir de vous voir mon époux;
Mais vous n'ignorez pas que la fierté romaine
Jamais dans ses hymens n'admet ni roi ni reine;
Qu'étranger, et surtout sorti du sang des rois,
Notre union ne peut dépendre de mon choix.
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-ci mon cœur n'auroit osé se plaindre,
Si ce cœur, pénétré de vos soins généreux,
N'avoit cru vous devoir de si tendres aveux.
C'en est fait, Clodomir : la fortune inhumaine
Vient de briser les nœuds d'une innocente chaîne.
Plaignez-moi, plaignez-vous; mais respectez mon cœur,
Ses regrets, son devoir, sa gloire et sa candeur.
Un rival.... (à ces mots, ne craignez rien d'Octave;
Un tyran à mes yeux ne vaut pas un esclave);
Un rival plus heureux va causer nos malheurs;
Et je n'oserai plus vous donner que des pleurs.
Pour la dernière fois écoutez leur langage :
Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le fils du grand Pompée.... Hélas! que n'est-ce vous!
Que j'eusse avec plaisir accepté mon époux!
C'est vous en dire assez, et j'en dis trop peut-être.
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître;

Consultez mon devoir.... Ah! fuyez, Clodomir :
Quelqu'un vient, et je crois que c'est un triumvir.
Mon père vous attend.

SCÈNE III.

LÉPIDE, TULLIE.

LÉPIDE.

VERTUEUSE Tullie,
Arrêtez un moment; c'est moi qui vous en prie.
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes et des dieux!
Triumvir malgré moi, tyran sans barbarie,
Je venois avec vous pleurer sur la patrie,
Et dire à votre père un éternel adieu.
Ma vertu souffre trop en ce funeste lieu,
Dont je ne puis chasser mes collègues impies,
Monstres dans les enfers nourris par les Furies;
Et le sénat, en proie à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits réservés à leurs mains.
Tandis que nos malheurs sont leur unique ouvrage,
La haine et le mépris vont être mon partage.
Sur un honteux soupçon, et si peu mérité,
Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité.
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile :
Dans l'Espagne, où j'ai su me choisir un asile,
Je vais chercher, madame, un ciel moins corrompu,
Pour sauver mon honneur, mon nom et ma vertu.

TULLIE.

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui sait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du sort,
Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome est votre mère?
Demeurez, imitez l'exemple de mon père;
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encensa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active :
On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir.
Son honneur est de vaincre, et, vaincu, de mourir :
De toute autre vertu rejetez le mensonge.
La mort pour un Romain n'est que la fin d'un songe.
Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'est rien s'il ne l'est que pour soi.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CICÉRON, LÉPIDE.

CICÉRON.

Près de voir consommer mon destin déplorable,
(montrant le tableau des proscrits.)
Et parer de mon nom cette odieuse table,
Je ne m'attendois pas qu'un lâche triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir.
Hélas! c'est aujourd'hui tout ce que je désire :

Vous n'aurez pas besoin, cruel, de me proscrire.

LÉPIDE.

Rendez plus de justice aux soins d'un tendre ami.

CICÉRON.

Eh! quel autre dessein peut vous conduire ici?
Lépide, est-ce bien vous? Quoi! ce même Lépide
Qui s'enorgueillissoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs sacrilége artisan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un tyran?

LÉPIDE.

Cicéron, respectez l'amitié qui nous lie :
La mienne vous révère, et la vôtre s'oublie.
Quoi! si savant dans l'art de lire au fond des cœurs,
C'est vous qui des tyrans m'imputez les fureurs!
Ah! de leur cruauté loin que je sois complice,
Il n'est point de moments où mon cœur n'en gémisse.

CICÉRON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne sert qu'à prouver que vous manquez de cœur.
Pourquoi donc vous unir à la toute-puissance,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni soutenir un rang qui doit régler vos pas?
Si votre cœur est pur, vos mains ne le sont pas.
Le sang coule à vos yeux, vous n'osez le défendre;
C'est vous qui le versez en le laissant répandre;
D'Antoine et de César collègue sans honneur,
Lorsque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous osez disputer votre tête,
Trop heureux en fuyant d'éviter la tempête!

Inutile tyran d'un peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un tyran courageux;
Et si c'est à régner que votre cœur aspire,
Sauvez donc les sujets qui forment votre empire.
Unissons nos efforts et notre désespoir :
Du sénat expirant ranimons le pouvoir.
Lorsque de Rome en feu les cris se font entendre,
Attendez-vous sa fin pour pleurer sur sa cendre?
Ouvrez les yeux, Lépide, et revenez à vous.
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour à tour pères de la patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie.
Dussions-nous à la mort nous livrer sans succès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE.

Pour le salut de Rome inutile espérance!
Abandonnez aux dieux le soin de sa défense.
Il n'est plus de Romains, ni de lois, ni d'état;
C'est votre nom lui seul qui fait tout le sénat.
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême,
Ne songez qu'à sauver votre fille et vous-même.
Tout l'univers en vain s'intéresse à vos jours,
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours.
Échauffé par les cris d'une femme inhumaine
Que des fleuves de sang satisferoient à peine,
Ce cruel veut vous mettre au nombre des proscrits,
Et vous pouvez juger quel en sera le prix.
Je crains qu'à vos dépens Octave ne se venge,
Et que de Lucius vous ne soyez l'échange.
Octave, qui poursuit l'oncle du triumvir,

Ne se rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir;
Et l'on n'apaisera la haine de Fulvie,
Que de tout votre sang on ne l'ait assouvie.
Il est vrai que contre eux Octave vous défend;
Mais de ses intérêts son amitié dépend.
La seule ambition gouverna sa jeunesse,
Et le gouvernera jusque dans sa vieillesse.
Ainsi n'attendez rien de ce volage appui,
Que vous perdrez demain, si ce n'est aujourd'hui.
J'ai fixé mon séjour sur les rives du Tage :
C'est sur ces bords heureux, devenus mon partage,
D'un pouvoir usurpé restes injurieux,
Que je veux transporter Cicéron et mes dieux.
Venez y partager l'empire et ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICÉRON.

Qu'entends-je ?

LÉPIDE.

Et dans ces lieux quel est donc votre espoir ?

CICÉRON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir ;
J'y veux faire, moi seul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illustra point le nom ;
Mais je vous ferai voir que ma seule sagesse
Me fit, sur ma douceur, soupçonner de foiblesse.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le sénat qu'un pouvoir limité,

Je laissai de Sylla triompher l'insolence.
Le respect sur César m'imposa le silence;
Et ce même César prouve que la douceur
Peut, ainsi que la gloire, habiter un grand cœur.
Quand par des soins prudents j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les désordres présents, ma mort et mes revers
Vont me justifier aux yeux de l'univers.

LÉPIDE.

Et sur quoi voulez-vous que l'on vous justifie?
Vivez pour illustrer encor plus votre vie.
Je crains un désespoir. Ah! mon cher Cicéron,
Le ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICÉRON.

L'exemple de Caton seroit honteux à suivre:
Plus le malheur est grand, plus il est grand de vivre.

LÉPIDE.

Voilà les sentiments qu'a dû vous inspirer
Cette gloire où vous seul avez droit d'aspirer.
Mais laissez-moi le soin d'une tête si chère:
Daignez me confier et la fille et le père:
Que je puisse, en sauvant des jours si précieux,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux.
Conservons au sénat un ami si fidèle,
A Rome un magistrat qui fut si digne d'elle:
Dans notre exil commun venez me consoler.
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voie immoler?
D'Octave prévenant redoutez les finesses;
Mais craignez encor moins son art que ses promesses.

Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICÉRON.

Partez :
J'aurai moins à rougir de me donner un maître,
Que de suivre un ami si peu digne de l'être.
Que César me soutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous et lui, tout est égal pour moi.
Si le destin me garde une fin malheureuse,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuse.
Je n'ai connu qu'un bien ; c'étoit la liberté :
Je l'ai perdu. Grands dieux! qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'en vain votre courroux réserve à l'infamie?

LÉPIDE.

Je ne vous presse plus; mais avant mon départ
D'un secret important je veux vous faire part.
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Ostie,
Est depuis quelque temps caché dans l'Italie:
Je soupçonne, de plus, qu'il pourroit être ici.
Gardez-vous d'embrasser ce dangereux parti.
Celui des conjurés seroit moins sûr encore :
Ce sont des assassins que l'univers abhorre;
Et si jamais César peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux, ainsi que Métellus.

CICÉRON.

Que m'importe Sextus? et que voulez-vous dire?

LÉPIDE.

Ce que pour vous sauver mon amitié m'inspire.

En vain vous prétendez, sous le nom d'un Gaulois,
Nous cacher un guerrier connu par tant d'exploits.
Cicéron, mon dessein n'est pas de vous surprendre :
Je sais tout, j'ai tout vu; cessez de vous défendre.
J'ai trop aimé Pompée, et trop connu ses fils,
Pour croire qu'à Sextus mes yeux se soient mépris :
Je viens de l'entrevoir.

CICÉRON.

Eh bien! si de son père
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chère,
Loin de rougir des biens qu'il répandit sur vous,
Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous.
De ce nom si vanté ranimons la puissance,
Et d'un fils malheureux embrassez la défense;
Détruisons les tyrans et le triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du sénat.
Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde;
Devenons les soutiens et les maîtres du monde;
Mais ne le soumettons à notre autorité,
Que pour donner aux lois toute leur liberté.

LÉPIDE.

De ce rare projet j'admire la noblesse :
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foiblesse.
Je vois des généraux qui n'auront pour soldats
Que des proscrits errant de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron; votre unique espérance
Est de pouvoir d'Antoine éviter la vengeance.
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi.

Choisissez l'un de nous, et comptez sur ma foi ;
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile.
Pour la dernière fois, je vous offre un asile.
Adieu.

SCÈNE V.

CICÉRON, seul.

FOIBLE tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes soins, ta honte et tes conseils ;
Lâche, plus digne encor de mépris que de haine !...
Déjà le jour plus grand m'annonce que Mécène,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès long-temps rentré dans ce palais :
Allons. Mais il est temps que j'instruise ma fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille.
Sur nos desseins communs craignons moins d'alarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer.
De ses frayeurs pour moi Sextus qui se défie
Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie.
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.
Clodomir, devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.
Unissons-les ; donnons à César un rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal.
Essayons cependant de fléchir un barbare,
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare ;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain,

A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains, indomptable génie,
Aujourd'hui dieu du meurtre et de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

Oui, Mécène, je sais qu'une ardente vengeance
A souvent confondu le crime et l'innocence;
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien;
Que la haine est injuste et n'examine rien:
Mais je sais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime, en nourrit la licence.
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchants faire un exemple affreux.
Quel que soit mon courroux, il est si légitime,
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime.
Le seul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'est l'orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funeste amour me rend plus cher encore,
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toujours dans ces augustes lieux.
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le sauver des coups de l'indigne Fulvie.

Tu l'as vu cette nuit : conçois-tu quelque espoir
Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir ?
Il est bon qu'en public il prenne ma défense,
Pour disposer le peuple à plus d'obéissance,
Et que par ses amis il inspire au sénat
De réunir en moi tout le triumvirat.
César, pour rétablir l'état en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance ;
Il sentit, et j'ai dû le sentir comme lui,
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul maître aujourd'hui.

MÉCÈNE.

Cicéron désormais n'a qu'un désir unique ;
C'est de vous voir, seigneur, sauver la république,
D'Antoine qu'il méprise abaisser la grandeur,
Devenir du sénat l'âme et le protecteur :
Sur tout autre projet il sera peu flexible.
Cependant à vos soins il m'a paru sensible.
Essayez d'engager ce fier républicain
A vous laisser jouir du pouvoir souverain :
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire.
Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous nuire,
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre, ou le sauver.
Le plus digne de vous est de le conserver.
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son crédit au sénat, surtout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux, dans un état naissant,
Que ces hommes de bien que le public admire ;
Qui, sur le préjugé d'un vertueux délire,

N'embrassent le parti des autels ou des lois,
Que pour tyranniser les peuples ou les rois.
J'aperçois Cicéron ; laisse-nous seuls, Mécène.
(à part.)
Que sa douleur me trouble et me cause de peine !

SCÈNE II.

OCTAVE, CICÉRON.

OCTAVE.

A votre nom célèbre on doit trop de respect,
Pour croire que le mien vous puisse être suspect.
Quoique des triumvirs il ait lieu de se plaindre,
Cicéron près de moi sait qu'il n'a rien à craindre.
Comme il s'agit de Rome, à ce nom si chéri
Je suis sûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici sans répugnance.

CICÉRON.

Comment avez-vous pu désirer ma présence ?
César, en quel état vous offrez-vous à moi ?
Ah ! ce n'est ni son fils ni César que je voi :
Vos mains n'en ont que trop souillé la ressemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence.
Malheureux ! pouvez-vous, sans l'inonder de pleurs,
Sur son sein déchiré déployer vos fureurs ?
O César ! ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître :
Brutus qui l'a versé méritoit mieux d'en être ;
Le meurtre des vaincus ne souilloit point tes pas ;

Ta valeur subjuguoit, mais ne proscrivoit pas;
Si tu versois du sang pour soutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire.
Et vous, sans redouter l'exemple de sa mort,
Vous semblez n'envier que son funeste sort:
Peu jaloux d'hériter de ses sages maximes,
Cruel, vous ne songez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui blesse mon honneur,
Cicéron, modérez l'indiscrète rigueur.
Mais, pour justifier un discours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne,
César que vous venez de placer dans les cieux,
Et que pour m'abaisser vous égalez aux dieux,
En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie?
Fut-ce aux bords de la Seine, ou dans Alexandrie?
Est-ce aux champs de Pharsale, où pour votre bonheur
La victoire à genoux couronnoit sa valeur?
Non; ce fut au sénat, et dans le sein de Rome,
Que l'on osa trancher les jours de ce grand homme.
Et vous m'osez blâmer de répandre le sang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc!
Quel autre ai-je proscrit, orateur téméraire?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre:
Quelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier,
Je n'en connois aucun digne de l'expier.
Du meurtre de César condamner la vengeance,
C'est des plus noirs forfaits consacrer la licence.

CICÉRON.

Un meurtre, quel qu'en soit le prétexte ou l'objet,

Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait.
Mais les républicains ne se font pas un crime
D'immoler un tyran, même digne d'estime :
Ils ne regardent point leur tyran comme un roi
Qu'élève au-dessus d'eux la naissance ou la loi;
Et, sans avoir pour lui les lois ni la naissance,
César osa des rois s'arroger la puissance.
Non que des conjurés j'approuve la fureur :
Je déteste leur crime, encor plus son vengeur;
Car vous multipliez à tel point les supplices,
A Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il semble que César renaisse chaque jour,
Et que chacun de nous l'assassine à son tour.
Contre un peuple à genoux armer la tyrannie,
De l'univers entier détruire l'harmonie,
Et de ses ennemis se défaire à son choix;
Rendre le glaive seul interprète des lois;
Employer, pour venger le meurtre de son père,
Des flammes ou du fer l'odieux ministère;
Donner à ses proscrits pour juges ses soldats;
Du neveu de César voilà les magistrats.
Qui vous a confié l'autorité suprême?

OCTAVE.

Le besoin de l'état, mon épée, et moi-même.
Et de quel droit enfin osez-vous aujourd'hui
Interroger César, et César votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous seroit fatale :
Un homme tel que moi ne veut rien qui l'égale.
Dès que César n'est plus, et qu'il revit en moi,
Qui d'entre les Romains doit me donner la loi?

Croyez-vous rétablir, par votre politique,
D'un peuple et d'un sénat l'union chimérique?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
Qui s'est évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'est que sous moi seul qu'on les verroit paroître;
Mais vous voyez assez qu'il n'est aucun espoir
De remettre les lois dans leur premier pouvoir.
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'histoires;
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous subjugue à son tour, et triomphe des lois.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
Est de savoir se faire un heureux esclavage.
La liberté n'est plus qu'un bien d'opinion;
Le nom de république, une autre illusion
Dont il faut rejeter l'orgueilleuse chimère,
Source de trop de maux pour vous être encor chère.
Qu'espérez-vous enfin, quand tout est renversé,
Quand le sénat n'est plus qu'un troupeau dispersé?
Où sont vos légions pour soutenir la gloire
De ce corps dont sans vous on perdroit la mémoire?
En vain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils imposoient au reste des humains:
L'univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un empereur qui commande avec elle.
Trop heureux les Romains si pour ce haut emploi
Ils n'avoient désormais à redouter que moi!
Mon collègue insolent vous fait assez connoître
Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître,

Si vous pouviez souffrir qu'il osât s'en saisir;
Mais vous me choisirez si vous savez choisir.
Le cruel triumvir demande votre tête:
Son crédit l'obtiendra si le mien ne l'arrête.
Un intérêt si cher doit nous concilier.
Pour mieux détruire Antoine, il faut nous allier.
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous sauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur;
Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur;
Je vous dois mes grandeurs, une amitié sincère.
Aimez-moi, Cicéron, et devenez mon père.

CICÉRON.

Abdique, je t'adopte, et ma fille est à toi,
Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie.
Je doute cependant qu'élevée en mon sein,
Un tyran, quel qu'il soit, puisse obtenir sa main.
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle;
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modèle.
Rentre dans ton devoir, sois Romain; à ce prix
Tu deviendras bientôt son époux et mon fils:
Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,
Tu peux quand tu voudras me livrer à Fulvie.

(Il sort.)

SCÈNE III.

OCTAVE, *seul*.

L'EXCÈS où Cicéron vient de s'abandonner
M'éclaire, et d'un complot me le fait soupçonner.
C'est lui qui doit trembler, et c'est lui qui menace !
Sans Brutus ou Sextus, il auroit moins d'audace.

SCÈNE IV.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TANDIS que pour lui seul je venois en ces lieux,
Cicéron tout à coup disparoît à mes yeux;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet si digne de pitié
Ne puisse triompher de votre inimitié?
Languissant, malheureux, sans amis, sans défense,
Auroit-il de César essuyé quelque offense?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux sont encore enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon âme,
Ils seroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des sentiments d'un cœur
Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.

Quelque haine que fasse éclater votre père,
Pour oser le haïr sa fille m'est trop chère.
Je n'oublîrai jamais qu'en vous donnant le jour,
C'est à lui que je dois l'objet de mon amour.
Ah! loin de l'outrager, c'est Cicéron lui-même
Qui venge ses chagrins sur un cœur qui vous aime.
Plus il est malheureux, plus je m'attache à lui,
Surtout depuis qu'il n'a que moi seul pour appui.
C'est pour lui conserver et les biens et la vie,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie.
Lorsque César enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron est encor plus injuste que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie.
Mais avec vos pareils malheur à qui s'allie!
A vous voir d'un hymen nous imposer la loi,
On croiroit que César peut disposer de moi;
Et qu'au mépris des lois, au défaut du divorce,
Il peut quand il voudra m'obtenir par la force;
Et qu'enfin, au-dessus d'un citoyen romain,
Il veut de ses amours traiter en souverain.
Encor si vous aviez abdiqué la puissance,
Ou plutôt d'un tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelque espoir.

OCTAVE.

Si j'osois abdiquer le souverain pouvoir,
Quel rang pourrois-je offrir désormais à Tullie?

TULLIE.

Le rang d'un citoyen père de la patrie,

D'un Romain qui ne sait briguer d'autres honneurs
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu, comme vous, des chimères romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t-il abdiquer à son tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni lois ni république?
Impérieux amant, qui me parlez en roi,
Savez-vous que Brutus est moins Romain que moi?
Régnez si vous l'osez; mais croyez que Tullie
Saura bien se soustraire à votre tyrannie.
Si du sort des tyrans vous bravez les hasards,
Il naîtra des Brutus autant que de Césars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux silence
Eût été plus séant que tant de violence.
Je ne m'attendois pas qu'un si cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.
De l'ingrat Cicéron j'ai souffert les caprices,
Sans me plaindre de lui ni de ses injustices;
Votre père au sénat m'a cent fois outragé;
Dans ses emportements il n'a rien ménagé;
Avec mes ennemis son cœur d'intelligence
N'a jamais respiré que haine et que vengeance;
Tandis qu'avec ardeur je combattois les siens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens;

Je viens d'en essuyer la plus sanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure :
Et l'on m'outrage, moi! je suis un inhumain,
Dont sans crime, à son gré, l'on peut percer le sein!
Pourquoi? parce qu'on veut arracher aux supplices
Du meurtre de César l'auteur et les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc
S'abreuve dans le mien du reste de son sang.
César, qui jusqu'au ciel vit élever sa gloire,
Immortel ornement du temple de mémoire;
César, indignement traîné dans le sénat,
N'est point encor vengé d'un si noir attentat :
Et si je veux vous plaire, il faut que je l'oublie;
Que je laisse un champ libre au père de Tullie,
Qui veut que de César les lâches meurtriers
Rentrent dans le sénat couronnés de lauriers,
Et que, sacrifiant à Brutus son idole,
J'aille de son poignard orner le Capitole!

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres soumis
Cicéron à vos coups dût livrer ses amis;
Que, de vos cruautés spectateur immobile,
Son cœur désespéré vous laisseroit tranquille?

OCTAVE.

D'autres soins le devroient occuper aujourd'hui.
Antoine, avec fureur soulevé contre lui,
Me demande à grands cris le sang de votre père;
Notre hymen peut sauver une tête si chère.
Quoique d'un triumvir tout soit à redouter,
A peine sur ce point on daigne m'écouter :

Le péril cependant redouble, et le temps presse.
Au sort de Cicéron Rome qui s'intéresse
Sans doute avec plaisir verroit notre union
Le terme spécieux de la proscription.
Devenez de la paix le lien et le gage;
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant;
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant:
Mais ne présumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le ciel me destine.
Si je m'en dépouillois, ce seroit me livrer
Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre.
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort
Que de me voir un jour unie à votre sort.
Cependant, si César veut déposer l'empire,
A son fatal hymen je suis prête à souscrire;
Dût mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifîrai pour le bien de la paix:
Mais, si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le diadème.
Que ne peut ma mort seule en relever le prix,
Et sauver de vos coups tant d'illustres proscrits!

OCTAVE.

Ah! c'en est trop: songez, orgueilleuse Tullie,
Que c'est vous qui livrez votre père à Fulvie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

TULLIE, *seule.*

BARBARE, que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous saurons mieux mourir que tu ne sais régner!
Dieux cruels, épuisez sur moi votre colère,
Ou de son désespoir daignez sauver mon père!
O Romains! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher, si l'on veut imiter Cicéron!
Tout est perdu pour moi.

SCÈNE VI.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

Je vous cherchois, madame.
Quel trouble à mon aspect s'empare de votre âme!
Quoi! vous levez au ciel vos yeux baignés de pleurs!
N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs?
Les premiers n'ont que trop exercé ma constance.
Ah! Tullie, autrefois ma plus chère espérance,
Pardonnez à mon cœur quelques transports jaloux:
L'heureux César va-t-il devenir votre époux?

TULLIE.

Eh! plût au ciel n'avoir d'autre malheur à craindre!
Vous et moi nous serions peut-être moins à plaindre.
Offrez à ma douleur de plus dignes objets.
Accablé de ses maux, consumé de regrets,

Mon père, avant sa mort, veut que notre hyménée
Éclaire de ses feux cette horrible journée.
Eh! que lui servira d'unir des malheureux
Menacés comme lui du sort le plus affreux?
Quel temps a-t-on choisi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main;
Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin.
Lorsque j'ai désiré que vous fussiez Pompée,
Hélas! qu'en ce souhait mon âme s'est trompée!
A peine mon amour voit combler ce désir,
Que je perds à la fois Sextus et Clodomir.
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un mystère?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre père;
Je craignois de jeter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux.
D'ailleurs, convenoit-il au fils du grand Pompée
De se montrer ici sans éclat, sans armée,
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards
Qu'en protecteur de Rome et vainqueur des Césars?
Et que ne veut-on pas quand l'amour est extrême?
Clodomir désiroit d'être aimé pour lui-même:
Sextus sans votre amour pouvoit-il être heureux?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez! Depuis quand votre cœur intrépide
N'oppose-t-il au sort qu'un désespoir timide?
Je viens de rassembler quelques soldats épars,
Dispersés sous leurs chefs autour de ces remparts:
Vous les trouverez tous ardents à vous défendre;

Et si de la valeur le succès doit dépendre,
J'espère que la mienne y pourra concourir,
Ne dût-il m'en rester que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'est plus d'espérance,
Allons de la Sicile implorer l'assistance.
Ma flotte nous attend; je règne sur les eaux :
Engageons votre père à fuir sur mes vaisseaux.
Il est honteux pour lui de se laisser proscrire.
Vous avez sur son cœur un souverain empire ;
Venez : faisons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de proscrire à son tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de sa vie ;
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, TULLIE, SEXTUS.

CICÉRON.

Héritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire et des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer son char du globe de la terre ;
Fils de Pompée enfin ; à cet auguste nom
Vous daignez allier celui de Cicéron !
Je ne vous ceindrai point le front d'un diadème ;
Je n'ai plus de trésors que cet autre moi-même.
O mon fils ! puisse-t-il faire votre bonheur,
Et vous être aussi cher qu'il le fut à mon cœur !
Et vous, unique bien que le destin me laisse,
Délices de ma vie, espoir de ma vieillesse,
Qui n'avez plus pour dot que mon âme et mes pleurs,
Puissiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs !
Je veux, avant ma mort, que ma main vous unisse.
J'ai promis à Sextus ce tendre sacrifice :
Mais, après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un père malheureux.

Je ne veux plus vous voir dans une triste ville
Où les morts même ont peine à trouver un asile.
Approchez, mes enfants; venez, embrassez-moi :
Jurez-vous dans mon sein une constante foi :
De nos derniers adieux scellons une alliance
Que nous désirions tous avec impatience.
Que vois-je? On se refuse à mes embrassements!

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels moments?
Quoi! lorsque avec bonté votre amour nous assemble,
Ne nous unissez-vous que pour mourir ensemble?
Et comment sans frémir pouvez-vous ordonner
A Sextus comme à moi de vous abandonner?
Quel nouveau désespoir contre nous vous anime?
De nos soins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'est vous-même, seigneur, qui dans ce triste jour
Me faites malgré moi douter de votre amour.
Quoi! ce père, l'objet de toute ma tendresse,
Qui me cherchoit encor quoiqu'il me vît sans cesse;
Ce père, qui sembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra désormais me voir qu'avec effroi!
Quel transport imprévu de votre âme s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare?
La flotte de Sextus nous attend tous au port;
Faites-vous sur vous-même un généreux effort.
C'est votre fille en pleurs, cette même Tullie,
Du père le plus tendre autrefois si chérie,
Qui, la mort dans le sein, vous demande à genoux
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie est dans vos mains, et ne tient qu'à la vôtre;

Daignez en ce moment nous suivre l'un et l'autre;
Ce lieu n'est point encore entouré de soldats
Qui puissent observer ou retenir vos pas;
Nous pouvons en secret gagner les bords du Tibre :
Mon père, suivez-nous, puisque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des proscrits.

CICÉRON.

Ah! c'est moins par respect pour moi que par mépris.
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie :
C'est pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie.
Si sa main m'eût proscrit, l'univers auroit su
Que parmi ces héros du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes tyrans, je veux mourir dans Rome:
En implorant ses dieux, c'est moi seul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers soupirs
Ce lieu qui fut l'objet de mes premiers désirs.
J'ai tant vécu pour moi, si peu pour ma patrie,
Que je veux dans son sein du moins finir ma vie.
Si je fuyois, César, qui me redoute encor,
A ses projets bientôt donneroit plus d'essor.

SEXTUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine :
César aime Tullie, et craint peu votre haine.
Dans ses murs malheureux Rome va succomber :
Croyez-vous qu'avec elle il soit beau de tomber,
Lorsqu'en lui conservant un ami si fidèle,
Nous pouvons espérer de renaître avec elle ?
N'avons-nous pas ailleurs des secours assurés,
La Sicile, Brutus, Rhodes, les conjurés ?

CICÉRON.

Qui? moi, mon fils, que j'aille errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile!

SEXTUS.

Eh! comment pouvez-vous désormais l'éviter?
Ce n'est pas vous d'ailleurs qui l'allez susciter.
Il n'est point aujourd'hui de climat sur la terre
Qui puisse être à l'abri des fureurs de la guerre:
Traversez l'univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre et des Romains partout,
Enfants infortunés d'une ville déserte
Qui ne peut plus sentir vos soins ni votre perte.
Pourquoi vous obstiner à mourir dans ses murs?
Donnons-lui des secours plus brillants et plus sûrs.
Croyez-vous qu'il sera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de César traîné comme un coupable,
Pour servir de risée au soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom si glorieux?
Rome n'est plus qu'un spectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier est passé dans l'Asie.
C'est là que notre honneur nous appelle aujourd'hui:
Rendons-nous à sa voix, et marchons avec lui.
Ce n'est pas le climat qui lui donna la vie,
C'est le cœur du Romain qui forme sa patrie.
Qui doit s'intéresser à Rome plus que moi?
(il montre la statue de Pompée renversée.)
Voyez ces monuments de douleur et d'effroi;
Ces marbres mutilés, dont le morne silence
N'en demande pas moins de sang pour leur vengeance.
Il ne leur reste plus que le nom précieux

D'un héros que l'on vit marcher égal aux dieux.
Votre sort est écrit sous ce nom redoutable,
A tout mortel fameux exemple formidable;
Et pour le prévenir vous n'avez qu'à vouloir.
La honte suit toujours un lâche désespoir.
Il vaut mieux se flatter d'un espoir téméraire,
Que de céder au sort dès qu'il nous est contraire:
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le seul genre de mort digne d'un vrai Romain.
Mais mourir pour mourir n'est qu'une folle ivresse,
Triste enfant de l'orgueil, nourri par la paresse.
Ranimez-vous, mon père, et soyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICÉRON.

S'il est vrai que Sextus la respecte et l'admire,
Qu'il règle donc ses soins sur ceux qu'elle m'inspire.

SEXTUS.

C'est-à-dire, seigneur, que pour vous imiter
Il faut mourir ensemble, et ne nous point quitter.

CICÉRON.

Ah! Sextus, quoi! c'est vous qui voulez que je fuie!
Non, ne vous flattez pas que je passe en Asie,
Ni que, des conjurés empruntant le secours,
De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours.
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie.
Cependant je suis prêt, pour contenter Tullie,
A sortir avec vous de ce triste palais.
La nuit, à Tusculum nous nous joindrons après:
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre.
Dans deux heures, Sextus, ayez soin de vous rendre

Avec quelques soldats au pont Supplicien.
Le temps ne permet pas un plus long entretien :
Adieu. Mais avant tout je veux revoir Mécène.

SCÈNE II.

TULLIE, SEXTUS.

TULLIE.

Ah, Sextus! notre fuite est encore incertaine;
Mécène à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne seront point suivis.
On vient : éloignez-vous; c'est César qui s'avance.

SEXTUS.

Il seroit dangereux d'éviter sa présence :
Le tyran nous a vus; je me rendrois suspect
Si je disparoissois à son premier aspect.
Il croit que sur ses bords la Seine m'a vu naître;
Et d'ailleurs je crains peu César, quel qu'il puisse être.

SCÈNE III.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

Je cherchois Cicéron : je veux encor le voir,
Quoique sa dureté me laisse peu d'espoir....
Mais que fait près de vous ce Gaulois, dont l'audace
Semble vouloir ici me disputer la place?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu,
Pour croire qu'à tout autre il seroit défendu?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître,
Et surtout un Gaulois. Qu'il retourne en son camp;
C'est parmi ses soldats qu'il trouvera son rang.

SEXTUS.

Depuis quand sommes-nous sous ton obéissance,
Pour oser me parler avec tant d'arrogance?
Le sort de mes pareils ne dépend point de toi:
Je ne relève ici que des dieux et de moi.
Aux lois du grand César nous rendîmes hommage;
Mais ce ne fut jamais à titre d'esclavage.
Comme de la valeur il connoissoit le prix,
Il estimoit en nous ce qui manque à son fils.
Sans le fer des Gaulois, le César qui me brave
Eût vu borner sa gloire au simple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je? Holà, licteurs..

TULLIE.

César, modère-toi.
Apprends que ce guerrier est ici sur ma foi,
Sur celle des Romains, dont tu n'es pas le maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être.
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu?
Penses-tu n'outrager que des cœurs sans vertu?
S'il te faut des garants, je réponds de la sienne;
Commence à nous donner des preuves de la tienne..

Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des peuples alliés respecte au moins les droits.
Sois humain, généreux, et cesse de proscrire,
Si tu veux sur les cœurs t'établir un empire.
L'art de se faire aimer et celui de régner
Sont deux arts que ton père auroit dû t'enseigner.
Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance
Un guerrier qui n'est point soumis à ta puissance:
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous justifiez trop le courroux qui m'anime.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous et des dieux,
Dans ses divers complots plus ardent que vous-même,
Brave des triumvirs l'autorité suprême.
Je sais qu'il a sauvé Messala, Métellus,
Lucilius, Pison, les fils de Lentulus:
Mais, malgré son orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes lois l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En sauvant tes proscrits, j'ai fait ce que j'ai dû:
Ton père en pareil cas eût loué ma vertu.
Toi-même, applaudissant à mes soins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-dessus de moi,
Qu'un Gaulois à tes yeux soit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire étranger, tu m'apprends mon devoir;
Et ta mort....,

TULLIE.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir,
De ce rival des dieux interroge l'image;
(elle lui montre la statue de César.)
Que sa clémence au moins devienne ton partage.
Du grand nom de César si tu veux hériter,
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter.
Épargne ce guerrier; je demande sa vie:
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de régner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons?
De la vertu du moins empruntez le langage.
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier,
Qu'en vous abandonnant le soin de ce guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence,
Qu'il ne se croit encor digne de ma vengeance.
(aux licteurs.)
Adieu. Vous, suivez-moi.

SCÈNE IV.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus, qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puisqu'il est sans effet.
Tout César n'est ici qu'un objet de colère.
Héritier de l'ingrat qui détruisit mon père,
Octave n'est pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux.
Tenté plus d'une fois d'en punir l'insolence....
Qu'il rende de ses jours grâce à votre présence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en est pas un pour vous :
Un amant méprisé ne fait point de jaloux.
Mais un grand cœur doit-il céder sans espérance
Aux dangereux appas d'une aveugle vengeance?
Ah ! quand même à César on donneroit la mort,
Son trépas seul peut-il relever votre sort ?
Tout vous promet ailleurs de hautes destinées,
Qui sans gloire, en ces lieux, se verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus : fuir n'est un déshonneur
Que pour ceux dont on peut soupçonner la valeur :
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles.
Tandis qu'en ce palais on nous laisse tranquilles,
Allons sans plus tarder rejoindre Cicéron.
La vertu de Mécène, exempte de soupçon,

Ne nous en doit pas moins alarmer sur son zèle.
Je vois sur son départ que mon père chancelle :
Courons le raffermir. Octave est violent ;
Pour nous perdre tous trois il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien ; je connois la prudence
De ce nouveau tyran peu sûr de sa puissance.
Comme il me croit Gaulois, et qu'il a besoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces peuples dangereux.

TULLIE.

Jugez de ses frayeurs à l'objet qui s'avance ;
C'est l'affranchi chargé du soin de sa vengeance,
Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous.
Ah! Sextus, laissez-moi m'offrir seule à ses coups.

SEXTUS.

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie.
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie ?

SCÈNE V.

SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

SEXTUS, à Philippe.

Approche, digne chef des infâmes humains
Que César entretient pour ses lâches desseins.

PHILIPPE, à part.

Quel trouble dans mon cœur élève sa présence !
O mes yeux ! contemplez : voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin
Qui tout percé de coups vint mourir sur mon sein.

Hélas ! si c'étoit lui.... Mais puis-je méconnoître
Et les traits et la voix de mon auguste maître ?
Quelle horreur en ces lieux règne de toutes parts !
Dieux ! quel spectacle affreux vient frapper mes regards !

(Il s'appuie sur les débris de la statue de Pompée.)

Chers débris, monuments de la fureur d'Octave,
Arrosez-vous des pleurs d'un malheureux esclave ;
Ou plutôt revivez, triste objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'âme d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il ? et qu'est-ce qui l'arrête ?

SEXTUS.

Avance ; à m'immoler ta main est-elle prête ?
Que vois-je ? quel mortel se présente à mes yeux ?
Grands dieux ! n'est-il donc plus de vertu sous les cieux ?
L'erreur qui me flattoit malgré moi se dissipe.
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe ?
Ce fidèle affranchi du plus grand des mortels,
Qui sembloit avec lui partager ses autels,
Que ses derniers soupirs avoient couvert de gloire ;
Ce Philippe, autrefois si cher à ma mémoire,
Qui sut de la vertu m'aplanir les chemins,
Philippe est devenu chef de mes assassins !
Tu pleures, cœur ingrat ! Que de torrents de larmes
Il faudroit pour laver tes parricides armes !
Va, comble tes forfaits : si tes barbares mains
N'ont point assez trempé dans le sang des Romains,
Viens, cruel, dans le mien ennoblir ton épée ;

Plonge-la dans le sein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah, Sextus!

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord?

PHILIPPE.

Écoutez-moi, mon maître, ou me donnez la mort.
Daignez vous rappeler l'histoire de ma vie :
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Lève-toi.

PHILIPPE.

Non, seigneur; souffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Lève-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illustre élève
Contre un infortuné s'indigne et se soulève?
A-t-il pu soupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le sien?

(Il montre la statue de Pompée.)

Hélas! depuis la mort de ce maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de son sort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un maître pût compter sur ma fidélité,
Me prévint, et bientôt m'accorda son estime.

On sait que ce tyran s'est fait une maxime
D'attacher à son sort les hommes généreux
Qui par quelques vertus se sont rendus fameux.
C'est ainsi que j'ai su gagner sa confiance :
Mais, dans l'art de tromper imitant sa science,
Philippe n'a jamais trempé dans ses forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits.
Mais c'est par d'autres soins qu'un esclave fidèle
Doit vous justifier son amour et son zèle.
Octave ne croit plus que vous soyez Gaulois :
Votre noble fierté, les accents de la voix,
Vos soins pour les proscrits échappés vers Ostie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Alarment à tel point ce cœur né soupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir sacrifier tous deux;
Et, sans bien pénétrer quelle est votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous assassine,
Sans croire cependant que vous soyez Sextus :
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour passer chez Fulvie :
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les moments vous sont chers, et c'est fait de vos jours,
Si de ceux du tyran je n'abrège le cours.
Pour sauver l'un de vous, il faut immoler l'autre :
Choisissez du trépas de César, ou du vôtre.
Rien n'est sacré pour moi dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous.
Avant que d'éclater tu pouvois l'entreprendre;

Mais, instruit du projet, je dois te le défendre.
Je m'en ferois un crime après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un soin si magnanime:
Mais je vois d'un autre œil l'autel et la victime.
Le destin n'a point mis des sentiments égaux
Dans l'âme de l'esclave et celle du héros.
Mon devoir le plus saint, c'est de sauver mon maître.
Qui d'Octave ou de vous aujourd'hui le doit être?
César ne fut jamais ni mon dieu ni mon roi;
Et le plus fier tyran n'est qu'un homme pour moi.
Si, pour vous soutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puissance commune,
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin.
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,
Ce n'est que le punir alors qu'on l'assassine.
Se laisser prévenir est moins une vertu
Que l'imbécillité d'un courage abattu.
Il ne vous reste plus qu'une fuite douteuse:
Pour le fils de Pompée elle seroit honteuse.
Bientôt de toutes parts vous serez observé:
Prévenez donc le coup qui vous est réservé.

TULLIE.

Rejetez les conseils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puisque ainsi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon père, et remettons aux dieux
Le soin de nous sauver de ces funestes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver César : daignez attendre
Que je sois en état du moins de vous défendre.
Vous verrez, si mon bras ne peut vous secourir,
Que Philippe avec vous est digne de mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, seul.

Orgueilleux monuments d'une grandeur passée,
Qui par celle des dieux n'étoit point effacée ;
Et vous, marbres sacrés de nos premiers aïeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux ;
En vain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire :
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes et de cris.
Déjà les rejetons de vos tiges fameuses,
D'Antoine et de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts et de mourants dans la fange étendus.

(il jette les yeux sur le tableau des proscriptions, et il y voit son nom.)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue
Vient ranimer mon cœur et briller à ma vue ?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.
Enfin je suis proscrit : que mon âme est ravie !
Je renais au moment qu'on m'arrache la vie.

Héros infortunés, souffrez que ce tableau
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône et de tombeau.
Je mourrai dans ton sein, ô ma chère patrie !
Eh ! que ne peut mon sang épuiser la furie
Des cruels triumvirs qui s'abreuvent du tien !
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien !
Au milieu des tourments je serois mort tranquille.
Je vivois pour toi seule, et je meurs inutile.
Quelqu'un vient. C'en est fait ; voici l'heureux instant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais je l'espère en vain ; c'est le sage Mécène,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramène,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aspect du seul bien qui peut toucher mon cœur.

SCÈNE II.

MÉCÈNE, CICÉRON.

MÉCÈNE.

Malgré les soins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une secrète joie
Qui dissipe ma crainte et flatte mon espoir.
César l'augmente encor dès qu'il veut vous revoir.
Ah ! Cicéron, souffrez que je vous concilie.
Pour triompher d'Antoine, et pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux soins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux dieux :
Renoncez à l'orgueil de ces vertus austères
Qu'en des temps moins cruels se prescrivoient nos pères.

Ce n'est qu'en se pliant à la nécessité
Que l'on peut des tyrans tromper l'autorité.
Un torrent n'a jamais causé plus de ravage
Que lorsqu'à son courant on ferme le passage.
Laissez-le s'écouler, et nous donnez la paix :
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICÉRON.

César vous auroit-il chargé de la conclure,
Rebuté d'outrager les dieux et la nature ?
Moins pressé de la soif de grossir ses trésors,
Vous auroit-il promis de respecter les morts,
De ne point dépouiller leurs enfants et leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes ?
Ignorez-vous encor que des édits nouveaux
Ordonnent de fouiller jusque dans les tombeaux ;
Que son avidité, par des lois inhumaines,
Impose des tributs jusqu'aux dames romaines ?
Vous fait-il espérer que de notre union
L'instant sera la fin de la proscription ?

MÉCÈNE.

C'est pour vous que d'hier César l'a suspendue.

CICÉRON.

Eh bien ! sur ce tableau daignez jeter la vue.
(il lui montre le tableau de la proscription.)
Pour mieux me distinguer, c'est mon funeste nom
Qui seul en fait le prix.

MÉCÈNE.

Dieux ! quelle trahison !
César auroit dicté cet arrêt sanguinaire !
Mais non : je reconnois la main du téméraire

Qui seul aura tracé cet horrible décret.
Eh! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait?
César jusqu'à ce point eût-il flétri sa gloire?
Si je l'en soupçonnois, ou si j'osois le croire,
Loin de tenter encor de le justifier,
Je serois le premier à le sacrifier.
S'il est vrai que César ait voulu vous proscrire,
Sur ce même tableau je vais me faire inscrire.
Adieu. Si je ne puis vous sauver de ses coups,
Vous me verrez combattre et mourir avec vous.

SCÈNE III.

CICÉRON, seul.

Eh! qu'importe à César que nous mourions ensemble!
Et qu'un même supplice aux enfers nous rassemble?
Que je plains ton erreur, aveugle courtisan,
Si tu crois par ta mort attendrir un tyran!

SCÈNE IV.

OCTAVE, CICÉRON.

CICÉRON.

Je le vois; terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée.
Parlons : fassent les dieux que mes derniers accents
Ne se réduisent point à des cris impuissants?

OCTAVE.

Cicéron en ces lieux n'a-t-il point vu Mécène?

CICÉRON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine.
Mais sur un autre point, César, écoute-moi ;
C'est l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre sur toi-même.
Si, pour nous accabler de maux et de douleurs,
La terre a ses tyrans, le ciel a ses vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te punisse un jour de tant de barbarie.
Quels monstres ont jamais immolé des enfants ?
Peut-on trop respecter ces êtres innocents ?
Hélas ! de tes fureurs victimes lamentables,
Leurs mères ne sont pas pour toi plus redoutables,
Et cependant tu veux les priver de leurs biens :
César leur eût plutôt prodigué tous les siens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure :
Son fils, pour se venger, détruiroit la nature.
Est-ce ainsi que tu veux succéder à César,
Ce héros qui traînoit tous les cœurs à son char ?
Imite sa bonté ; crois-moi, fais-nous connoître
Que tu peux l'égaler, le surpasser peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi seul ces décrets
Dont Rome a ressenti de si cruels effets ?
Antoine est-il pour eux un dieu plus favorable ?

CICÉRON.

Eh ! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable,
Dans l'ivresse, l'orgueil et le luxe allaité,
Monstre que le destin n'a que trop bien traité,

Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu qu'une valeur sauvage?
César, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur ressemble le mieux?
Le ciel de ses bienfaits t'enrichit sans mesure;
Respecte les faveurs que te fit la nature.
Que n'as-tu pas reçu de sa prodigue main?
Tous les dons d'un génie au-dessus de l'humain.
Lorsqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te sied-il d'être Antoine, ou de n'être qu'un homme?
Sois César, sois un dieu : tu le peux, tu le dois;
Trop heureux que le sort te laisse un si beau choix!

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence,
Ni d'un sexe timide embrassé la défense.
Je souscris à tes soins; je veux en ta faveur
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur.
Au sort des malheureux une âme si sensible
Pour moi seul aujourd'hui sera-t-elle inflexible?
Je viens sur ta fierté faire un dernier effort.
Qu'avec mon amitié la tienne soit d'accord.
Je ne refuse rien lorsque ta voix m'implore :
Laisse-moi triompher du fiel qui te dévore;
Réunissons deux cœurs divisés trop long-temps
Pour des cœurs vertueux, j'ose dire aussi grands.

CICÉRON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance :
J'attendois encor plus de ton adolescence;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont sans foi, sans honneur et sans affection :

Occupés seulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide;
Prodigues de serments, avares des effets,
Le poison est caché même sous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand homme est pour eux un supplice,
Et pour lui tôt ou tard devient un précipice.
Je n'espère plus rien, et je crains encor moins.
Garde pour tes amis tes bontés et tes soins;
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchire le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'est laissé prévenir;
Et rougis des discours que tu m'oses tenir.
Que peut me reprocher ton injuste colère?
Qu'ai-je fait, qu'avant moi n'eût fait ici mon père?
N'obéissoit-on pas lorsque César vivoit?

CICÉRON.

Sois seulement son ombre, et je suis ton sujet.
Du bonheur des humains sage dépositaire,
En faisant toujours bien, ne songe qu'à mieux faire:
Sois clément, vertueux, et rétablis les lois;
Je serai le premier à te donner ma voix.
Mais, tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfants de ma triste patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'univers,
Et je les porterai jusque dans les enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'assurance,
Des hommes et des temps pèse la circonstance.
Mon père n'eut jamais que sa gloire à venger;

Ainsi César pouvoit pardonner sans danger:
Pour un autre César il n'eut point à proscrire.
Qui d'ailleurs eût osé lui disputer l'empire?
Je ne suis entouré que de vils sénateurs,
Opprobre des humains, lâches perturbateurs,
Que se fût immolés la justice ordinaire,
Dont Brutus a voulu lui-même se défaire,
Et que ce meurtrier n'a laissés dans ces lieux
Que pour m'assassiner ou me rendre odieux:
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais en de vains discours c'est trop nous engager:
Je ne suis pas venu pour me faire juger.
Pour la dernière fois je demande Tullie.

CICÉRON.

Faut-il que jusque-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour simulé laissons là les attraits.
Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois.
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton âme,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme;
C'est la soif de régner, voilà ce que tu veux:
Mais, comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en imposer par l'hymen de Tullie;
Faire croire aux Romains, puisqu'à toi je m'allie,
Que j'épouse à mon tour ta haine et ta fureur,
En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur;
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur suprême,
Que je l'aplanis moins pour toi que pour moi-même;
Et qu'enfin c'est moi seul qui dicte tes arrêts:
Prétexte spécieux pour m'immoler après.

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une secrète envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent orateur, songe que ton orgueil
A de tes intérêts toujours été l'écueil.
S'il me faut, pour régner, l'appui d'une famille,
Qu'ai-je besoin, dis-moi, de toi ni de ta fille?
Ingrat, si tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour.
Vois ton nom.

CICÉRON.

Je l'ai vu, César; je t'en rends grâce,
Mais il ne s'agit pas du sort qui me menace;
Il s'agit des Romains. Pour la dernière fois,
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami si perfide.
Ce n'est pas l'intérêt de Rome qui te guide:
Ce fameux Clodomir, ce rival odieux,
Qu'avec tant de secret tu cachois en ces lieux,
Injurieux objet d'une lâche tendresse,
Est le seul où ton cœur aujourd'hui s'intéresse.
C'est l'amant de Tullie: ose me le nier.

CICÉRON.

Je ne chercherai pas à m'en justifier.
Pourquoi de ce rival te ferois-je un mystère?
A-t-il trempé ses mains dans le sang de ton père?
Ou, si c'est un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable tyran, détruis tous les humains.
C'est dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! c'est pousser trop loin le mépris et l'outrage.
Adieu; je t'abandonne à mon inimitié.

CICÉRON.

Va, fuis; je l'aime mieux encor que ta pitié.
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne et celui qui l'implore.

SCÈNE V.

CICÉRON, *seul.*

Mais que sont devenus mes enfants malheureux,
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux?
Ma fille dans sa fuite a-t-elle été surprise?
Ou Sextus auroit-il manqué son entreprise?
Hélas! de Tusculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes tristes foyers ils m'attendront en vain;
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore.
Eh! puis-je désirer de le revoir encore?
J'obtiens le seul honneur que j'avois souhaité,
Et du moins je pourrai mourir en liberté....

SCÈNE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE.

CICÉRON.

Mais je vois mes enfants. Chers témoins de ma joie,
C'est pour la partager que le ciel vous envoie.

Le destin va bientôt terminer mes malheurs,
Et mon sort est trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille; jouis des honneurs de ton père:
Vois, lis sur ce tableau la fin de ma misère.
Sextus, vous m'avez vu le front humilié
Que parmi ces grands noms le mien fût oublié.
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare;
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, est-ce donc là ce destin glorieux
Qui doit être pour nous si grand, si précieux?
Mourir dans les tourments, victime de Fulvie,
C'est mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Eh! comment, sans rougir d'un si cruel transport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?
Changerez-vous toujours d'avis et de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre et plus de suite.
A peine vous formez un généreux dessein,
Qu'à l'instant même il est banni de votre sein.
A l'amour paternel un faux honneur succède;
Et, plus le mal est grand, plus on fuit le remède.
César ne vous a point encore abandonné:
Si nous mourons, c'est vous qui l'aurez ordonné.
Vous le savez, la mort n'a rien qui m'épouvante:
Des cœurs infortunés c'est la plus douce attente.
Ce qui me fait gémir, c'est de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'est qu'un déshonneur.
Mais, de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'est armé pour défendre une si belle vie,
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,

Je saurai, malgré vous, m'immoler à vos yeux.

CICÉRON.

Ah! ma fille, étouffez ce transport téméraire.

SEXTUS.

Mon père, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur se montre si jaloux
Des honneurs qu'un esclave obtiendroit comme vous?
Quel misérable orgueil pour une âme romaine!
Ah! loin de nous vanter une gloire si vaine,
Rougissez de vous voir proscrit sur ce tableau.
C'est dans le ciel qu'il faut inscrire un nom si beau.
Des plus nobles proscrits je viens d'armer l'élite;
C'est à mourir entre eux que l'honneur nous invite.
Laisserez-vous périr ces guerriers généreux
Qui s'exposent pour vous au sort le plus affreux?
Un Romain, tant qu'il veut, peut rétablir sa gloire:
C'est en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.
Lorsqu'il faut terminer ses déplorables jours,
Est-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours?

CICÉRON.

Ah! je n'aspire point aux honneurs de la guerre:
Le ciel ne m'a point fait pour désoler la terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers.
Ainsi que ses vertus, chacun a ses lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma dernière heure?
Lorsqu'on ne peut plus vivre, il faut savoir mourir,
Et se rendre quand rien ne peut nous secourir.
A quoi me servira votre valeur suprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?

Tullie est un héros au-dessus du trépas,
Qui viendra s'élancer à travers les soldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille?
Et comment osez-vous hasarder nos amis,
Dès que le moindre espoir ne nous est plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défense,
Les ferez-vous périr pour toute récompense?

SEXTUS.

Eh bien! si rien ne peut nous sauver de la mort,
Nous mourrons tous du moins dignes d'un meilleur sort.

CICÉRON.

C'est parler en soldat dont l'ardente manie
Méprise également et la mort et la vie.
Je suis père, et je dois mieux penser qu'un amant
Qui ne consulte plus que son emportement.
On n'en veut qu'à moi seul en ce moment funeste;
Faut-il imprudemment sacrifier le reste?
Mon sang apaisera la fureur des tyrans.
Ah! laissez-lui l'honneur de sauver mes enfants;
Calmez les fiers transports de ce cœur indomptable:
Ma mort est désormais un mal inévitable.
Ma fille, qui n'a plus d'autre soutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer son père et son époux?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chère Tullie:
Pour m'aimer plus long-temps, conservez votre vie.
On vient. Ah! c'en est fait. Dieux! quel moment affreux!
Hélas! pour ma défense ils se perdront tous deux.

SCÈNE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE, à Sextus.

Vos amis, assemblés sous diverses cohortes,
Pour vous accompagner sont déjà loin des portes.
(à Tullie.)
Madame, en ce moment daignez suivre ses pas.
Du sort de Cicéron ne vous alarmez pas.
Octave, qui ne veut que semer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre âme trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des proscrits;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre père.
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colère.
(à Cicéron.)
Loin de vouloir, seigneur, en terminer le cours,
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICÉRON.

Adieu, triste témoin de mes vœux superflus:
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, seul.

Je le connois enfin, ce rival trop heureux
Que pour nous son nom seul rendoit si dangereux,
L'audacieux Sextus, que César, trop facile,
Laissa vivre, ou plutôt régner dans la Sicile,
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein.
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différents m'agitent tour à tour !
Un peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont pour ton honneur tu n'es que trop esclave ?
Règne, puisque tu veux soumettre l'univers ;
Mais, en l'en accablant, partage moins ses fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance.
Avec une valeur égale à sa naissance,
Que n'ai-je point encore à redouter de lui ?
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être secouru que de sa seule épée,
Sextus par ses exploits fait revivre Pompée :

Nous le verrons un jour disputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux.
Mais je saurai bientôt prévenir son attente :
Immolons à la fois Sextus et son amante.
Heureusement Tullie est encor dans nos mains,
Et de Rome son père a repris les chemins ;
Bientôt Hérennius, qui devoit l'y conduire,
De son sort, quel qu'il soit, aura soin de m'instruire.
Mais Mécène paroît.

SCÈNE II.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

Cher ami, que mon cœur
Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur !
Philippe m'a trahi : cet esclave infidèle,
Que je croyois si sûr et si rempli de zèle,
Par ses fausses vertus abusant mes esprits,
Étoit d'intelligence avec tous les proscrits.
C'est lui qui les a tous sauvés de ma poursuite,
Et qui seul de Sextus a préparé la fuite.

MÉCÈNE.

Philippe n'a jamais mieux rempli son devoir
Qu'en trompant votre haine et votre fol espoir.
Et, d'ailleurs, devoit-il vous livrer son élève ?
A ce nom si chéri déjà l'on se soulève.
Si par malheur Sextus fût resté dans vos mains,
Vous eussiez contre vous armé tous les Romains.

Mais n'êtes-vous point las de tant de barbaries,
Et d'exercer ici l'empire des Furies ?

OCTAVE.

Qu'entends-je ?

MÉCÈNE.

Les discours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zèle impétueux,
Si de quelque retour votre âme étoit capable ;
Mais aux cris comme aux pleurs elle est impénétrable.
Vous ne serez que trop entouré de flatteurs,
Et que trop inspiré par de vils délateurs :
C'est l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir sans répandre des larmes.
L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'est le même par qui je suis déshonoré.
Tandis que c'est lui seul qui détruit, persécute,
Aux pleurs qu'il fait verser c'est moi qui suis en butte.
Vos soldats, rebutés de servir d'assassins,
M'ont déjà reproché vos ordres inhumains.
On diroit qu'en effet votre cœur sanguinaire
Fait du sang des mortels sa substance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocents :
Car vous les croyez tous criminels ou méchants ;
Et bientôt à vos yeux, dans son sein déplorable,
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous achèverez de combler de forfaits.
Mais, comme je suis las d'en supporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi ! c'est ainsi que Mécène me quitte !

D'où peut naître, dis-moi, le transport qui t'agite ?
Ah ! loin de redoubler mon trouble et ma terreur,
De l'état où je suis adoucis la rigueur.
Tu sais que dès hier j'ai cessé de proscrire.
Antoine, qui jouit avec moi de l'empire,
Pour me perdre d'honneur, par ses détours secrets,
Fait passer sous mon nom ses horribles décrets.

MÉCÈNE.

Est-ce à vous de ramper sous les lois d'un infâme
Asservi lâchement aux fureurs d'une femme ?
Triumvir comme lui, libre de tout oser,
Au plus cruel trépas il falloit s'exposer,
Et laver dans son sang une pareille injure..
Un affront vit toujours sur le front qui l'endure ;
Qui ne s'en venge pas est fait pour le souffrir.
On croiroit, à vous voir tour à tour vous flétrir
Par l'odieux trafic des plus illustres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes.
Il abandonne un oncle ; et vous, un protecteur
Dont vous avez long-temps recherché la faveur,
A qui seul vous devez votre grandeur suprême,
Et qu'il falloit sauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE.

Cesse de m'effrayer, et me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MÉCÈNE.

Ingrat ! qu'avez-vous fait ?
Hélas ! hier encore il existoit un homme
Qui fit par ses vertus les délices de Rome,
Mémorable à jamais par ses talents divers,

Dont le génie heureux éclairoit l'univers;
Il n'est plus.... Son salut vous eût couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom?
Ah! laissez-moi vous fuir, et pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui? moi, j'aurois livré ce mortel admirable!
Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable!

MÉCÈNE.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré.
De sang et de fureur votre cœur enivré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah! Mécène, un moment du moins écoute-moi:
Je ne veux entre nous d'autre juge que toi.
Moi-même, pour sauver le père de Tullie,
J'ai disposé sa fuite à l'insu de Fulvie,
Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe et par Hérennius;
C'est par eux qu'en secret je le faisois conduire,
Sans prévoir que peut-être on pouvoit les séduire.
Comment s'en défier, et surtout de Léna,
Tribun que j'ai reçu de la main d'Agrippa?
D'ailleurs, à Cicéron Léna devoit la vie.

MÉCÈNE.

C'est à son défenseur lui seul qui l'a ravie.
L'intrépide orateur a vu sans s'ébranler
Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler.

« C'est toi, Léna ! dit-il ; que rien ne te retienne.
« J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne.
« Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours,
« Puisque des miens c'est toi qui dois trancher le cours. »
A ces mots, Cicéron lui présente la tête,
En s'écriant : « Léna, frappe ; la voilà prête. »
Léna, tandis que l'air retentissoit de cris,
L'abat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet si touchant, loin d'attendrir son âme,
N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme.
Les yeux étincelants de rage et de fureur,
Elle embrasse Léna sans honte et sans pudeur ;
Saisit avec transport cette tête divine,
Qui semble avec les dieux disputer d'origine,
En arrache.... Épargnez à ma vive douleur
La suite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus du feu de son génie
Répandre dans nos cœurs le charme et l'harmonie.
Fulvie a déchiré de ses indignes mains
Cet objet précieux, l'oracle des humains :
Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeste,
Ce que sa barbarie a pu faire du reste.

OCTAVE.

Eh bien ! sur Cicéron suis-je justifié ?

MÉCÈNE.

Si ce n'est pas César qui l'a sacrifié,
Que de sa mort du moins la plus haute vengeance
De César soupçonné fasse voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai ! Quoi ! tu peux en douter ?

Ta douleur sur ce point n'a rien à redouter:
Ma haine désormais ne peut être assouvie
Qu'en noyant dans son sang l'exécrable Fulvie.
Ce n'est pas Lucius qui m'en fera raison;
C'est Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher sa fille;
Je veux de ce grand homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné;
Rends-moi de Cicéron le reste infortuné.
Pardonne à mon dépit une fatale feinte
Qui porte à ma tendresse une si rude atteinte.
En croyant l'effrayer, hélas! je l'ai perdu.
Par pitié, rends sa fille à mon cœur éperdu.
Je ne me connois plus : que mon sort t'attendrisse.

MÉCÈNE.

C'est vouloir de vos maux accroître le supplice.
Eh! comment osez-vous souhaiter de la voir?
Pourrez-vous soutenir ses pleurs, son désespoir?
Peignez-vous les tourments où Tullie est en proie.

OCTAVE.

Ah! n'importe, Mécène; il faut que je la voie.

MÉCÈNE.

Il est vrai que Tullie est rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la soustraire à vos yeux.
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
(De son juste courroux que ne doit-on pas craindre?)
J'ai pris soin seulement qu'en ces moments affreux
On ne l'instruisît point de son sort rigoureux.
N'allez point irriter une âme impérieuse
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuse.

Quels efforts aujourd'hui n'a point tentés son bras
Pour Sextus, entraîné par ses propres soldats!
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne sont pas les seuls dons que lui fit la nature :
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de son sexe, et le cœur d'un Brutus;
Et vous la renverrez si vous daignez m'en croire.
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire?
Qu'espérez-vous d'un cœur épris d'un autre amant?
Faites-en à Sextus un généreux présent.

OCTAVE.

Mes fureurs n'ont que trop justifié sa haine....
C'en est fait, j'y consens; renvoyons-la, Mécène :
Puisqu'il faut s'occuper de soins plus glorieux....

SCÈNE III.

OCTAVE, TULLIE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

Je la vois.... Juste ciel! cachons-nous à ses yeux.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, César? je suis vaincue.
Les soldats de Sextus l'ont soustrait à ma vue :
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui?
Ne redoutez plus rien de la fière Tullie :
Il n'est point de fierté que le sort n'humilie.
Loin de vous refuser à mes tristes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Césars.

Si j'ai porté trop loin les mépris et l'audace,
(elle lui montre la statue de César.)
Au nom de ce héros, daignez me faire grâce.
Ah! seigneur, par pitié rendez-moi Cicéron:
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des temps plus heureux, votre haine endurcie
Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur;
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur;
Et des feux que Tullie allume dans une âme
Elle ne sait que trop éterniser la flamme:
Et, malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant, que je suis malheureux;
Et j'ose me flatter que, moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée.
Le ciel ne le fit point pour être mon égal;
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah! César, est-il temps de me chercher des crimes?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes.
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon.
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son austère vertu ne laisse rien à craindre.
A-t-il des conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours?
Il a toujours gardé le plus profond silence:
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,
Puisque vous-même avez ordonné son départ.

Philippe étoit d'ailleurs chargé de votre part,
Avec Hérennius, du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, si vous n'aviez point dessein de me surprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et pour le soutenir corrompu mes soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inspire?
Ce n'est pas en fuyant qu'on dispute un empire.
L'a-t-on vu contre vous soulever les esprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris?
Il en eût recouvré la puissance usurpée,
S'il se fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah! du sort de Sextus ne soyez point jaloux:
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous.
Son maître infortuné, qui n'a plus d'autre asile,
Va sans doute avec lui regagner la Sicile.
Faites-vous un ami de ce jeune héros:
Il est digne de vous par ses nobles travaux.
César, vous ignorez qu'une main meurtrière
Vous auroit, sans Sextus, privé de la lumière.
Tandis que votre haine éclate contre lui,
C'est sa seule vertu qui vous sauve aujourd'hui.
Pour l'en récompenser, permettez que mon père
Aille près de Sextus terminer sa misère:
Prenez en leur faveur des sentiments plus doux.

OCTAVE.

Mais, madame, Sextus est-il donc votre époux?
Sitôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je consens de vous rendre.

TULLIE.

Ah! César, vos détours sont trop ingénieux.
Plus sincère que vous, je m'expliquerai mieux.
De Sextus, il est vrai, je dois être l'épouse.
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouse,
J'avoûrai sans rougir que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs, brûlé des mêmes feux :
Mais, quel que soit l'amour qu'il inspire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le sacrifie.
Vous pouvez d'un seul mot rendre mon sort heureux.
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux.
Un si grand sacrifice est le prix de mon père :
Rendez à ma douleur une tête si chère ;
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru.
Mécène, en attendant, prenez soin de Tullie :
Je vais sur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, César, demeurez.... Mais quel objet nouveau
Vient frapper mes regards sous ce triste tableau?
Hélas! je reconnois la céleste tribune
Que mon père occupoit avant son infortune.
C'est de là que, rempli d'un feu toujours divin,
Il sembloit prononcer les arrêts du destin....
Plus j'ose l'observer, plus ma frayeur augmente.
Mécène.... la tribune.... elle est toute sanglante.
Ce voile encor fumant cache quelque forfait.

(elle monte à la tribune, et lève le voile.)

N'importe, je veux voir. Dieux! quel affreux objet!

La tête de mon père !... Ah ! monstre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce spectacle effroyable ?

OCTAVE.

L'horreur qui me saisit à ce terrible aspect
Pourroit justifier l'homme le plus suspect.
On n'en peut accuser que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie ?
Ne lui conteste point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout est mort et pour vous et pour moi.
Traître, pour assouvir la fureur qui t'anime,
(elle se tue.)
Tourne les yeux ; voilà ta dernière victime.

FIN DU TRIUMVIRAT.

DISCOURS

ACADÉMIQUES.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

SÉANCE DU JEUDI 27 SEPTEMBRE 1731.

MONSIEUR DE CRÉBILLON AYANT ÉTÉ ÉLU PAR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE A LA PLACE DE M. DE LA FAYE, PRONONÇA LE REMERCÎMENT QUI SUIT.

Muse, voici le jour si long-temps attendu,
Jour dont aucun espoir ne m'annonçoit l'aurore;
Jour heureux, qui pour nous ne luiroit pas encore,
Si de nos seuls succès sa course eût dépendu.
Muse, vous le voyez: une troupe immortelle
Daigne vous partager ses honneurs, ses emplois.
Parlez, et, s'il se peut, justifiez son choix;
Mais ne prononcez rien qui ne soit digne d'elle.
Apollon, c'est ici que tu dois m'avouer,
Puisque ta voix m'appelle au temple de mémoire:
Je ne demande rien qui ne soit à ta gloire;
Ce sont tes favoris que je voudrois louer.
Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.
Ferois-je pour chanter des efforts superflus?
Dieu des vers, aux rayons dont brillent tes élus
Souffre pour un moment que mon feu se rallume.

Je les vois tout couverts de tes rayons divins ;
Dans leurs mains chaque jour tu déposes ta lyre.
Ma muse, un jour de gloire est un jour de délire ;
Sers mon audace, et prends la lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, et respectez Minerve :
Elle a, comme Apollon, ses autels en ces lieux.
La raison y préside, et son front sérieux
Se rideroit aux traits d'une indiscrète verve.
Je la vois qui déjà blâme nos vains efforts.
Puisque du moindre excès sa dignité s'offense,
Muse, ne célébrons que ma reconnoissance :
La raison elle-même avoûra nos transports.

Mais quel éclat nouveau tout à coup m'environne ?
Sommes-nous sur l'Olympe, ou dans le champ de Mars ?
Quel charme vient d'unir sous mêmes étendards
Les enfants des neuf sœurs aux enfants de Bellone ?
Pourpre, mitres et croix, Mars, Neptune et Thémis,
Tout se confond ici, s'allie et s'humanise.
Sans orgueil avec moi le héros fraternise,
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,
Qui doit, ainsi que toi, percer la nuit des temps ;
Ces illustres mortels, sans cesse renaissants,
Comme pour t'assurer un éternel hommage.
Dans l'art de gouverner moins ministre que roi,
L'univers en tremblant adora ton génie :
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie ;
Tu soumets l'avenir, et règnes après toi.

Cependant il n'est plus, ce mortel si célèbre
Qui fit trembler Thétis et le fier dieu de l'Èbre.

Quelle éclipse pour vous ! Et quel astre nouveau
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau ?
Mais en sujets la France aussi riche que Rome,
En même temps regrette et produit un grand homme.
Armand vous laissoit-il l'espoir d'un successeur ?
Il apparut, cueillit ce sublime héritage.
Et, sur Armand, Séguier eut même un avantage :
Du plus grand des mortels il fut le précurseur.
 Louis, ô nom chéri ! souverain adorable,
Des caprices du sort exemple mémorable,
A tes mânes sacrés nous n'offrons plus de fleurs
Que nos regrets profonds n'arrosent de nos pleurs.
Vous qui l'avez suivi de victoire en victoire,
A la fois compagnons et témoins de sa gloire,
Qui de tout votre sang sûtes la consacrer ;
Guerriers, qui mieux que vous pourroit la célébrer ?
Quel roi mérita mieux une auguste louange ?
De dons et de vertus quel précieux mélange !
C'étoit, après les dieux, l'âme de l'univers.
Roi grand par ses exploits, plus grand par ses revers,
La mort termine en vain son illustre carrière :
Ce demi-dieu mortel ressemble à la lumière,
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit,
Et semble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.
 France, console-toi : Louis vient de renaître.
Des hommes tels que lui peuvent-ils cesser d'être ?
Digne trône d'un roi fameux par ses travaux,
On diroit que le ciel te doive des héros ;
Que le sang des Bourbons, tige heureuse et féconde,
Doive dans chaque enfant donner un maître au monde.

François, loin de gémir sous d'odieuses lois,
Vous retrouvez toujours vos pères dans vos rois.
Votre bonheur constant ne dépend point des Parques.
A peine vous perdez le plus grand des monarques,
Qu'un autre, jeune encor, fait briller des vertus
Que Rome, à quarante ans, admiroit dans Titus.
Juste, clément, pieux, son austère jeunesse
Semble déjà dicter les lois de sa vieillesse.
Un ministre attentif, prudent, religieux,
Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,
Qui sait, du bien public sage dépositaire,
User en citoyen du pouvoir arbitraire;
Aigle de Jupiter, mais ami de la paix,
Il gouverne la foudre, et ne tonne jamais.
Louis, c'est mériter l'empire de la terre
Que savoir dignement confier son tonnerre.
Tu crains, après ces noms, de reparoître au jour,
La Faye! Et que crains-tu? C'est ici ton séjour.
Viens t'y montrer paré de ces grâces naïves
Qu'Apollon dans tes vers semble tenir captives.
De ton génie heureux prête-moi la douceur:
Viens toi-même établir ton foible successeur.
De combien d'agréments ta raison fut ornée!
Sur quels objets encor parut-elle bornée?
Le goût du vrai, du beau; censeur ingénieux,
Qui sans humilier montroit à faire mieux;
Le sel athénien, l'urbanité romaine;
Tour à tour Lélius, Malherbe, ou La Fontaine:
Aimable paresseux, plongé dans le loisir,
Quel n'eût-il pas été? Mais sa muse volage,

Parmi tant de talents qui n'avoit qu'à choisir,
Aimoit trop de l'esprit le doux libertinage.
Quelle perte pour vous! quelle honte pour moi!
Apollon, je me tais; j'espérois mieux de toi:
Il faut plus de grandeur quand l'audace est extrême.
Sur ta foi j'ai suivi mon orgueilleux projet:
Tu ne te plaindras pas du moins de mon sujet,
Et tu me le fais croire au-dessus de toi-même.

ÉLOGE

DE

M. LE MARÉCHAL DE VILLARS,

PRONONCÉ

dans l'Académie françoise le 9 décembre 1784.

Il n'est plus, ce guerrier dont nos derniers malheurs
Ont immortalisé la prudence et les armes.
Peuples, dont sa valeur dissipa les alarmes,
Élevez-lui du moins un tombeau dans vos cœurs.
Toi, dont le nom préside au temple de mémoire,
Nom par tant de vertus à jamais consacré,
Nom fameux, et toujours foiblement célébré
Malgré ce que nos chants ont redit de ta gloire;
Louis, descends des cieux, parois sur ces autels
Que la terre a dressés au plus grand des mortels;
Ce fut toi : viens placer dans ce temple où tu règnes
Un guerrier qui souvent eu part à tes exploits,
Qui par tant de travaux justifia ton choix,
Et qui sut d'un seul coup relever nos enseignes.
Dans ces temps où ton peuple osa trembler pour toi,
Ces jours marqués de sang, où le sort infidèle
Éprouvoit ton grand cœur pour en faire un modèle,

Ce guerrier seul fléchit les destins de son roi,
Les força de rentrer dans cette obéissance
Qui les tint si long-temps soumis à ta puissance.
Il ne lui restoit plus, après tant de hauts faits,
Après tant de remparts qu'il réduisit en poudre,
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la paix
De cette même main dont il lançoit ta foudre.
Capitaine, ministre et soldat tour à tour,
Dévouant à son roi tous les temps de sa vie,
L'état, le cabinet, les champs de Mars, la cour,
Partagèrent son cœur sans lasser son génie.
Quels périls pour Louis n'a-t-il pas affrontés!
Combien, pour nous venger, en a-t-il surmontés!
Aucun n'a triomphé de sa valeur suprême.
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs,
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même,
N'étoient pour ce héros que de foibles éclairs:
On eût dit, à le voir poursuivre la victoire,
Qu'ils brilloient seulement pour annoncer sa gloire.
Louis, à ce portrait, tu reconnois Villars,
Cet élève ou plutôt ce fier rival de Mars,
Et peut-être le tien. Son âme généreuse,
Quoiqu'il n'eût que toi seul pour but de ses travaux,
De toutes les vertus étoit ambitieuse,
Et les tiennes sans doute ont formé ce héros.
Fridelingue, Denain, batailles mémorables,
Quels succès glorieux m'offrez-vous à chanter!
Vous-mêmes, lieux cruels, mais pour nous honorables,
Où la mort sur ses jours osa presque attenter,
Les lauriers de Villars sur vos champs redoutables

N'ont-ils aucun éclat que nous puissions vanter?
Cependant quels exploits viendroient se présenter
Au seul ressouvenir de ces temps déplorables!
Déjà tous nos honneurs étoient évanouis;
L'état sur son déclin, défaite sur défaite
(C'étoit alors le temps des revers de Louis);
Nos soldats accablés de honte et de disette,
De désespoir peut-être autant que de langueur,
Hommes quant aux besoins, François pour la valeur.
Leur chef d'un seul coup d'œil réveille leur audace:
Tous s'offrent en héros au coup qui le menace;
Et Villars, qui bravoit la mort et le destin,
Appelle, tout sanglant, l'ennemi vers Denain.
C'est là que ce vengeur de la Seine et de l'Èbre
Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit survécu
Que pour rendre, à Denain, sa valeur plus célèbre,
Et qu'un foudre de moins Eugène étoit vaincu.
Ainsi de nos destins fixant la violence,
Villars humilia de superbes vainqueurs,
Fit revivre en un jour leurs anciennes terreurs,
Vengea son roi, soi-même, et rétablit la France.
Tel, et plus grand encor, les Alpes l'ont revu,
Non pas jeune, et tenté d'une fortune illustre
(Au comble des honneurs il étoit parvenu);
C'étoit Villars bravant son dix-septième lustre;
Le premier des François, fortuné, glorieux,
Qui pouvoit, de tous soins exempt par sa vieillesse,
Borner tous ses devoirs aux conseils précieux
D'un chef dont les travaux ont formé la sagesse.
Et quelle gloire encor pouvoit flatter Villars,

Ou relever l'éclat d'une si belle vie?
Mais Villars étoit né pour servir sa patrie,
Et pour trouver la mort dans les champs des Césars.
Guerriers qui pour Louis signalez votre zèle,
Villars n'aima jamais que l'état et son roi :
Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi :
Ne perdez point de vue un si parfait modèle.
Quel roi plus digne encor de régner sur vos cœurs
Doit exciter en vous la généreuse envie
D'armer, pour le servir, ces bras toujours vainqueurs
Dont l'effort fit trembler le Rhin et l'Italie?
Du siècle de Louis heureux restaurateur,
Louis, nouveau soleil, paroît sur l'hémisphère
Avec tous les rayons de son prédécesseur,
Et toutes les vertus de son auguste père.
Équitable vengeur d'un téméraire affront
Que n'a point dû souffrir l'honneur du diadème,
La justice du ciel semble ceindre elle-même
Les lauriers destinés à couronner son front.
Il est d'autres bienfaits, et qu'un bon roi préfère
A toutes les faveurs qu'il tient des immortels;
C'est un sujet doué des dons du ministère,
Qui partage avec lui ses devoirs paternels;
Un ministre éclairé, qui, clément et sévère,
Soutienne également le trône et les autels;
Qui soit tel que Fleuri, dont les soins éternels
Nous représentent moins un ministre qu'un père.
Règne heureux et brillant! tu nous rends à la fois
Nos plus vaillants guerriers, nos plus sages ministres :
Tu nous rends avec eux le plus grand de nos rois.

France, tu ne crains plus d'événements sinistres.
Du plus hardi soldat rivaux et compagnons,
Deux soldats adoptés par le dieu de la Thrace,
Héritiers des vertus et du sang des Bourbons,
Signalent à l'envi leur zèle et leur audace.
Le vainqueur de Rocroi, fécond en successeurs,
Condé, qui, pour le nom, la gloire et les honneurs,
N'eut au-dessus de lui que les dieux et son maître,
L'intrépide Condé vient encor de renaître.
Vous qui, formé d'un sang et si noble et si beau,
Joignez à sa splendeur la valeur la plus fière;
Qui d'un sentier pour vous étranger et nouveau,
Trouvez, du premier pas, la route familière;
Clermont, tous vos aïeux, héros dès le berceau,
N'ont pas plus dignement commencé leur carrière.
Poursuivez; votre cœur est fait pour les hasards.
Qu'avec vous et Conti, déjà plus redoutables,
Nos guerriers sur vos pas soient toujours indomptables.
Vous devez cette gloire aux mânes de Villars,
Ce héros qui, pliant sous le faix des années,
Eût cru voir au mépris les siennes condamnées,
Et que de ses lauriers il eût flétri l'éclat,
Si son dernier soupir n'eût été pour l'état.

SÉANCE PUBLIQUE DU 25 AOUT 1741.

CINQUANTE ANS APRÈS LA RÉCEPTION DE M. DE FONTENELLE, L'ACADÉMIE FRANÇOISE AYANT JUGÉ A PROPOS DE CÉLÉBRER UNE ÉPOQUE SI RARE, ET DE DONNER DES MARQUES PARTICULIÈRES DE SON ESTIME A CET ILLUSTRE ACADÉMICIEN, LE NOMMA DIRECTEUR PAR ACCLAMATION; ET M. DE CRÉBILLON LUI ADRESSA CES VERS:

Toi * qui fus animé d'un souffle d'Apollon,
Dépositaire heureux de son talent suprême,
Esprit divin qui n'eus d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomène et du sacré vallon,
Parois; nous consacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui suffit pour nous illustrer tous:
Viens voir un héritier digne de ta mémoire
Une seconde fois renaître parmi nous.
Louis, ton règne fut le règne des merveilles;
L'univers est encor rempli de tes hauts faits:
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles
Font voir que tu fus grand jusque dans tes sujets.
Si ton auguste fils n'a point vu le Permesse
Enfanter sous ses lois ce mortel si fameux,
Il a, dans ses neveux, un sujet que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.
Jeune encor, ses écrits excitèrent l'envie:
Mais il en triompha par leur sublimité.
A peine il vit briller l'aurore de sa vie,

* Le grand Corneille.

Qu'il vous parut déjà dans sa maturité.
S'il cueillit en Nestor les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talents :
L'âge, qui détruit tout, rajeunit sa vieillesse :
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion, qui prétend nous servir de modèle,
Croit que Locke et Newton n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux;
Et nous, que l'univers n'aura qu'un Fontenelle.
Prodigue en sa faveur, le ciel n'a point borné
Les présents qu'il lui fit au seul don du génie;
Minerve l'instruisit, et son cœur fut orné
De toutes les vertus par les soins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,
Modeste, retenu, simple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raison,
Et n'ose prononcer un avis qui décide.
Illustres compagnons de ce nouveau Nestor,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor,
Parez-la des lauriers que votre main moissonne.
C'est ici le séjour de l'immortalité.
En vain mille ennemis attaquent votre gloire :
Ces auteurs ténébreux passeront l'onde noire;
C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes sans honneur
Les talents, le génie et la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense.
Le soin de célébrer le plus grand des mortels

N'est pas, quoique constant, le seul qui vous anime:
Quelquefois des mortels d'un ordre moins sublime
Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels.
Daignez donc soutenir le zèle qui m'inspire;
Pour chanter Fontenelle il faut plus d'une voix.
Ranimez les accents d'un vieux chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Assidu parmi vous, dix lustres de travaux
Ont déjà signalé sa brillante carrière;
Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumière:
Condamnez Fontenelle à dix lustres nouveaux.
Pour pénétrer le ciel en ses routes profondes,
Destin, accorde-lui des jours sains et nombreux:
Il en fallut beaucoup pour parcourir les Mondes;
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

COMPLIMENT
AU ROI,
SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ,
le mardi 17 novembre 1744.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de voir, dans nos transports et dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne souverain avoit réduit toute la France; et on ne lira point sans étonnement que le plus aimable et le meilleur de tous les rois nous ait coûté plus de larmes que les tyrans n'en ont jamais fait répandre. L'admiration des étrangers et l'amour des peuples furent toujours des objets de la plus noble ambition. César lui-même se fût estimé trop heureux de pouvoir inspirer ces sentiments dans le cours d'une longue vie; et Votre Majesté, qui les inspira dès l'enfance, qui les a

justifiés chaque jour, nous en a fait une sorte de religion dans le cours de six mois. Trop heureux les François, si Votre Majesté, plus ménagère d'une vie si précieuse, n'éprouvoit pas si souvent leur tendresse, et ne leur causoit pas des alarmes plus terribles pour eux que la haine d'un ennemi, qui, grâces à votre valeur, ne leur donne plus d'autre soin que celui de vous élever des trophées! Puisse l'Académie françoise, Sire, après avoir partagé si vivement la douleur et la joie de tant de fidèles sujets, célébrer, au gré de ses vœux, les vertus d'un si grand maître!

VERS

RÉCITÉS AU ROI A LA SUITE DU COMPLIMENT.

Quel orage soudain s'élève et m'environne !
L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts.
Que de gémissements ! l'air mugit, le ciel tonne.
Dieux ! quels tristes objets s'offrent à mes regards !
Où suis-je ? Quoi ! je touche à l'infernale rive !
François infortunés, y portez-vous vos pas ?
Qui vous amène en foule aux portes du trépas ?
J'entends parmi vos pleurs une bouche plaintive
Articuler des mots qui me glacent d'effroi :
« O déplorable sang ! ô malheureuse reine !... »
La reine !... Ah ! c'en est fait, notre mort est certaine :
La France va donc perdre et son père et son roi !
François, le désespoir où votre âme se livre
Doit aller aussi loin que la rigueur du sort.
Si Louis ne vit plus, il faut cesser de vivre :
Pouvons-nous souhaiter une plus digne mort ?
Roi, notre unique bien, quoi ! la Parque perfide
Voudroit porter sur vous une main parricide !...
Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs ?
Quelle étrange lueur roule dans les ténèbres ?
A travers tant d'objets terribles et funèbres,
Je vois quelque clarté pâlir dans les enfers.

Est-ce le dieu des morts qui tient sa cour funeste ?
Mais non ; ce qui paroît n'a rien que de céleste.
Mais quel est donc le dieu que je vois accourir ?
Il tend vers nous les bras ; c'est pour nous secourir.
Mille rayons brillants forment son diadème.
Le dieu des morts n'a point ce port majestueux,
Cet air noble et touchant, ni ce front vertueux.
C'est, je n'en doute plus, Louis-le-Grand lui-même,
Qui vient sécher nos pleurs et calmer nos regrets.
Hélas ! il veille encor sur ses anciens sujets.
Ce roi, qui si long-temps a gouverné la terre,
Règne-t-il en des lieux inconnus au tonnerre ?
On diroit qu'aux enfers il va donner des lois.
Voilà ses traits, ses yeux ; je reconnois sa voix.
« Fermez, dit-il, fermez la retraite des ombres ;
« Mon fils n'entrera point dans les royaumes sombres.
« S'il mouroit, que d'exploits seroient ensevelis !
« Et qui pourra compter les exploits de mon fils ?
« Entre César et moi le ciel marque sa place :
« Mais les dieux seront lents à terminer ses jours ;
« Et, si la gloire a droit d'en prolonger le cours,
« Il n'est point de Nestor que son âge n'efface.
« François, vous reverrez ce roi si généreux.
« Puissent le voir aussi les fils de vos neveux ! »
Il dit, et tout à coup les enfers disparoissent,
La mort fuit, le jour vient, et les François renaissent.

Mais quel éclat nouveau vient embellir ces lieux ?
Passons-nous des enfers dans le séjour des dieux ?
Quels feux étincelants brillent sur l'hémisphère ?
Ah ! si c'étoit Louis ! Mais en vain je l'espère ;

Il est trop occupé de ses nobles travaux;
Il brave également la mort et le repos.
Qu'est-ce donc que je vois? C'est un autre lui-même,
La Gloire, je le juge à sa beauté suprême;
C'est elle en ce moment qui vient nous l'annoncer.
La Gloire prend toujours soin de le devancer.
Hélas! il est donc vrai, nous allons voir paroître
Ce héros, le plus grand que le ciel ait fait naître!
Venez, voyez, chantez l'aimable souverain
Dont nous a fait présent la faveur du destin.
O François! peuple heureux, et si digne de l'être,
Venez en rendre grâce à votre auguste maître.
C'est lui, c'est sa bonté qui vous rend tous heureux.
Qu'il soit, après le ciel, l'objet de tous vos vœux;
Qu'en vos temples pour lui sans cesse l'encens fume;
Que par le peuple épars le salpêtre s'allume;
Que le feu, s'élançant par éclats dans les cieux,
De leur reconnoissance aille instruire les dieux.

SECONDE PIÈCE DE VERS

PRÉSENTÉE AU ROI

le jeudi 26 novembre 1744.

Dieu des rimeurs, crois-moi, point de querelle,
Ou soutiens mieux tes airs de protecteur.
Qui mieux que moi, ton ancien serviteur,
Dut espérer une grâce nouvelle?
Mais qu'as-tu fait de ce jour, le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie?
Je l'avoûrai, j'ai manqué de génie :
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.
Chanter son roi, c'est chanter sa maîtresse :
Il faut toujours la louer bien ou mal;
C'est d'un seul trait signaler sa tendresse,
Et désoler celle de son rival.
Nommer Louis est un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François.
Ce nom si cher vaut lui seul l'art de plaire :
Ainsi chantons; je réponds du succès.
D'autres que nous, dans la même carrière,
Eussent été sifflés sans la matière :
Tous cependant ont trouvé des lecteurs,
Tant le sujet intéressoit les cœurs.
Disons que Mars, d'accord avec Minerve....

Le beau début ! ô la sublime verve !...
Laisse-moi dire ; écoute jusqu'au bout ;
Amour nous aide, et Louis sur le tout.
A ses conseils la justice préside,
Et la sagesse y recueille les voix :
Mars exécute, et Minerve décide ;
Mais c'est Louis qui leur dicte ses lois,
Qui tour à tour tient le glaive et l'égide,
Père, soldat, et monarque à la fois.
Disons qu'il fait honneur à notre espèce,
Grand sans orgueil, redoutable et charmant....
Est-ce là tout ? Pauvre dieu du Permesse !
Sans tes leçons j'en dirois bien autant.
Va, laisse-moi ; je te tiens quitte
De l'avenir et du présent.
Tu m'as donné, pour tout mérite,
Le cruel et morne talent
De hurler dans la tragédie ;
Tu diras de plus que c'est toi
Qui m'as mis à l'Académie :
Moi, je t'ai fait parler au roi.

RÉPONSE AUX DISCOURS

PRONONCÉS

PAR M. L'ABBÉ GIRARD ET M. L'ABBÉ DE BERNIS.

Monsieur,*

Vous avez recherché avec empressement l'Académie; c'étoit faire son éloge : elle vous reçoit; c'est faire le vôtre. Heureux si, en nous associant des hommes célèbres qui nous sont indiqués par les suffrages du public, nous n'avions pas de si grandes pertes à déplorer! Celle que nous venons de faire dans la personne de votre illustre prédécesseur nous coûtera des regrets éternels. En vain nous retrouverons en vous ses vertus et ses talents : les mêmes charmes ne font pas la même personne; et il est souvent plus aisé d'être dédommagé que consolé. D'ailleurs, l'estime, l'amitié et la reconnoissance perdroient trop de leurs plus belles fonctions, si l'on pouvoit oublier les morts.

* A M. l'abbé Girard.

Un souvenir durable est le plus digne monument que nous puissions ériger aux hommes vertueux. Eh! que ne devons-nous point à la mémoire de M. l'abbé de Rothelin? Ce fut un des plus grands sujets que l'Académie ait jamais eus; recommandable par sa naissance, par son attachement à ses devoirs, par ses liaisons, par ses mœurs; l'esprit orné, mais naturel, et qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire son avis sans humilier celui des autres.

Critique sage, profond et poli, mais ferme lorsqu'il s'agissoit de sacrifier ces endroits défectueux que les auteurs, soit dégoût, soit paresse, ou vanité si l'on veut, cherchent toujours à justifier. Ce seroit peu de dire qu'il aima les lettres; il les protégea; et plusieurs d'entre ceux qui les cultivent ne le désavoueront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un second Mécène, que les trésors du favori d'Auguste; mais s'il ne les eut pas dans les mains, il les eut dans le cœur. L'air de dignité qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui sert du moins à les faire respecter, la décence qui les décore, si elle ne les suppose pas toujours, régnoient dans les moindres actions de M. l'abbé de Rothelin, non comme des ornements empruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités personnelles, et nées avec lui. Enfin, il fit honneur à sa naissance, à son état et à l'Académie. Les louanges que je donne à votre prédécesseur,

Monsieur, sont d'autant moins suspectes, que je suis peut-être de tous les académiciens, celui qui ai le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrère.

Puisque nos usages*, Monsieur, et la fatalité de mon ministère, me forcent pour ainsi dire de rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacez, et que d'ailleurs il est naturel d'entretenir de nos pertes ceux que nous avons choisis pour les réparer, je viens à M. l'abbé Gédoyn. Si le genre de vie qu'il avoit embrassé ne lui permit point de se dévouer au service de l'état, ainsi que ses ancêtres, il n'en fut pas moins utile à sa patrie, par le désir ardent qu'il avoit pour l'accroissement des lettres, auquel il contribua si long-temps par lui-même. Son assiduité parmi nous, son attachement pour la Compagnie, non seulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance; et nous regretterons toujours cette aimable franchise avec laquelle il nous disoit si souvent et si bien nos vérités : talent désirable dans la société, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne soit soutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'abbé Gédoyn, beaucoup de probité, beaucoup d'esprit, beaucoup d'érudition, et un grand usage du monde. Je ne dirai rien de ses ouvrages : ce ne seroit qu'une répétition de ce que vous en avez

* A M. l'abbé de Bernis.

dit; et il seroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer votre prédécesseur. Votre génie a paru jusqu'ici tourner du côté de la poésie : mais vous avez généreusement sacrifié votre goût particulier à celui que M. l'abbé Gédoyn avoit pour l'histoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des lettres en France, et qui amenoit si naturellement l'éloge de notre fondateur; éloge tant de fois entrepris, et avec si peu de succès, que l'on pourroit nous regarder moins comme ses panégyristes, que comme un monument tacite de sa gloire.

Mais c'est le sort de ces mortels fameux que la vertu élève au-dessus des autres hommes, de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce palais retentissent du nom de Louis-le-Grand. Après beaucoup de louanges, et multipliées presque à l'infini, qui de nous pourra se flatter de lui en avoir donné qui fussent dignes de lui? Et que n'aurons-nous pas à craindre, si nous osons célébrer les vertus de son successeur; de ce roi l'objet de notre admiration, mais trop souvent le douloureux objet de nos larmes; de ce père aimable qui fait voir chaque jour avec tant d'éclat, et à la gloire de la nation, que l'amour prodigieux des François pour leur souverain n'est pas un amour de caprice? Avec quelles couleurs enfin peindre un héros que l'on vient de voir, jeune encore, et à peine échappé au danger qui menaçoit sa vie, que dis-je? presque mourant, se

frayer tout à coup un chemin des bords de l'Achéron au faîte de la gloire? Ce dernier trait paroîtra sans doute trop poétique dans un discours en prose : mais, Monsieur, en vous adressant la parole, il étoit bien juste de vous parler un moment votre langue maternelle.

COMPLIMENT

AU ROI

SUR LE GLORIEUX SUCCÈS DE SA CAMPAGNE DE 1745.

SIRE,

VOTRE Majesté, en se couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos alarmes. Vous avez voulu nous payer en héros et en roi des sentiments d'amour que nous vous devions si naturellement comme à notre père : mais si nous vous avons vu partir avec confiance pour les succès ; si la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos peuples ; enfin, si vous nous avez accoutumés sans peine à mépriser l'ennemi quand vous allez combattre, j'ose assurer Votre Majesté qu'elle n'ac-

coutumera jamais les François à lui voir hasarder sa personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire paroît de trop quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre pour vous-même, et pâlir les premiers à vos moindres mouvements, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, Sire, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Eh! comment pourrions-nous, sans frémir, nous rappeler qu'un petit coin de la terre, inconnu jusqu'ici, ait vu dans un même jour ce que l'univers a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des périls qui semblent n'être faits que pour le soldat? Cependant, Sire, quelles que soient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, Sire, ne la donnez jamais à l'Europe, cette paix tant désirée, que vos ennemis ne soient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent, ces audacieux; et que leur désolation apprenne à la terre effrayée combien les forces d'un roi de France sont redoutables, surtout quand la sagesse et la valeur du monarque sont encore au-dessus de sa puissance. Mais, Sire, ne pouvons-nous pas nous flatter que Votre Majesté, qui vient d'être le témoin de l'intrépidité de ses troupes, comme elle en a été l'âme, daignera du moins leur confier le soin de sa vengeance, et qu'elle se contentera d'éclairer ces

hommes généreux et fidèles dont elle a tant de fois éprouvé le zèle et le courage? Victorieux, adoré, et digne de l'être, il ne manque à Votre Majesté qu'un peu d'amour pour elle-même, pour une vie glorieuse à laquelle la vie de tant de millions d'hommes est si tendrement attachée.

EXTRAIT DU DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ DE VOISENON, ÉLU PAR MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE A LA PLACE DE M. JOLYOT DE CRÉBILLON, LE 22 JANVIER 1763.

Messieurs,

Le grand Corneille et le tendre Racine venoient d'être plongés dans les ténèbres du tombeau : leurs mausolées étoient placés aux deux côtés du trône qu'ils avoient occupé. La muse de la tragédie étoit penchée sur l'urne de Pompée, et fixoit des regards de désolation sur Rodogune, Cinna, Phèdre, Andromaque et Britannicus. Elle étoit tombée dans une léthargie profonde; son âme, usée par la douleur, n'avoit plus la force que donne le désespoir. Dans l'excès de son abattement, son poignard étoit échappé de ses mains. Un mortel fier et courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramasse le poignard, et s'écrie : Muse, ranime-toi, je vais te rendre ta splendeur.

La Terreur entendit sa voix, et parut sur la scène. Tu me rappelles à la lumière, et ton génie me donne un nouvel être, dit-elle avec transport.

A ces mots, elle saisit une coupe ensanglantée, marcha devant lui, et fit retentir le Mont sacré du nom de Crébillon. La Muse reprit ses sens, les cendres de Corneille et de Racine se ranimèrent, et leur successeur fut placé sur le trône élevé entre les deux tombeaux.

La mort impitoyable l'en a précipité; mais cependant le trône n'est pas vacant. Un génie rare, un homme unique depuis long-temps, en soutient tout l'éclat. Puisse le nombre de ses années égaler la durée de ses triomphes! Le trône de Melpomène ne s'écrouleroit pas.

Rassurons-nous, Messieurs; de nouveaux génies s'élèveront sans doute; j'en ai pour garant le monument qu'on élève à mon prédécesseur. Le marbre qui va transmettre à la postérité les traits du Sophocle françois, fera naître des poètes tragiques.

Les grands hommes sont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne sont plus; et les regards des rois sont pour les talents, ce que les rayons du soleil sont pour les trésors de la terre.

Corneille avoit élevé l'humanité; Racine venoit de l'attendrir; M. de Crébillon s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses

vers, et terrible dans ses plans, il n'approcha de l'Hippocrène que pour teindre ses eaux de sang; et, sans copier ni Corneille, ni Racine, il adoucit les regrets qu'ils nous avoient laissés, et marcha presque leur égal.

Atrée et Thyeste, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impression si forte, qu'on détourna les yeux: on la lut, on l'admira; mais on n'en soutint la représentation qu'avec peine; et c'étoit la louer, messieurs, que de n'oser la voir.

Dans *Atrée*, le père boit le sang du fils; dans *Rhadamisthe*, le fils meurt de la main du père; et dans *Électre*, le fils assassine la mère.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre supportables ces objets effrayants!

Enfin, Crébillon porta si loin le génie tragique, qu'on craignit pour son caractère.

C'étoit mal le juger; on trouvoit autant de douceur dans sa société, que de force dans son pinceau.

Un poète est le peintre de l'âme; son art est d'en saisir et les beaux traits et les difformités: voilà ce qui caractérise l'homme à talents; son personnel n'y est pour rien. On ne doit point tirer de conséquence contre celui qui peint fortement le crime; et l'on se tromperoit quelquefois, en garantissant la vertu de ceux qui la célèbrent.

Le sentiment fait l'exception; il faut en avoir pour l'exprimer. Un cœur sec manquera toujours toutes les choses sensibles. Hélas! qu'il est de

beaux esprits qui n'ont que de la vivacité, sans avoir de vraie chaleur, et cherchent à paroître brillants dans les endroits qui ne demandent que de la passion! Aussi rien de vrai, rien de simple, rien de naturel ne coule de leur plume; ils ne connoissent point la marche du cœur, on sent par tout la manière.

C'est l'esprit seul qui joue tous les rôles; et quand l'esprit remplace le sentiment, on reconnoît l'accent, et l'on ne s'attendrit pas.

Les âmes délicates ne s'y méprennent pas, et démasquent d'abord ces faux imitateurs.

Un morceau pathétique, une situation touchante; que dis-je, une situation? un seul mot, un seul trait sensible frappe, saisit, transporte en même temps tous les spectateurs. Ces applaudissements, ces larmes, ces acclamations, c'est le cri du cœur qui reconnoît son bien.

La connoissance de cet art fut de tout temps un titre pour être admis parmi vous, Messieurs; vous n'avez pas cessé d'adopter tous les auteurs intéressants, et le nombre de vos trésors a toujours fait sentir ce que l'on doit à votre illustre fondateur.

ÉCRITS
DE DIVERS AUTEURS,
CONCERNANT
CRÉBILLON,
ET QUELQUES-UNS DE SES OUVRAGES.

LETTRE

AU SUJET D'UNE BROCHURE QUI A PARU SOUS LE TITRE D'ÉLOGE DE CRÉBILLON, PEU DE TEMPS APRÈS SA MORT.

Le talent le plus décidé, les succès les moins équivoques, ce degré de gloire et de réputation qui semble inspirer le respect; rien, Monsieur, dans ce siècle satirique, ne met à l'abri des traits de la basse jalousie et de la rage des libelles diffamatoires. Un anonyme, dans l'instant que Crébillon reçoit les hommages de la nation, et que sa cendre est à peine refroidie, s'élance du sein de la Méchanceté pour souffler ses poisons contre la mémoire de ce grand homme. On voit éclore une satire intitulée *Éloge de M. de Crébillon*, br. *in*-8°.

de 34 pages, qui n'est, à proprement parler, qu'une lacération des écrits de cet illustre auteur. On nous le présente d'abord comme un homme de peu de littérature, dans sa jeunesse homme de plaisir, et déjà d'un certain âge lorsqu'il travailla pour le théâtre. « *Idoménée*, nous dit-on, eut treize repré-
« sentations. On jouoit alors les pièces nouvelles
« plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors
« le public n'étoit point partagé entre plusieurs
« spectacles, tels que la Comédie italienne et la
« Foire. Il falloit environ vingt représentations
« pour constater le succès passager d'une nou-
« veauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine
« de représentations comme un succès assez rare ;
« soit que l'on commence à être rassasié de tragé-
« dies, dans lesquelles on a vu si souvent des
« déclarations d'amour, des jalousies et des meur-
« tres ; soit parce que nous n'avons plus de ces
« acteurs dont la voix noble comme celle de Ba-
« ron, terrible comme celle de Beaubourg, tou-
« chante comme celle de Dufresne, subjugue l'at-
« tention du public ; soit qu'enfin la multitude des
« spectacles fasse tort au théâtre le plus estimé de
« l'Europe. On trouva quelques beautés dans l'*Ido-
« ménée;* mais elle n'est point restée au théâtre :
« l'intrigue en étoit foible et commune, la diction
« lâche, et toute l'économie de la pièce trop mou-
« lée sur ce grand nombre de tragédies languis-
« santes qui ont paru sur la scène, et qui ont dis-
« paru. »

Comment peut-on dire que l'intrigue d'*Idoménée* soit foible et commune? Qu'on la lise, et qu'on juge. Rien d'ailleurs de plus intéressant que le sujet. Son seul défaut est qu'il approche de celui d'*Iphigénie en Aulide*. Le critique, ou plutôt le satirique, a-t-il pu se refuser à ces beaux vers que dit Idoménée :

Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout à coup ces objets à ma vue.
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers....
Que te dirai-je, enfin?... Dans ce péril extrême
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même....
Pour apaiser les dieux, je priai.... je promis.
Non, je ne promis rien. Dieux cruels! j'en frémis....
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse
S'empara de mon cœur, et dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
« Dieu puissant, m'écriai-je, et rends-nous au rivage!
« Le premier des sujets rencontré par son roi,
« A Neptune immolé satisfera pour moi....
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts; tout avoit fui l'orage.
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris.
J'en approche en tremblant.... Hélas! c'étoit mon fils....
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Ce récit est aussi bien versifié que touchant, et respire cette noble simplicité dont les siècles anciens nous ont laissé des modèles. Les scènes entre le père et le fils produisent le plus vif intérêt. Les amateurs de la poésie en trouveront toute la force, toute l'énergie dans ce morceau d'Égésippe à Idoménée :

> Au pied du mont sacré,
> Qui fut pour Jupiter un asile assuré,
> J'interroge en tremblant le dieu sur nos misères.
> Le prêtre destiné pour les secrets mystères,
> Se traîne, prosterné, près d'un antre profond :
> Ouvre.... Avec mille cris le gouffre lui répond.
> D'affreux gémissements et des voix lamentables
> Formoient à longs sanglots des accents pitoyables,
> Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
> Dont résonnoit le temple en échos mal rendus.
> Je prêtois cependant une oreille attentive,
> Lorsqu'enfin une voix plus forte et plus plaintive
> A paru rassembler tant de cris douloureux ;
> Et répéter cent fois : « O roi trop malheureux ! »
> Déjà saisi d'horreur d'une si triste plainte,
> Le prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
> Quand, relevant sur lui mes timides regards,
> Je le vois, l'œil farouche et les cheveux épars,
> Se débattre long-temps sous le dieu qui l'accable,
> Et prononcer enfin cet arrêt formidable.

Idoménée sans doute est la plus médiocre des pièces de Crébillon ; mais, malgré ses défauts, il y a peu de tragédies modernes qui lui soient comparables, quoiqu'elles jouissent du succès le plus éclatant.

Le critique prétend qu'*Atrée* ne forme pas une

pièce intéressante ; « qu'on ne prend aucune part « à une vengeance affreuse, méditée de sang-froid, « sans aucune nécessité ; qu'un outrage fait à Atrée « il y a vingt ans, ne touche personne. » Il faut que l'anonyme connoisse bien peu le cœur humain. La vengeance seroit-elle pour lui un sentiment étranger ? Qu'il apprenne qu'il est des outrages qu'on ne pardonne jamais, et que l'injure qu'a reçue *Atrée* est de ce genre. Cette vengeance, méditée dans le sang-froid, fonde davantage le caractère d'Atrée, qui naturellement est perfide et féroce. L'auteur n'a pas voulu en faire un héros, qui ne peut céder qu'à des foiblesses. Ce rôle d'Atrée est ce qu'il y a de plus beau sur notre théâtre ; il se soutient dans toutes ses parties. Crébillon, à la vérité, ne s'est pas sauvé de l'écueil du siècle ; il a jeté de l'amour au milieu de ce beau terrible. Voltaire lui-même, dans un temps où l'on commençoit à sentir le ridicule de cet amour, n'a-t-il pas fait Jocaste et Philoctète amoureux ? Varus n'est-il pas un amant à la mode ? Sa Sémiramis, son Mahomet ont les mêmes défauts ; et cependant Voltaire a été le premier à condamner cet emploi ennuyeux et révoltant de la passion de l'amour, qui gâte la plupart de nos meilleures tragédies. On objecte les fautes de style d'*Atrée*. A une cinquantaine de vers près, elle est sur le ton que demande la tragédie : et quelle est la pièce, même de Racine, où il ne se trouve point de mauvais vers ? Il suffit que le plus grand nombre

soit reconnu bon, pour qu'on dise qu'un drame est bien écrit. Le style de Crébillon ressemble assez à sa manière. Il est vigoureux et énergique; ce qui quelquefois occasionne des incorrections.

Le censeur avance que, dès les deux premiers vers d'*Atrée*, notre Eschyle moderne pèche contre la langue et contre la raison :

Avec l'éclat du jour je vois enfin *paroître*
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître.

« Comment, dit-il, voit-on *paroître* un espoir « avec l'éclat du jour? Comment voit-on *paroître* « la douceur. » Cette critique porte à faux. Il y a *renaître*, et non *paroître*, dans le texte de Crébillon. Or on dit très bien l'*espoir renaît*, la *douceur renaît*. Tout le monde a admiré ce début d'Atrée; son caractère y est annoncé.

L'anonyme appelle des sentences hors de la nature ces vers :

Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux :
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Il ajoute que La Fontaine a dit, aussi heureusement que plaisamment :

Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi....

Eh! qui de nous ignore que le plaisant et le comique sont toujours à côté du sublime et du tragique? Qui empêche que cette idée, employée dans

le genre familier, ne soit admise dans le drame, lorsqu'elle est ennoblie par l'expression ?

Le songe de Thyeste n'est qu'un *amas d'images incohérentes* aux yeux de l'anonyme. Voici ce songe :

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussoient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre :
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
« Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots, m'a traîné jusque sur son tombeau ;
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies :
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants ;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens :
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main sembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

C'est là certainement un très beau morceau de poësie ; et le coloris sombre qui y règne occupe au point, qu'il fait disparoître le peu de taches qui peuvent s'y trouver. Comment peut-on parler d'*Atrée*, et ne pas prodiguer des éloges à la scène de la reconnoissance ? Celle de la coupe est du plus grand tragique. Le rôle de Plisthène contraste admirablement avec celui d'Atrée. En un mot, cette tragédie, au défaut près de la seconde réconciliation, est un chef-d'œuvre, et de la plus grande manière ; c'est un Rembrandt dans l'école de Melpomène.

Électre amoureuse n'est pas de la dignité du cothurne grec ; j'en conviens : mais cet amour produit une scène touchante, dans laquelle Électre veut empêcher Itys d'aller aux autels. D'ailleurs, le rôle d'Électre est supérieur, ainsi que ceux d'Oreste et de Palamède. Tout le monde a senti, comme le censeur, les défauts que l'on peut reprocher à cette pièce ; mais personne n'a été assez injuste, assez aveuglé par la haine et par l'envie, pour fermer les yeux à toutes les beautés qui, si l'on peut le dire, jaillissent sous la main de Crébillon, dans ce sujet traité depuis par Voltaire, sous le nom d'*Oreste*.

Rhadamisthe lui-même n'est pas respecté. On nous rapporte un jugement de Boileau, qui fait tort à ce grand homme, et non à Crébillon. On prétend que Boileau, dans sa dernière maladie, quand on lui apporta *Rhadamisthe*, dit : « Qu'on

« m'ôte ce galimatias ; les Pradon étoient des « aigles en comparaison de ces gens-ci : je crois « que c'est la lecture de *Rhadamisthe* qui a augmenté mon mal. » Vous observerez que l'anonyme ne cite point la source où il a puisé cette anecdote, inconnue jusqu'à présent. Sa malignité, empreinte sur chaque page de cette brochure, fait présumer que c'est une fable, forgée à plaisir pour nuire à Crébillon.

On condamne ce beau vers :

Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,

et beaucoup d'autres, que les plus grands maîtres ne désavoueroient pas. *Rhadamisthe*, après les chefs-d'œuvre des Corneille et des Racine, est une des plus belles pièces qui soient restées à notre théâtre. Le rôle de Rhadamisthe réunit toute cette énergie de passion, tous ces feux qui forment le grand caractère théâtral; son amour produit des effets terribles. Le censeur s'est bien gardé de citer la scène sublime entre Pharasmane et Rhadamisthe.

Il ne faut pas dire avec ignorance, que « *Xerxès* « est écrit et conduit comme les pièces de Cyrano « de Bergerac; » ni ajouter d'un ton railleur, plein de mépris : « Cependant on l'a fait imprimer « en 1750 au Louvre, aux dépens du roi : c'est un « honneur que n'ont eu ni *Cinna* ni *Athalie*. » Cet honneur, quelque flatteur qu'il soit, ne décide pas la beauté d'un ouvrage. Il y a de la force et

de très beaux vers dans le rôle d'Artaban. Ce n'est pas ce dernier qui fait tort à cette tragédie; c'est la foiblesse du rôle de Xerxès.

Sémiramis offre des morceaux où respire le génie de Crébillon. On y lit ces vers :

AGÉNOR.

On vante peu le sang dont j'ai reçu la vie;
Mais je n'en connois point à qui je porte envie.
. . . .
Le destin m'a fait naître au sein de la vertu;
C'est elle qui prit soin d'élever mon enfance;
Et ma gloire a depuis passé mon espérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de sang plus digne que le sien;
Et quand j'ai recherché votre auguste alliance,
J'ai compté vos vertus, et non votre naissance.

BÉLUS.

C'est elle cependant qui décide entre nous.
Il est plus d'un mortel aussi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puisse être,
Dont le sang d'où je sors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les princes et les rois;
Ils sont enfants des dieux, du destin et des lois :
La valeur, quels que soient ses droits et ses maximes,
Fait plus d'usurpateurs que de rois légitimes.
. . . .

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes yeux :
Le mien, sans leur secours, est assez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le secours des lois;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage,
Ne croit pas du destin déshonorer l'ouvrage.

Le critique passionné avance que la tragédie de *Pyrrhus* est entièrement abandonnée. On la redonne pourtant, et le public la voit toujours avec plaisir. Il y a du génie dans le plan ; elle respire la générosité, la noblesse d'âme. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est trop de complication ; mais Héraclius peut faire excuser ce défaut.

Catilina est à son tour en butte aux traits de l'anonyme. Il ne convient pas que les trois premiers actes de cette pièce sont trois chefs-d'œuvre ; que le rôle de Catilina est de la plus grande force. Celui de Cicéron est peu de chose, parce que dans ce drame tout est sacrifié au personnage de Catilina, comme nous en avons des exemples dans *Ariane*, *Phèdre*, *Médée*, etc. Le censeur a bien soin de nous rapporter les mauvais vers, les vers foibles de Catilina ; mais il falloit, pour annoncer l'impartialité, nous en présenter aussi les beaux vers.

Crébillon fit *le Triumvirat* à l'âge de quatre-vingt et un ans. C'en étoit assez pour adoucir la cabale, et pour désarmer la censure. Je l'ai dit, et je le répète, parce que j'en suis convaincu : le tableau des proscriptions et la tête de Cicéron découverte aux yeux de sa fille, sont de ces morceaux qui ne peuvent être que les élans d'un beau génie.

On trouve dans cette brochure une *Digression sur ce qui se passa entre les représentations d'Électre et de Rhadamisthe.* On a la barbarie de nous parler

d'une mauvaise satire qu'on met sur le compte de Crébillon. En supposant qu'elle fût de lui, n'est-ce pas un crime que d'éclairer le public sur des faits qui ne peuvent intéresser sa curiosité, et qui déshonorent la mémoire des grands hommes qu'il se plaît à révérer? Que je connois d'écrivains qui doivent trembler, si l'on va porter, après leur mort, le flambeau de la vérité sur leur vie, si l'on expose leurs cœurs à découvert, avec tous les vices qui les ont souillés : pourquoi nous rapporter encore une prétendue épigramme de Crébillon contre Rousseau? Elle prouveroit que Crébillon a été homme, mais beaucoup moins qu'un autre, puisqu'à l'exemple de quelques-uns de ses confrères, il n'a pas fait de ses œuvres des recueils de satires et de calomnies. Mais on ose donner un démenti à l'anonyme, et lui soutenir que cette satire et cette épigramme ne sont point de Crébillon. Tout le monde sait qu'il ne s'est jamais permis un vers, un trait de plume contre personne. Lorsqu'en 1731 il fut reçu à l'Académie françoise, et que dans son remercîment qu'il fit en vers, il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

l'assemblée, qui étoit nombreuse, justifia, par des battements de mains réitérés l'éloge qu'il faisoit de lui-même à cet égard.

L'anonyme, on ne sait trop pourquoi, se déchaîne contre Rousseau avec tout l'acharnement

d'un de nos écrivains célèbres, infatigable à poursuivre la mémoire de ce grand lyrique. Il nous répète ce que cet écrivain nous redit lui-même, depuis quarante ans qu'il est consumé de ce noble courroux. Il veut absolument que Rousseau ait fait ces détestables couplets, l'opprobre de la littérature ; il nous raconte à ce sujet de ces petits contes populaires qui sont encore dans le goût et dans l'esprit de l'écrivain qu'il imite si fidèlement et si servilement. « Il reste à savoir, dit-il, si de « telles horreurs (les couplets) peuvent être par« données en faveur de deux ou trois odes, qui ne « sont que des déclamations de rhétorique, de « quelques psaumes au-dessous des cantiques « d'Esther et d'Athalie, de quelques épigrammes, « dont le fond n'est jamais de lui, et dont presque « tout le mérite consiste dans des turpitudes. » N'est-il pas permis de s'écrier, à ces traits : Peut-il y avoir quelqu'un d'assez bas, d'assez méprisable, d'assez stupide pour proférer de tels blasphèmes contre un homme qui peut-être, avec La Fontaine, est le seul poète, proprement dit, qui appartienne à la nation?

Il est plus difficile de faire une tragédie qu'une ode : c'est un des axiomes de notre grand appréciateur des talents. Il faut plus de temps pour faire une bonne tragédie, que pour faire une bonne ode. Qui en doute? Mais chaque genre de poésie a ses difficultés, son mérite et ses succès. Le nom d'Horace est consacré à côté de celui de

Virgile, et l'on parle de Pindare comme d'Homère et de Sophocle.

L'anonyme finit, en prétendant que Voltaire a toujours loué publiquement Crébillon ; qu'il lui a même donné plusieurs marques d'estime ; qu'ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble ; qu'enfin, ils ont été amis, quoique Voltaire ait refait trois des pièces de cet auteur, *Sémiramis*, *Électre* et *Catilina*. Il est vrai que Crébillon a dû être pénétré de reconnoissance envers Voltaire, qui a bien voulu immoler sa propre gloire pour relever celle de son ami, en donnant au public *Oreste* et *Rome sauvée* ; en effet, ces deux pièces n'ont servi qu'à confirmer le mérite d'*Électre* et de *Catilina* : voilà de ces traits qui n'appartiennent qu'à l'amitié des grands hommes.

L'écrivain qui a fait cette brochure contre Crébillon, n'a pas lu, sans doute, les ouvrages de Voltaire. Il y auroit appris qu'il faut respecter la mémoire des grands génies : et que c'est outrager l'humanité, que d'aller attacher un écrit satirique au cercueil d'un illustre mort.

Ann. litt.

LETTRE

SUR LES TRAGÉDIES DE CATILINA, PAR CRÉBILLON, ET DE ROME SAUVÉE, PAR VOLTAIRE, OU COMPARAISON DE CES DEUX PIÈCES.

Deux tragédies sur le même sujet, par deux grands maîtres de la scène, vous rappelleroient les fameuses époques littéraires des deux *Sophonisbes* et des deux *Phèdres* du dernier siècle, s'ils étoient l'un à l'autre ce que le grand Corneille fut à Mairet, et Racine à Pradon. Mais l'un, par la force de ses crayons terribles, fait la gloire de notre âge; et l'autre en est l'idole par le charme de son coloris, toujours du goût d'une nation vive et brillante.

Je commence par Crébillon. Dans le premier acte, Catilina, chef des conjurés, ouvre le théâtre avec Lentulus; il s'y peint en scélérat sublime, et développe, en politique sombre, tous les ressorts du projet qu'il a formé de régner sur les débris fumants de sa patrie. Le grand-prêtre Probus arrive au temple de Tellus, lieu de la scène : c'est un esprit fanatique, et conséquemment factieux, superficiel, borné. Il confirme Catilina dans les forfaits qu'il médite contre l'état; il achève de

se peindre par ces deux vers si remarquables:

> D'armes et de soldats remplissons tous ces lieux,
> Où le sénat impie ose troubler mes dieux.

Ainsi la religion lui sert de prétexte; il ne déclame contre le sénat et ne le veut perdre que parce qu'on veut limiter sa puissance. Tullie, fille de Cicéron, vient se plaindre à Catilina, dont elle est amante, de ce qu'il entreprend de sacrifier son père et sa patrie à sa coupable ambition; et comme Catilina veut s'en défendre, elle lui produit une esclave pour témoin de ses crimes. Cette esclave est Fulvie elle-même, qui, sous ce déguisement, vient par jalousie accuser le perfide Catilina qu'elle adore. L'œil pénétrant du traître la reconnoît d'abord; il dissimule, et veut qu'elle paroisse dans le sénat. Il la confie au grand-prêtre dans cette vue, et finit par un monologue où son caractère se déploie tout entier.

Au second acte, Probus d'abord, et ensuite Catilina, veulent calmer la fureur de Fulvie, irritée de ce qu'on lui donne Tullie pour rivale. Cicéron arrive, et, de la part du sénat, fait Catilina gouverneur de l'Asie, voulant par cette politique éloigner de Rome le fléau de la vertu. Catilina, qui se doute de l'intrigue, rejette loin de lui cet honneur; il laisse le consul dans l'embarras, et le menace même de le faire trembler, lui, Rome, et tout le sénat.

Au troisième acte, Sunnon, ambassadeur gau-

lois, confère avec Catilina, qui ne lui demande qu'une retraite dans les Gaules, si son entreprise a le malheur d'échouer. Tullie revient, et conjure son terrible amant d'épargner Rome ; Catilina persiste dans sa vengeance, et va de ce pas même braver le sénat, sur l'avis que le grand-prêtre lui donne de le craindre.

Dans le quatrième acte, pendant que le sénat délibère, arrive Catilina, qui parle du ton le plus superbe et le plus insultant aux pères conscripts : tout tremble devant lui ; et le scélérat éloquent se sauve par la fourbe, en leur persuadant que c'est lui-même qui défend Rome contre les attentats des conjurés. On l'en croit sur sa parole ; ses honneurs lui sont rendus. Il reste avec Céthégus, qui s'étonne de cette conduite ; Catilina se justifie, en lui montrant le succès assuré par les fausses alarmes qu'il donne aux sénateurs, et qui leur font craindre tout autre traître que l'auteur même de la trahison.

Au cinquième acte, Cicéron, qui s'aperçoit de la scélératesse, veut en garantir la république. Il voit Caton sous les armes, qui lui apprend la cruelle position de Rome. Tout est en feu par les conjurés ; tout va périr, sans un prompt secours. Lucius, qui survient, leur fait pressentir un triomphe prochain par l'arrivée de Pétréius, qu'il leur annonce. Ils volent tous deux où le péril demande leur présence. Tullie revient au temple se plaindre aux dieux de la barbarie de son amant.

Catilina se présente couvert de sang et de poussière, levant un poignard pour s'en frapper. Tullie s'épouvante, et veut le désarmer, mais inutilement. Il ne lui donne le poignard qu'après l'avoir cruellement plongé dans son sein. Les sénateurs paroissent alors, conduisant les conjurés au supplice. A leur aspect, Catilina meurt en désespéré.

Le premier acte de *Rome sauvée* s'ouvre par Catilina, qui, dans un monologue fort vif, expose tout le sujet, en prononçant la destruction du sénat, pour se rendre maître de Rome. Céthégus vient lui rendre compte de l'état actuel de la conjuration; on craint l'œil d'Aurélie, femme de Catilina, dans le palais de laquelle tout se trame, et où l'on a fait le dépôt des armes. Elle est fille de Nonnius, zélé citoyen et grand général à la tête d'une armée. Aurélie a des sentiments romains que tempère la tendresse conjugale; sa frayeur est extrême; ses soupçons sont terribles. Cicéron paroît; il vient foudroyer Catilina par les reproches les plus sanglants et les mieux fondés. Le scélérat le brave, et lui répond avec l'arrogance d'un grand coupable; il sort en fureur. Caton, qui survient, accuse César, qu'il regarde comme un des soutiens de la conjuration. Le consul, qui connoît la grande âme de César, n'accuse que Catilina. Le consul et le sénat s'unissent tous deux pour mourir, s'il le faut, en défendant la patrie.

Au second acte, Catilina consulte avec Céthégus les moyens d'attirer César à son parti. Les

conjurés se présentent; et Catilina assure chacun d'eux que le triomphe est prochain, infaillible, plein de gloire. Son entrevue avec César se termine par des protestations d'amitié; César ne promet rien davantage; il veut bien Catilina pour ami; mais il le dédaigneroit pour maître. Les chefs des conjurés reparoissent; Catilina leur donne l'ordre d'immoler Cicéron, Caton, César lui-même. Ils font serment de tout massacrer.

Dans le troisième acte, Catilina prend de nouveaux arrangements avec les conjurés; il veut qu'on enlève de Rome Aurélie, dont la tendresse lui paroît redoutable. Elle arrive en ce moment toute éperdue, une lettre à la main, où Nonnius l'accuse d'être complice de Catilina. Elle veut ramener le coupable à la vertu; mais il dissimule toujours, et même s'emporte contre Aurélie, qui le menace alors de tout révéler au sénat. Arrivent des conjurés qui confirment Catilina dans sa crainte de Nonnius, en l'assurant qu'il vient au secours de Rome; Aurélie lui promet d'obtenir sa grâce par son père; il fait semblant d'y consentir. A peine est-elle sortie, qu'il donne ordre d'assassiner Nonnius. Le consul, qui survient tout à coup, surprend les conjurés, il en fait arrêter deux qui n'étoient qu'affranchis. Il ordonne à Catilina de se rendre au sénat, pour s'y justifier. Le perfide se résout aussitôt à massacrer lui-même son beau-père.

Au quatrième acte, l'assemblée du sénat se

forme; le consul arrive, et raconte le meurtre de Nonnius, qui venoit les éclairer sur la conjuration. Catilina survient, et se vante d'avoir lui-même égorgé Nonnius comme un traître à la patrie; il ose citer en témoignage ces mêmes armes qu'il a lui-même déposées dans le palais de Nonnius. Cicéron veut le convaincre d'imposture. César défend Catilina. Mais Aurélie venant demander vengeance au sénat du massacre de son père, le consul lui montre l'assassin. Elle voit Catilina, s'évanouit, et revenue de son trouble, elle ne peut contenir son désespoir, quand elle entend accuser son père d'avoir préparé des armes contre sa patrie. A de telles horreurs, elle cesse enfin d'être épouse, pour n'être plus que Romaine; et s'écriant aux sénateurs, « voilà votre ennemi, » elle se tue. Catilina, plus furieux par la mort d'Aurélie, qu'il aimoit, accable d'imprécations et le consul et le sénat et les Romains; son désespoir est au comble; il sort en menaçant. César, qu'on accusoit d'être son complice, va se justifier en combattant pour la patrie, au secours de laquelle tous les sénateurs volent après lui, sous la conduite et sous les yeux du consul.

Dans le cinquième acte, Claudius se plaint hautement de l'injuste autorité de Cicéron, qui condamne à mort des Romains : Caton le justifie. Le consul arrive, et peint les fureurs de Catilina. César, dont on se défie, paroît; il dit que Pétréius est blessé dans le combat, et que Catilina est près

de remporter la victoire. Comme il est soupçonné de trahir la patrie, Cicéron, par une présence d'esprit admirable, le nomme lui-même pour commander l'armée. César y vole, et revient vainqueur presque dans le moment; il semble que sa présence ait suffi pour fixer la victoire. Le récit qu'il fait de la bataille flatte des cœurs vraiment romains. Catilina n'y meurt qu'en héros. Le consul triomphe; et *Rome* est *sauvée*.

Dans le *Catilina* de Crébillon, il me semble d'abord que l'exposition du sujet s'embarrasse dans une foule d'objets trop multipliés pour qu'il en reste une idée nette et dominante. On ne voit pas que Lentulus, à qui Catilina s'ouvre, soit plus nécessaire qu'un autre à l'exécution de ses horribles projets. Le grand-prêtre ne sert pas davantage à l'action, ou plutôt il la retarde en doublant le ministère de Lentulus : un bon confident suffisoit. Les plaintes élégiaques de Tullie, et ses emportements peu tragiques, font un épisode qui n'est point lié nécessairement à l'action. Fulvie, autre femme, autre embarras, y paroît sous un vil déguisement, en esclave, pour accuser Catilina, qui s'en moque, et la brave en la reconnoissant. Ce jeu de théâtre dégénère de la grande tragédie; le terrible Crébillon devoit se mettre au-dessus de ces petitesses, que Thalie seule peut revendiquer, et que Melpomène abjura toujours.

Le déguisement de Fulvie en esclave revient au second acte. Catilina veut la produire au sénat : on

dispute de part et d'autre ; le grand-prêtre se met aussi de la partie ; ce qui devient puéril, et remplit tout le second acte. Le consul vient encore faire des offres inutiles à Catilina, qu'il sait les devoir rejeter : au lieu de tonner, de foudroyer, d'exterminer, comme dans l'histoire, Cicéron, dans la tragédie, tente, ménage, veut séduire par l'appât des dignités le plus grand fléau de la république ; ce qui ne réussit point, et ne pouvoit même réussir.

Deux ambassadeurs gaulois viennent, dans le troisième acte, parler politique, et conférer ensemble pour tirer avantage de la conjuration. Catilina leur fait un pompeux étalage de raisons ; et tout cela pour s'assurer chez eux une retraite. L'action, qui doit toujours marcher à l'événement, n'avoit pas besoin de tant de prévoyance : d'ailleurs on a peint d'abord Catilina comme devant triompher ou mourir ; dans les deux cas, il ne faut point d'asile. Tullie et Probus, qui viennent l'un après l'autre, font beaucoup pour le remplissage de la scène, mais rien pour son progrès.

Le quatrième acte commence par une assemblée fort tumultueuse du sénat tremblant, à la tête duquel est Cicéron. Catilina vient y réchauffer l'action par des bravades qui ne se font point à des consuls, à des sénateurs, à des Romains ; il va même jusqu'à trancher du citoyen, du héros, du grand homme ; il leur fait accroire tout ce qu'il

veut, en leur fascinant les yeux sur ses véritables crimes, et se fait combler d'honneurs avec un pardon solennel. L'action, tombée par cette espèce d'accommodement, se relève dès que Catilina parle à Céthégus, troisième confident qui vient occuper la scène un peu tard. Remarquez, s'il vous plaît, que Lentulus et Probus, qui se mêloient de l'intrigue avant lui, se sont retirés sans rien faire, et que Fulvie ne reparoît plus depuis son déguisement.

Cicéron ne prend son caractère de sagesse, d'intrépidité, d'éloquence même, qu'au cinquième acte; et l'action marche enfin par des faits, des massacres, des incendies. Caton y joue aussi son véritable rôle de censeur sévère autant qu'éclairé; Catilina devient à la fin ce qu'il devoit être dès le commencement, un scélérat profond, impétueux, déterminé, ne respirant que le sang et le carnage, sans foi, sans amour, sans véritable grandeur d'âme. Mais pendant qu'on se bat dans Rome, Tullie vient sans nécessité remplir le vuide de la scène; elle ne paroît que pour voir Catilina se poignarder; ce qu'il auroit pu faire sans Tullie, et plus honorablement sur le champ de bataille, en y mourant les armes à la main, comme dans Salluste. Ce dénoûment de *Catilina* n'est pas plus heureux que vrai, puisqu'il offre aux yeux les conjurés qu'on mène au supplice. On n'aime point à voir passer solennellement sur un théâtre des gens qu'on va pendre ou étrangler; l'action même étoit

finie avec Catilina. Tullie, pour une fille de consul romain, et surtout de Cicéron, est chargée d'un assez mauvais personnage : mais en cela sans doute elle ressemble à son père, qui, tout consul et tout orateur qu'il est, avec la parole et le pouvoir en main, a, dans presque tout le cours de la pièce, un caractère de foiblesse démenti formellement par l'histoire, qui lui donne l'âme et le cœur d'un grand homme, du moins pendant son consulat, où lui seul, par sa vigilante fermeté, sauva sa patrie.

N'allez pas croire cependant, Monsieur, que cette tragédie soit sans beautés, et sans beautés du premier ordre. Il y a de ces grands tableaux de maître, dignes des Sophocle et des Corneille : vous y admirerez, de plus, de ces terribles coups de pinceau qui ne sont propres qu'à Crébillon ; mais ils y paroissent plus rares que dans ses autres pièces. L'esprit est étonné de temps en temps ; le cœur est rarement serré. La hardiesse des pensées, l'élévation des sentiments, un certain enthousiasme tragique, une certaine fougue d'expressions, voilà le mérite de *Catilina* : ce n'est qu'à la force du style et qu'au ton mâle du coloris que l'on y peut reconnoître encore le grand Crébillon, dont les plans étoient autrefois en droit de se faire admirer.

Sans y penser, Monsieur, j'ai fait l'éloge de la *Rome sauvée* de Voltaire. Vous n'avez qu'à substituer des beautés d'ordonnance aux défauts que

j'ai relevés, et vous aurez une idée juste de cette pièce, c'est-à-dire d'un drame où l'action marche avec force, avec économie, avec rapidité, rien qui ne porte coup, qui ne remue, qui n'intéresse. Les caractères y sont vrais, ressemblants, soutenus : Cicéron est le véritable héros de la pièce; il devoit l'être, et non Catilina. Caton et César, ces fameux Romains, y sont représentés avec des traits qui vous enchantent : les connoisseurs et les savants doivent en être satisfaits. Catilina n'est partout que Catilina, c'est-à-dire un furieux, un scélérat, et non un héros, un grand homme. Le caractère d'Aurélie est de toute beauté dans sa précision, puisqu'elle remplit tous les devoirs d'épouse, de fille et de Romaine ; elle s'immole à son époux, à son père, à sa patrie.

A ces perfections du plan, joignez celles du style et des beautés de détail qui se succèdent rapidement les unes aux autres. Il ne s'agit point d'antithèses pointues, de vers de remplissage, ou de maximes purement de parade et d'ostentation ; c'est une éloquence de poésie égale, pour ainsi dire, à l'éloquence de prose de l'orateur romain : on croit l'entendre parler de sa tribune, et foudroyer encore Catilina. Les autres personnages parlent aussi le langage qui leur est propre, celui de la passion, des conjonctures, de leur caractère. En un mot, cette pièce, si ce n'est pas la tragédie *des femmes*, comme on le disoit dans le temps de la représentation, est certainement la

tragédie *des hommes;* elle fait honneur à l'esprit humain, et je la regarde comme un des ouvrages de Voltaire les mieux conçus, les mieux combinés, les plus forts et les plus soutenus. Je ne crois pas qu'on me soupçonne de partialité.

Vous me dispenserez, Monsieur, de vous citer les traits frappants de ces deux pièces, qui sont entre les mains de tout le monde. Les deux poètes ont pris une route fort différente; ils ne se rencontrent presque jamais dans les mêmes circonstances : ainsi point de morceaux que l'on puisse rapprocher pour la justesse du parallèle. En voici un cependant qui suffira pour juger du reste. Les deux poètes nous ont représenté le sénat avec ces traits qui caractérisent les grands maîtres. C'est le grand-prêtre qui nous en trace le portrait suivant dans le *Catilina*, par les principaux membres qui le composoient alors :

Et c'est Catilina qui seul ici protége
Un reste de sénat impur et sacrilége,
Un tas d'hommes nouveaux, proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets?
Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du sénat ont passé comme un songe.
Non, ce n'est plus ce corps digne de nos autels,
Où les dieux opinoient à côté des mortels :
De ce corps avili Minerve s'est bannie
A l'aspect de leur luxe et de leur tyrannie.
On ne voit que l'or seul présider au sénat,
Et de profanes voix fixer le consulat.
Enfin Rome n'est plus sans le secours d'un maître;

Et qui d'eux plus que vous seroit digne de l'être?
César semble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il osera tenir.
Lucullus n'est plus rien; et son rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.
Crassus, plein de désirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de son génie....
Mais je dois respecter le père de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage insensé,
Un faste de vertu qu'on a trop encensé.
Le reste n'est point fait pour prétendre à l'empire;
C'est à vous seul, seigneur, que j'ose le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reste des humains
Que, sans avoir des dieux emprunté le tonnerre,
Un seul homme a changé la face de la terre!

Cette tirade de Crébillon est, selon moi, de toute beauté.

Voici le tableau du même sénat dans la *Rome sauvée;* c'est Catilina qui le trace d'après ses passions. Ce tableau sert d'exposition à la pièce; et cette exposition, qui ne consiste que dans un court et pathétique monologue, me paroît admirable:

Orateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur et farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts;

Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Éteindre de ton nom la splendeur usurpée!
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible et déjà ton égal!
Quoi! César, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est point d'intelligence!
Mais le piége est tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.

Ann. litt.

JUGEMENT

DE RÉMOND DE SAINTE-ALBINE, SUR LA TRAGÉDIE DE CATILINA, TIRÉ DU MERCURE DE FRANCE.

Nous convenons avec les censeurs de cette pièce que peut-être elle seroit plus parfaite, si M. de Crébillon en eût retranché les personnages de Sunnon et de Lentulus ; que peut-être même, à la rigueur, n'auroit-il fallu d'autre rôle de femme que celui de Fulvie ; et que Cicéron méritoit de figurer plus avantageusement dans la pièce. Si l'on veut, nous conviendrons aussi que, dans l'assemblée du sénat, Catilina ne ménage pas ses expressions autant que la bienséance et même la politique sembleroient l'exiger. Nous ne nierons pas non plus que, plus le rôle de Fulvie intéresse, plus on a raison d'être fâché de ne pas la voir reparoître au cinquième acte. Il nous semble qu'elle pouvoit y produire un très grand effet, en montrant, pour sauver son amant, lorsqu'il est prêt à périr, la même ardeur qu'elle a montrée pour l'accuser, lorsqu'elle croyoit ne lui faire courir d'autre risque que celui de perdre le cœur de Tullie. Mais, même en adoptant les critiques, nous persistons à dire que le rôle de

Catilina, et ceux de Fulvie et de Probus, sont trois des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; qu'en général le poëme, eût-il plus de défauts, mérite tous les éloges qu'il a reçus; que nous ne pouvons avoir trop de reconnoissance pour l'illustre protectrice des arts, qui, par des prévenances dignes d'elle, a engagé M. de Crébillon à finir un ouvrage que le public, depuis si longtemps, voyoit avec douleur demeurer imparfait.

JUGEMENT

SUR LE TRIUMVIRAT, TRAGÉDIE DE CRÉBILLON, PAR DE BOISSY.

TOUTE la France étoit à la première représentation de cette pièce : elle fut écoutée et reçue avec tous les égards et, j'ose dire, le respect qu'on doit au Sophocle de nos jours. Il est beau, à quatre-vingt-un ans, de paroître encore dans la carrière : c'est un spectacle non-seulement digne de la curiosité publique, mais encore de l'acclamation universelle. On est forcé d'avouer que le quatrième acte et une partie du cinquième ont paru d'abord inférieurs aux trois premiers, qui ont reçu de grands applaudissements. C'est peut-être la faute des comédiens, dont le feu s'est ralenti. Le froid des acteurs est mis souvent sur le compte de la pièce : quand ils manquent de concert et de chaleur, elle paroît manquer d'ensemble et d'intérêt. Tullie est le personnage qui a le plus frappé. Faut-il s'en étonner ? c'est mademoiselle Clairon qui le joue. L'éloquence de son jeu y a peut-être autant contribué que la supériorité du rôle ; ce qui a fait dire que la fille de Cicéron étoit plus éloquente que son père. Sextus est encore un beau caractère :

il se montre un digne fils de Pompée. Les connoisseurs les plus rigides, mais qui jugent sans partialité, conviennent tous qu'il y a dans cette tragédie des beautés du premier ordre, et des traits marqués au coin du grand maître. On y reconnoît l'auteur d'*Électre* et de *Rhadamisthe*. C'est un beau soleil couchant : il darde encore des rayons qui ont toute la force de son midi ; ils doivent échauffer le public en sa faveur. Ils l'ont fait à la seconde représentation : la pièce a été mieux jouée, en conséquence mieux sentie. La catastrophe surtout fait la plus grande impression. L'instant où Tullie découvre le voile qui cache la tête de son père sur la tribune aux harangues, et la précision admirable avec laquelle l'actrice rend toute la force de cette position terrible, forment un coup de théâtre qui arrache les larmes, et qui déchire l'âme de tous les spectateurs.

Mercure de France, 1755.

JUGEMENT

SUR LES OEUVRES DE CRÉBILLON EN GÉNÉRAL.

De tous les poètes françois qui ont cultivé l'art de Melpomène, M. de Crébillon est peut-être le premier et le seul jusqu'à présent qui ait bien connu le genre de la tragédie, bien senti ce qu'elle doit être quant au fond. Quelque paradoxale que cette idée puisse vous paroître, je ne désespérerois pas de vous faire connoître qu'elle est assez juste. Il y a sans doute quelques pièces vraiment tragiques dans nos anciens maîtres de la scène françoise; mais le caractère dominant de leurs écrits et de leur style n'est pas ce qu'on doit entendre par *tragique*, dans la véritable signification de ce terme; au lieu qu'en général c'est la grande partie de M. de Crébillon. En un mot, le *sublime* Corneille, l'*élégant* Racine, le *tragique* Crébillon, voilà, je crois, les dénominations par lesquelles on peut désigner ces trois auteurs dramatiques.

Ann. litt.

LETTRE

SUR LES MEILLEURES PIÈCES DE CRÉBILLON, OU COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR SES PRINCIPALES TRAGÉDIES.

Depuis Corneille et Racine, on n'avoit vu que de foibles imitateurs se traîner, en quelque sorte, sur la scène tragique. Le seul La Fosse, dans *Manlius*, avoit montré des étincelles de ce beau feu qui anima les deux maîtres de notre théâtre. Campistron, La Grange-Chancel, Abeille, Mlle Barbier, Danchet, Nadal, etc., ces écrivains, peu faits pour chausser le cothurne, avoient eu quelques succès éphémères. Il faut cependant en excepter les deux premiers, qui, malgré la foiblesse de leur style, ont le mérite du plan, et quelquefois de l'intérêt. Mais tous ces ouvrages étoient dénués de cette flamme sacrée, qui ne peut s'élever que du foyer du génie, passez-moi cette expression. La tragédie alors étoit plutôt un tissu de dialogues froidement langoureux, que de scènes nobles et touchantes. C'étoient de ces compositions romanesques, dont on veut aujourd'hui ramener le goût. Nulle entente, nulle profondeur dans les caractères, aucun développement des passions; point d'ensemble, point de ces traits qui déchirent l'âme. En un mot,

l'art de Corneille et de Racine n'étoit plus qu'un charlatanisme du bel-esprit, sans élévation et sans pathétique. Crébillon parut. Son *Idoménée* laissa entrevoir la vaste carrière où ce nouvel athlète alloit s'élancer. On vit dans cette pièce des traits de grandeur qui annonçoient ce sublime et ce sombre, les deux grands ressorts du tragique.

Atrée remplit toute l'idée qu'on avoit conçue de Crébillon. La reconnoissance d'Atrée et de Thyeste est admirable. Le cinquième acte offre le tableau le plus tragique qui ait peut-être paru sur aucun théâtre, quoique le grand Corneille nous en eût déjà donné l'exemple dans *Rodogune ;* mais cet exemple n'avoit point été suivi. Il en faut sans doute accuser la délicatesse de notre nation. Elle n'est pas encore faite à ces images grandes, fortes, effrayantes.

Électre fit voir que Crébillon savoit manier tous les pinceaux. Aussi terrible, aussi pathétique, mais plus intéressante qu'*Atrée*, cette tragédie enleva tous les suffrages. Le caractère d'Électre est de la plus grande richesse. Je ne parle point des rôles de Palamède et d'Oreste, de la scène éloquente entre ces deux personnages, dans laquelle, si l'on peut le dire, toute l'énergie tragique est déployée. L'amour d'Électre pour Iphis, que quelques censeurs ont traité de romanesque, forme une situation, et donne lieu à des beautés du premier ordre. On a vu que le public, toujours juste, malgré les cabales des femmes, des beaux-esprits, et des

grands leurs amis, a su sentir la différence de cette *Électre* à celle qu'un homme, qui d'ailleurs a du talent, a voulu élever sur ses débris. La comparaison n'a servi qu'à donner plus d'éclat à l'*Électre* de Crébillon.

Après cette tragédie, on pouvoit croire qu'il étoit impossible que son auteur allât plus loin. Il se surpassa lui-même dans *Rhadamisthe et Zénobie*. C'est là qu'on trouve le troisième maître du théâtre françois. Voilà la pièce qui lui donne un caractère particulier, et le place au rang de Corneille et de Racine. On y reconnoît partout le grand homme, le génie neuf, qui a fait jaillir une source d'intérêt d'un sujet qui, dans toute autre main, n'eût été qu'une matière ingrate, et même intraitable. Quel personnage Crébillon nous offre-t-il dans *Rhadamisthe?* Un mari qui a poignardé sa femme, qui l'a précipitée dans les eaux, et qui ose reparoître. Il a plus fait : il nous le représente sous des traits chers et intéressants, sans lui rien faire perdre de l'atrocité de son rôle. Jamais l'amour, la jalousie, la fureur n'ont été portés à cet excès. J'ose le dire, je ne crois pas que dans Corneille et Racine il y ait un caractère aussi bien développé. *Phèdre* elle-même n'est peut-être pas, dans les détails du cœur et des passions, comparable à *Rhadamisthe*. Je vous en citerois plusieurs scènes, si l'on ne savoit ce drame par cœur. Quelle adresse d'avoir introduit Rhadamisthe auprès de Pharasmane sous le nom de l'ambassadeur de

Rome! Quel trait de sublime dans cette espèce de cri de Rhadamisthe :

....Hérite-t-on de ceux qu'on assassine?

Comme tous les actes sont pleins, liés et nourris d'action! Le cinquième, surtout, respire toute la vigueur tragique. Le dénoûment, si l'on peut le dire, s'échappe avec violence de l'intrigue. Je n'imagine pas, Monsieur, qu'on puisse créer une plus belle pièce. Ses défauts mêmes produisent des traits frappants. Vous observerez que tous les caractères, Pharasmane, Zénobie, Rhadamisthe, sont grands sans se nuire les uns aux autres, sans étouffer les beautés mutuelles. Il y règne un emportement de passion, digne de ce pinceau qui nous a tracé la colère d'Achille. Dans cette tragédie, Crébillon a toute l'âme d'Homère.

Pyrrhus ne démentit pas la réputation de notre poète. Si l'on y trouve moins de ce terrible qui distingue les autres productions dramatiques de Crébillon, celle-ci emporta les suffrages par l'abondance et l'habileté du plan. Elle est dans le goût du grand Corneille. Elle laisse dans l'âme le plaisir de l'admiration, et flatte ce penchant secret, qui nous porte à rendre hommage à la vertu généreuse.

Sémiramis et *Xerxès*, sans avoir eu les mêmes succès, ont, avec plus d'attention de la part du connoisseur, laissé voir des beautés dignes de l'auteur d'*Atrée*, d'*Électre* et de *Rhadamisthe*. Bélus,

dans la première, est un caractère vraiment tragique. Artaban, dans la seconde, est le modèle d'un scélérat fécond en ressources. Je ne doute pas même que Xerxès n'eût aujourd'hui des applaudissements, s'il reparoissoit sur la scène.

A l'égard de *Catilina*, tout le monde est convenu que les trois premiers actes étoient des chefs-d'œuvre. Le rôle de Catilina semble avoir été fait par Salluste. C'est sa manière adaptée au théâtre.

Enfin, Crébillon, dans un âge très avancé, donna *le Triumvirat*. Les spectateurs jugèrent, avec une rigueur qui tenoit de l'ingratitude et de l'indécence, cette pièce où l'on doit admirer la première scène, qui nous offre le tableau des proscriptions ; et la dernière quand la fille de Cicéron découvre la tête de son père. Qu'on se rappelle que, long-temps avant cet âge, Corneille avoit composé *Suréna*, qui, assurément, est fort au-dessous du *Triumvirat*.

Avouons donc, Monsieur, aujourd'hui que l'éloge ne peut être suspect de flatterie ; avouons que nous avons perdu un poète qui faisoit honneur à son art, à sa nation et à son siècle ; un homme d'autant plus grand, qu'il avoit une manière à lui ; qu'il est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, et qui le distingue de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi ; je veux dire cette *terreur*, peu connue du grand Corneille, absolument ignorée de Racine, et qui, selon moi, constitue la véritable tragédie. En un mot, il est peut-être le

seul poète tragique que la France ait produit, au jugement de tous ceux qui connoissent l'essence de ce genre. Les Grecs et lui ont seuls possédé le grand secret de l'art de Melpomène. Sa versification est mâle, majestueuse, rapide et serrée. Je conviendrai cependant qu'il est incorrect dans son style, et quelquefois dur à force d'être nerveux. Mais cette dureté même n'est pas toujours désagréable. Je la préférerois du moins à cette mollesse de diction, dont quelques tragédies modernes sont écrites, et que réclame l'élégie. Je dirai encore que Crébillon, s'écartant du beau simple qu'il connoissoit et qu'il rendoit si bien, a trop employé ces déguisements, ces reconnoissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Eh! qui pouvoit mieux que lui se passer de ces petites ressources, qu'il faut abandonner aux auteurs du second ordre, qui ne travaillent que pour le moment, et non pour tous les âges?

La postérité demandera peut-être pourquoi un si grand poète, qui a vécu si long-temps, n'a pas laissé plus de compositions théâtrales. On lui répondra que Crébillon étoit né paresseux; qu'il n'avoit de passion que pour les plaisirs; que cet éloignement du travail n'est pas incompatible avec le génie; que l'amour effréné de la gloire est souvent le partage de la médiocrité. Les dégoûts pleins d'amertume qu'il a essuyés, ont, sans doute, encore resserré le cercle immense qu'il pouvoit embrasser. Il ne m'appartient pas de dévoiler les

manœuvres odieuses, tramées pour détruire sa réputation. Il n'est pas d'absurdités que l'envie n'ait inventées contre lui. On se ressouvient avec mépris de la fable du Chartreux. L'estime de tous les gens sensés, et son propre témoignage, l'ont vengé de ces ineptes calomnies, dignes d'un siècle livré aux passions les plus basses, et déchiré par de viles cabales qui dégradent les gens de lettres. De plus il est vraisemblable que Crébillon n'auroit pas négligé son talent, si, de bonne heure, on lui avoit donné l'émulation et les encouragements qu'on prodigue à tant d'autres qui sont loin de le valoir. Ce n'est que sur la fin de sa carrière, qu'il s'est vu récompensé. Dès que le roi daigna l'honorer de sa bienveillance, sa verve se ranima; il mit la dernière main à sa tragédie de *Catilina*, commencée depuis vingt-deux ans, et que probablement il n'auroit jamais achevée. A quatre-vingt et un ans, il donna *le Triumvirat* : enfin, dans sa quatre-vingt-cinquième année, il entreprit une nouvelle tragédie, toute de son invention, sous le titre de *Cléomède*. Il en avoit fait les trois premiers actes, lorsque la mort nous l'a enlevé: tant les regards d'un maître adoré sont puissants pour exciter le zèle et le génie!

Crébillon ignoroit l'art de faire valoir ses pièces; on ne le voyoit point aller de maison en maison surprendre les suffrages, ni ameuter au spectacle des essaims d'applaudisseurs gagés. Son âme romaine dédaignoit de descendre à ces manéges sou-

terrains, la science suprême de quelques-uns de nos auteurs à la mode. Il ne dut ses succès qu'à lui seul.

Un autre trait qui le décide grand homme, c'est qu'il n'a jamais encensé l'idole de Plutus. Ce n'est pas qu'il n'eût été plusieurs fois à portée de s'enrichir; mais peut-être n'en aperçut-il pas seulement les occasions, par cette inadvertance qui caractérise le génie. Malheur à l'écrivain qui tend à la fortune! C'est presque toujours la marque d'un esprit vil et d'une âme rampante. Le vrai poète n'entend ni les affaires, ni le commerce, ni l'intérêt de l'argent, etc. Homère, Le Tasse, Milton, Corneille, Molière, La Fontaine, etc., n'ont jamais songé à amasser de grands biens.

Ann. Littér.

PARALLÈLE

DE RACINE, CRÉBILLON ET VOLTAIRE, PAR D'AÇARQ.

Racine auroit été tout ce qu'il eût voulu être, *ad omnia natus.* Crébillon n'a voulu être que ce qu'il étoit, *sibi constat.* Voltaire voudroit être seul tous les autres écrivains, et semble ignorer ce que c'est que d'être soi-même; *quemvis hominem secum attulit ad nos.* Philosophe, lorsqu'il compose des vers; poète, lorsqu'il fait de la philosophie; théologien, lorsqu'il crayonne l'histoire; politique, lorsqu'il disserte sur la religion; imitateur, quelque carrière qu'il fournisse; ennemi de toute servitude, quelque modèle qu'il imite; inimitable, dans quelque genre qu'il écrive.

Racine a une allure tendre; Crébillon une allure terrible; Voltaire va en tout sens, et n'a point d'allure certaine.

Racine, toujours enchanteur, est le plus égal des trois poètes; Crébillon, toujours sombre, est le plus tragique; Voltaire, toujours étincelant, est le plus ingénieux.

Racine possède les grâces naïves et piquantes de Vénus; Crébillon, les grâces mâles et austères de Minerve; Voltaire, les grâces parées et superbes

de Junon. Si Pâris avoit eu deux pommes d'or à distribuer entre ces trois auteurs, il eût donné la plus belle à Racine, et l'autre à Crébillon, regrettant de n'en avoir pas une troisième.

En un mot, le génie fut le partage de Racine; le talent, celui de Crébillon; le bel-esprit, celui de Voltaire. Heureux qui a assez d'âme pour sentir tout ce qu'ils ont de beautés, et assez de discernement pour ne les pas trouver exempts de tout défaut!

Les touches de Racine sont constamment de la plus grande suavité, quelquefois un peu molles; les touches de Crébillon sont d'ordinaire libres, fermes et vigoureuses, trop souvent sèches et dures; les touches de Voltaire sont essentiellement brillantes et spirituelles : on souhaiteroit, de temps en temps, qu'elles ne fussent pas si hardies.

Racine met le principal et l'accessoire dans un parfait accord; Crébillon néglige l'accessoire pour le principal; Voltaire subordonne peut-être un peu trop le principal à l'accessoire.

Racine paroît plus moëlleux, plus harmonieux, plus séduisant que les deux autres; Crébillon, plus véhément, plus concis, plus profond que Voltaire; Voltaire, de son côté, l'emporte sur Racine et Crébillon, par le caractère philosophique de ses pensées, par l'étonnante fécondité de son pinceau, par l'admirable fraîcheur de son coloris, par le feu pathétique de ses sentiments, et par

la délicatesse soutenue qui règne dans son dialogue.

Racine sera toujours l'idole de la nation et de la plus belle moitié du genre humain, et de tous ceux qui aiment les passions douces; Crébillon seul pourroit être le premier ministre d'une nation qui suivroit les seules lois de Melpomène; Voltaire appartient à toutes les nations qui savent imaginer; et l'on ne cessera de le lire, que quand on ne pensera plus.

Racine est un fleuve majestueux, qui fertilise délicieusement les diverses régions qu'il rencontre dans sa route; Crébillon, un torrent immense, qui entraîne avec impétuosité tous les lieux circonvoisins; Voltaire, une vaste mer, dont le calme même est l'avant-coureur de la tempête.

Après avoir lu Racine, on ne manque guère de s'écrier : que cela est beau! après avoir lu Crébillon, que cela est fort! après avoir lu Voltaire, que cela est joli!

Racine, franc, simple, sublime, est notre Le Sueur; Crébillon, riche, grand, expressif, notre Jouvenet; Voltaire, facile, léger, presque universel, notre Mignard.

REMARQUES

GRAMMATICALES ET LITTÉRAIRES DE D'AÇARQ, SUR QUELQUES VERS DES TRAGÉDIES DE CRÉBILLON.

A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille.
ÉLECTRE, *acte I, scène II.*

De lui est un hellénisme. Nous disons *notre père;* les Grecs disoient *le père de nous.* Lorsque nous employons *de lui*, notre préposition *de* répond à la préposition latine *de* ou *à*. C'est de lui que je tiens la nouvelle; de lui, *ab illo.* Dire la vertu *de vous*, la vertu *de lui*, la vertu *de moi*, seroit une énonciation contraire au génie de notre langue, qui veut que dans ces circonstances on se serve des adjectifs métaphysiques *ma*, *sa*, *votre*, au lieu des pronoms personnels *moi*, *lui*, *vous*. *Ma* vertu, *votre* vertu, *sa* vertu.

Moi, l'esclave d'Égisthe! ah! fille infortunée!
Qui m'a *fait* son esclave, et de qui suis-je née?
Ibid. scène V.

D'après nos plus grands maîtres, nommément d'après M. Duclos, le participe est déclinable quand le régime simple précède le verbe. A rai-

son de cette déclinabilité, *fait* est une faute; il faudroit *faite*.

> Malgré les pleurs amers *dont* j'arrose ces lieux,
> Ce n'est que du tyran *dont* je me plains aux dieux.
>
> *Ibid.*

Ces deux *dont* si rapprochés dénotent de la négligence; et indépendamment de la répétition, le second est un vice. Il falloit dire : *Ce n'est que du tyran* que *je me plains*, etc.

> Que servent les grands noms dans l'état où je suis?
> Qu'à me couvrir de honte et m'accabler d'ennuis.
>
> *Ibid. acte II, scène III.*

La préposition *à* étoit aussi essentielle avant *accabler* qu'avant *couvrir*.

> Dites un mot, seigneur, *soldats* et *matelots*
> Seront prêts avec vous de traverser les flots.
>
> *Ibid. scène IV.*

Il est aisé de sentir qu'il manque l'article à *soldats* et *matelots*. D'ailleurs il falloit mettre *prêts à*, et non pas *prêts de*.

> Ah! plût aux dieux cruels, jaloux de ce héros,
> Aux dépens de mes jours, *l'avoir sauvé des flots!*
>
> *Ibid.*

Plût à Dieu entraîne toujours la conjonction *que*. Il falloit dire grammaticalement : Plût aux dieux *qu'ils l'eussent*, ou *que je l'eusse* sauvé!

> Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
> *Que* cet heureux instant me doit être *bien* doux!
>
> *Ibid. acte III, scène V.*

Le *que*, dans cet endroit, signifie *combien*; et

c'est comme si l'auteur avoit dit : *Combien* cet instant doit m'être *bien* doux! ce *bien* est une faute.

> Déjà *sur* vos bontés pleine de confiance.
>
> RHADAMISTHE, *acte III, scène II.*

Il falloit *dans* vos bontés.

> Étoit-ce dans mon âme
> *Où* devoit s'allumer une coupable flamme?
>
> *Ibid. acte IV, scène II.*

Il falloit *que* devoit s'allumer.

> Tous deux *en même jour* arrivés en ces lieux.
>
> *Ibid. acte V, scène I.*

On dit *en même temps;* mais on ne dit pas *en même jour.*

> Car il n'a *point* dû voir l'ennemi qui m'offense,
> Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
>
> *Ibid. scène II.*

Il falloit supprimer le terme négatif *point*, et dire : *Il n'a dû voir l'ennemi qui m'offense, que pour venger*, etc.

ODE

SUR L'ANNIVERSAIRE DE CRÉBILLON.

Ingenio stat sine morte decus. PROPERC.

O Mort ! déesse inexorable,
Monstre qu'allaita la fureur,
Arrête ton bras implacable,
Suspens, ô Mort ! ton bras vengeur.
Le Temps, ton rapide ministre,
Fait tomber sous ta main sinistre
Les princes, le peuple et les rois.
Hélas ! en frappant tes victimes,
Épargne les esprits sublimes ;
Du sort pour eux change les lois.

Mais non, héros de l'harmonie,
Vainqueur du Temps et de la Mort,
Vos talents et votre génie
Sont au-dessus des lois du Sort.
Quand les fatales Destinées
Coupent le fil de vos années,
Du cercueil perçant les horreurs,
L'éclat brillant de votre gloire,
En consacrant votre mémoire,
S'érige un trône dans nos cœurs.

Toi qui, dans ton brûlant délire,
Ravis et transportas nos sens,
Et qui des maîtres de la lyre
Nous rappelas les fiers accents,
O Crébillon ! mortel sublime !
La Mort te prenant pour victime,
De tes jours éteint le flambeau ;
Mais, en t'assurant nos hommages,
Ton nom, tes célèbres ouvrages,
Te font triompher du tombeau.

Des champs fleuris de l'Élysée,
Accours ; et que tes sons hardis,
Passant dans mon âme embrasée,
Raniment mes sens engourdis.
Guidé par la voix de la Gloire,
Je viens célébrer ta mémoire ;
Dirige et forme mes accords :
Toi seul peux donner à mes rimes
Ces beautés mâles et sublimes,
Fruits des poétiques transports.

Plein de cette céleste flamme
Et de cette noble fureur
Qui pénètrent, embrasent l'âme
De trouble, de crainte et d'horreur,
Tu saisis, tu montes ta lyre :
Du dieu des beaux-arts qui t'inspire
Suivant les souveraines lois,
Tu n'es plus un mortel profane ;

Le dieu dont ta muse est l'organe
Parle lui-même par ta voix.

Rappelés du sein des ténèbres,
A tes accents audacieux,
Sortent de leurs séjours funèbres
Les princes et les demi-dieux....
Où portez-vous vos pas perfides,
Frères cruels et parricides?
Sur qui levez-vous le couteau?
Malheureux en vengeant ton père,
L'ombre sanglante de ta mère
Te suit dans la nuit du tombeau.

Sur l'inflexible cœur d'Atrée
Le sang a-t-il repris ses droits?
Il jure la coupe sacrée;
Thyeste s'unit à sa voix....
Frère cruel, monstre féroce,
Quelle paix! quel complot atroce!
Le Soleil recule d'horreur.
Loin de toi, malheureux Thyeste,
Détourne la coupe funeste;
Connois ton frère à sa fureur.

Sur la scène émue et ravie,
Quel objet arrache nos pleurs?
Aimable et tendre Zénobie,
Je partage tous tes malheurs.
En vain un époux sanguinaire
Veut te priver de la lumière,

Tu désarmes ses bras sanglants;
Et de Rhadamisthe inflexible
Ta vertu modeste et sensible
Calme les remords dévorants.

Ainsi dans ta brûlante ivresse,
O Crébillon ! ton fier pinceau,
Joignant la force à la tendresse,
Donne au théâtre un jour nouveau.
Le feu céleste qui t'enflamme
Embrase et dévore mon âme,
La remplit de trouble et d'horreur.
Transporté de tes sons sublimes,
Je te suis dans les noirs abîmes,
Je me confonds dans ma terreur.

Mais quoi ! sur la fin de ta vie,
N'es-tu plus le même héros ?...
Mortels, respectons le génie
Jusque dans ses moindres travaux.
D'un essor toujours intrépide,
Il s'élève en son vol rapide,
Il plane jusque dans les cieux.
Mais, moins superbes dans leur course,
Ses feux s'éloignant de leur source,
Perdent leur éclat glorieux.

Tel au milieu de ta carrière,
Flambeau céleste, astre brûlant,
Le vif rayon de ta lumière
Est plus fécond et plus brillant.

Dans ta course rapide et sûre
Tu donnes l'âme à la nature ;
Tes feux embrasent l'univers.
Le ciel se couronne d'étoiles ;
La Nuit obscure étend ses voiles ;
Et tu te plonges dans les mers.

Dans ses accès noirs et funèbres,
Quel monstre avide et ténébreux
Déchire les auteurs célèbres,
Et les perce de traits affreux ?
Héros chéri de Melpomène,
Je vois le poison de la Haine
De ta vie infecter le cours.
Contre toi l'Envie animée
Par son haleine envenimée
Veut éclipser tes plus beaux jours.

Mais la fierté de ton génie
Méprise tous ces noirs complots,
Et d'une lâche calomnie
Craint peu les ténébreux assauts.
Assuré de notre suffrage,
Ton nom célèbre, d'âge en âge,
Suivra le cours de l'univers ;
Et dans le temple de Mémoire,
Chaque jour la main de la Gloire
Te parera de myrtes verts.

Déjà l'éclat qui t'environne
Reçoit un nouvel ornement,

Un monarque, l'honneur du trône,
T'érige un pompeux monument.
Des bords fleuris de l'Hippocrène
Je vois descendre Melpomène,
Qui s'applaudit de ce bienfait;
Elle vient sur le frontispice
De cet immortel édifice
Graver la perte qu'elle a fait.

Éprise de ta voix divine,
Cette Muse, essuyant ses pleurs,
Avoit sur la mort de Racine
Calmé ses trop justes douleurs:
Depuis que la Parque homicide
T'a frappé de sa faux perfide,
Ses larmes coulent de nouveau;
Elle s'arrache de son trône,
Et prenant en main sa couronne,
La dépose sur ton tombeau.

Par Pr. Ch. R.

ÉPITAPHE DE CRÉBILLON.

Tu gémis, Melpomène, et ton front abattu
Nous peint dans ta tristesse une douleur sublime.
Tu nous dis : Quel mortel aima plus la vertu?
Quel mortel conçut mieux toute l'horreur du crime?

ATTRIBUTS DE SON TOMBEAU.

Tels sont tes attributs, ô tombe révérée!
Rhadamisthe sanglant respire la fureur;
Thyeste, le remords; *Oreste*, la terreur;
Et la vengeance y boit dans la coupe d'*Atrée*.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

FIN DES ŒUVRES DE CRÉBILLON.

